E

HI

ET

SUR

D

SE

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

E

HIS

ET

SUR

DE

SEPT

Par M.

TO

SEC

A B

hez l'AU

M.

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.



A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

iez l'AUTEUR, rue des Bons-Enfans-Saint-Honoré.

M. DCC. LXXXII.

DE L

L I

Arrivé
Il avai
lacs; f
tous le
Les G
Saint-C
Gates
Howe
remonte
de Bran
Philade

Table des

(Carte de

TABLE

DE LA SECONDE PARTIE

DU TOME II.

LIVRE DIXIEME.

Arrivée du Général Burgoyne au Canada. Il avance dans les terres par la route des lacs; ſon armée reprend Ticonderago & tous les poſtes fortifiés juſqu'à Saratoga. Les Généraux américains Schuyler & Saint-Clair ſont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerſeys, s'embarque & remonte la baie de Chéſapeak. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

Table des Chapitres, ou ordre des matières du Livre X.

(Carte de la partie méridionale du Canada & de la route des lacs.)

Chap. I[er].

LIVRE ONZIÈME.

Bataille de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New hampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée. pages 26

Chapitres ou ordre des Matières.

Chap. I.er

LIVRE DOUZIEME.

Chapitres, ou ordre des Matières.

CHAP. I.er.

Année 1778.

Pièces imprimées à la suite de l'Histoire.

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome II. & dernier.

ESSAIS

u Tome II.

ESSAIS

E
e
ral

Longitude Occid.^t du Méridien

83 82 81 80 Nord

CONTRÉE DES SIX N[ATIONS] aujourd'hui dévastée

INDIENS DE L'OHIO

PENSYL[VANIE]

Ohio ou Allegheni R.

F. Venango

Pâture des Bufles

Susquehannah R.

Branche de l'Ouest

Chingleclamouk

Bald Eagles

Mt Allagany ou Alleghény

Eshkemanetas R.

Fort Pitt ci-devant du Quesne

Ville de la Reine Allaquipas

Forts Indien

F. Byrd

Monongahela R.

Youghiogany R.

F. Ligonier

Mt Laurel

Franks Town

Huntingdon

F. Shirley

Juni[ata]

Conemack Old Town

F. Bedfort

F. Littleton

Conecocheague R.

Shippen[sburg]

F. Loudon

Chambers T.

MAR[YLAND]

M.^ts du Nord

M.^ts Bleus

Patowmack R.

Occident

42 41 40 39

CARTE DE LA PENSYLVANIE et DU NOUVEAU JERSEY.

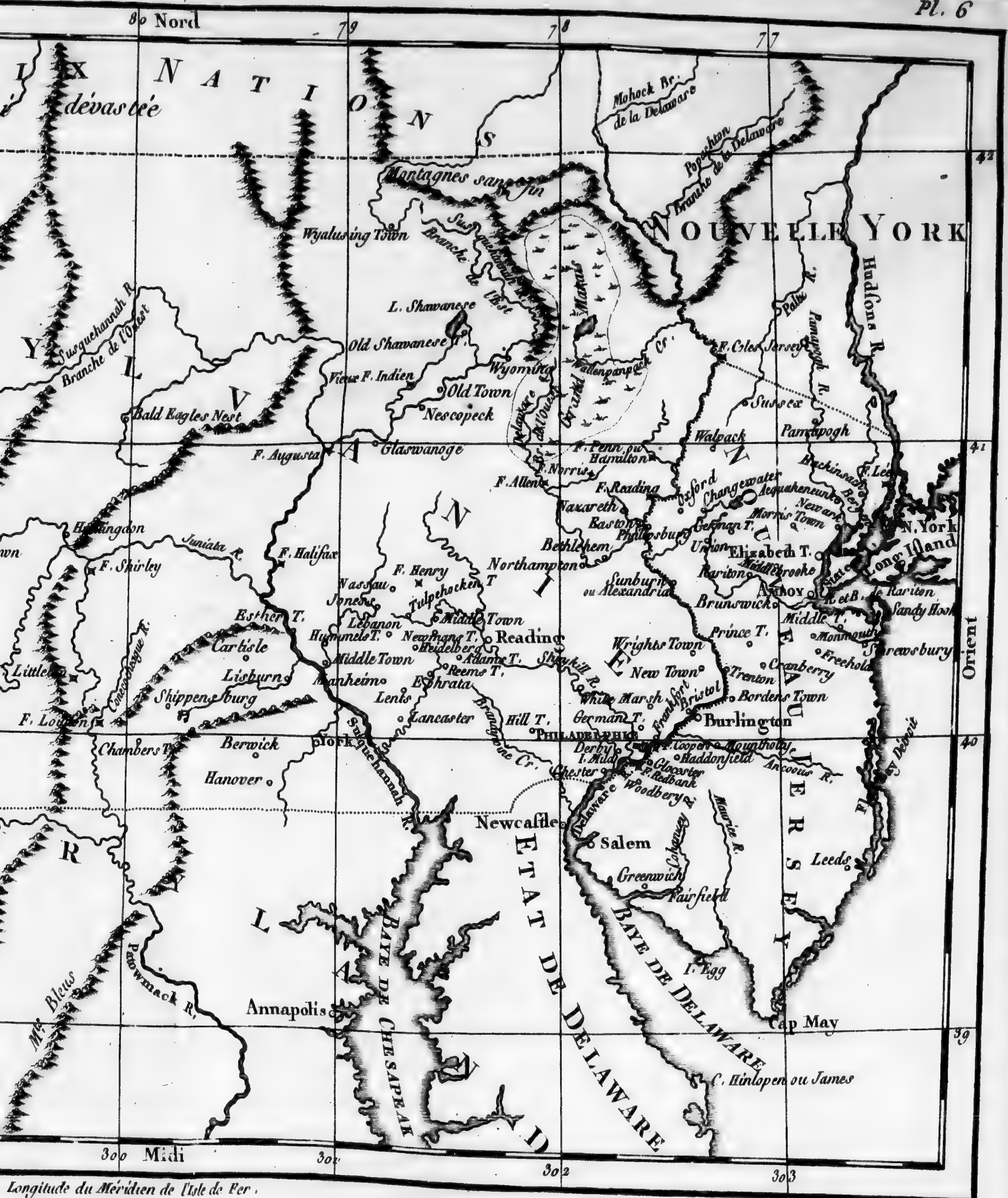
Echelle.

Lieues d'une heure, de 20 au Degré.

5 10 15 20

297 298 299 300 Midi

Longitude du Méridien de l'Isle


80 Nord
79
78
77
42
41
40
39
Six Nations dévastée
Montagnes sans fin
Wyalusing Town
Branche de l'Est
L. Shawanese
Old Shawanese T.
Vieux F. Indien
Old Town
Nescopeck
Wyoming
Bald Eagles Nest
Susquehannah R.
Branche de l'Ouest
F. Augusta
Glaswanoge
Mohock Br. de la Delaware
Popachton Branche de la Delaware
Nouvelle York
Hudsons R.
Pallz R.
F. Coles Jersey
Sussex
Walpack
Pamapogh
F. Penn ou Hamilton
F. Norris
F. Allen
F. Reading
Nazareth
Easton
Bethlehem
Oxford
Changewater
Acquakenunk
Newark
Morris Town
German T.
Philipsburg
Union
Elizabeth T.
N. York
Long Island
Staten I.
Rariton
Middlebrooke
Amboy
Brunswick
Middle T.
Monmouth
Sandy Hook
Shrewsbury
Freehold
Cranberry
Prince T.
Trenton
Bordens Town
Burlington
Wrights Town
New Town
Bristol
Frankfort
White Marsh
German T.
Philadelphie
Derby
Chester
Haddonfield
Mountholly
Glocester
F. Redbank
Woodbery R.
Ancocus R.
Huntingdon
Juniata R.
F. Shirley
F. Halifax
Northampton
Sunbury ou Alexandria
F. Henry
Tulpehocken T.
Nassau
Jones
Lebanon
Middle Town
Reading
Hummels T.
Newmans T.
Heidelberg
Adams T.
Reems T.
Middle Town
Schuylkill R.
Esther T.
Carlisle
Lisburn
Manheim
Ephrata
Lentz
Lancaster
Hill T.
Brandywine Cr.
Shippensburg
Littleton
F. Loudon
Conecocheague R.
Chambers T.
Berwick
York
Hanover
Susquehannah R.
Newcastle
Salem
Greenwich
Cohanzy R.
Fairfield
Maurice R.
Leeds
I. Egg
Cap May
C. Hinlopen ou James
Delaware R.
Baye de Delaware
Etat de Delaware
Baye de Chesapeak
Annapolis
Patowmack R.
Mts. Bleus
Orient
Nouvelle Jersey
Pensylvanie
Maryland
300 Midi
301
302
303



E

HI

ET

SUR

DE

SEP

LIV

ARRIVÉ

Il avan
lacs; s
tous les
Les Gé
Saint-Cl
Gates &
évacue l
la baie
Brandiw
Philadel

LE Géné
vec le po
Tome II.

ESSAIS
HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LIVRE DIXIEME.

ARRIVÉE du Général Burgoyne au Canada. Il avance dans les terres par la route des lacs; son armée reprend Ticonderago & tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga. Les Généraux americains Schuyler & Saint-Clair sont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerseys, s'embarque & remonte la baie de Chésapeack. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

ANNÉE 1777. Marche du Général

LE Général Burgoyne arriva de Londres avec le pouvoir de commander en chef

ANNÉE 1777.

Burgoyne vers Ticonderago.

l'armée du Canada. Les ſervices de Guy Carleton, de ce Général actif & intrépide qui avait ſauvé cette grande province lors des invaſions de Mongommery & d'Arnold, avaient été oubliés. Burgoyne, guerrier & courtiſan, membre du Parlement & Général d'armée, ce même homme qui s'amuſait à jouer la comédie dans Québec avec les officiers de la garniſon, & qui ſe flattait de triompher des Américains ſur la route des lacs, arrivait avec un grand nombre de chariots, d'uſtenſiles de guerre & un approviſionnement immenſe. La Cour de Londres était éblouie de l'avantage de ſéparer entièrement les Colonies ſeptentrionales d'avec les Etats de l'oueſt & du ſud, & de communiquer librement au Canada par la rivière d'Hudſon; elle ſacrifiait tout à cette chimère, & Burgoyne emportait ſix cens mille guinées, tant pour le payement des troupes que pour les autres dépenſes de ſon armée. On ne pouvait ſe faire une juſte idée des peines & des fatigues que ce Général avait à ſurmonter. Il en a fait depuis la peinture dans ſes mé-

moires, mais il ne lui était pas possible d'entrer dans les détails qui auraient été nécessaires pour que l'on pût juger des frais que cette expédition a dû coûter. L'armée dont il prit le commandement était formée de près de dix mille soldats; son plan était de percer rapidement à travers la partie haute de l'Etat de New-York, de soumettre les cantons qui se trouveraient sur son passage, & tous les postes fortifiés qui bordaient les lacs, afin d'aller rejoindre le Général Clinton, que le Chevalier Howe avait laissé à New-York avec 9000 hommes. Les troupes anglaises espéraient trouver dans les environs d'Albany une subsistance aisée. Si après avoir réduit les forts Ticonderago, Crown-Point, Skenesborough, Edouard & Stanwir, & y avoir laissé des garnisons, Burgoyne s'était rendu maître de cette contrée, Clinton & lui auraient enserré entre la mer & leurs armées toute l'étendue de la Nouvelle-Angleterre; la flotte de l'Amiral Howe aurait bordé & enchaîné les rivages, tandis que les efforts de son frere auraient conquis à la fois Philadelphie & Bos-

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

ton, vaincu les troupes de Washington; & réduit les peuples à la soumission.

Mais il fallait traverser le lac George & le lac Champlain. Il fallait faire porter en plusieurs endroits, par les soldats, les bagages & les bateaux, & les difficultés devaient augmenter à mesure que l'on avancerait vers Albany. Les terres, encore dans leur premier état, sont couvertes d'arbres, qui s'étendent jusqu'au bord des rivières. Ces rivières, qui sont la seule route que l'on puisse tenir pour arriver de Montréal à Albany, sont couvertes de glaces jusqu'au mois d'Avril; alors la fonte des neiges leur donne une crue considérable, mais les eaux se retirent en peu de temps.

Idée du climat qui regne dans les pays voisins des monts Apalaches, & qui séparent le Canada de l'Albany.

DÈS le mois de Mai le soleil a beaucoup de force, & dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les sources qui descendaient des montagnes & qui rendaient seules les rivières navigables, se perdent dans les terres, ou restent à sec. Les rivières de l'Amérique sont quelquefois des torrens, & souvent des ruisseaux. Ce sont, comme

ANNÉE 1777.

l'a dit un écrivain renommé *, *des fleuves d'un jour, tarris le lendemain.* Les climats de l'Amérique ne feraient pas plus froids que ceux qui font fitués fous les mêmes degrés dans l'Europe & dans l'Afie, fi l'immenfité des forêts qui couvrent les montagnes de leur chevelure, n'entretenaient pas l'humidité & la fraîcheur de la terre, & fi les vents du nord ne venaient pas transformer en neiges les nuages affemblés fur le fommet de ces montagnes. Tant que la coignée n'aura point éclairci ces forêts, leurs feuillages répandront fur toute l'étendue du continent feptentrional, les eaux & les glaçons; mais le foleil n'en conferve pas moins fon empire, & la chaleur de fes rayons, plus forte & plus durable que la température ne femble l'annoncer au premier regard, attire & diffipe promptement, dans les beaux jours de l'été, ces fleuves nourris de frimats, qui paraiffaient le difputer à l'orgueil des mers. Ils vont former de nouveaux nuages, qui empliffant les vuides de l'atmofphère, fe

* M. Raynal.

ANNÉE 1777.

diſperſent dans tout l'univers, l'embelliſſent & le fécondent ; & ſi la sèchereſſe n'a point déſolé les cantons méridionaux, ſi tout reverdit en Afrique & dans l'Aſie ſans le ſecours de ces nouveaux nuages, d'autres nuages les repouſſent vers les chaînes de montagnes où ils s'étaient amaſſés ; &, pourſuivis par la force des vents, ils viennent retomber aux lieux de leur naiſſance, que la nature paraît avoir choiſis juſqu'à préſent pour en faire le réſervoir du monde.

Difficultés de la marche & retards qu'elles occaſionnent.

DANS ces climats une armée qui voyage ſur des bateaux, ne peut avancer que lentement. Il peut arriver que quand l'armée défile vers les rivières, la crue des eaux n'exiſte plus, ſans qu'on puiſſe accuſer juſtement quelqu'officier d'avoir cauſé par ſa négligence, le retard des opérations. Le Général Burgoyne, qui connaiſſait d'avance une partie de ces obſtacles, avait eu la précaution de faire conſtruire en Angleterre un grand nombre de bateaux plats ; mais l'armée manquait de mariniers habiles. Une partie du peuple d'*Albany* & de *Shenectadi* gagne ſa vie à conduire les

Année 1777.

bateaux, en remontant & en descendant les rivières. Les bateliers de ce canton gouvernent adroitement, avec des perches, un bateau plat, dont la charge est souvent très-pesante, & savent les moyens d'empêcher qu'il ne soit entraîné par la rapidité des torrens. Il était impossible à des hommes novices dans ce métier de le faire avec diligence. Il n'est pas étonnant, d'après ces détails, que le Général Burgoyne, qui avait d'ailleurs à traverser des marais & un grand nombre de *creeks*, où l'on avait abatu des arbres pour retarder sa marche, ait employé trois mois pour parvenir de Montréal jusqu'au lac Champlain. Les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas l'arrêtèrent plus long-temps qu'il n'avait cru, & il ne parut vers Ticonderago qu'au commencement de Juillet.

Saint-Clair évacue Ticonderago avant l'attaque.

Saint-Clair, général américain, avait le commandement de ce poste important. Les troupes destinées à le couvrir & tenir la campagne étaient sous les ordres du général Schuyler, le même qui, en 1775, devait commander l'armée américaine au

ANNÉE 1777.

Canada, & qui laiſſa le commandement à Mongommery. Il était riche & ſi conſidéré dans l'Amérique, que le Congrès, dès ſes premières aſſemblées, lui avait accordé le grade de major-général. On a fait courir le bruit que la cauſe de la liberté avait été trahie, & que Saint-Clair s'était engagé de livrer le fort aux troupes de Georges III. Schuyler lui-même n'a pas été à l'abri du ſoupçon. A l'approche de l'armée de Burgoyne, Saint-Clair ſe décida à évacuer avant l'attaque, prétendant que cette forteresse & le fort *indépendance* étant inveſtis, la garniſon n'était pas ſuffiſante pour défendre les ouvrages. Cependant il avait près de quatre mille hommes ſous ſon commandement. Il tint un conſeil de guerre, dont le réſultat fut ſigné de trois autres officiers généraux, entre leſquels était un français devenu brigadier-général en Amérique, appellé Rochefermoi. Après ce conſeil de guerre, Saint-Clair partit le 5 Juillet avec toute la garniſon, en ſe repliant par la route de terre ſur Skeneſborough, où il avait déjà envoyé par des

bateaux plats toutes les munitions, & les provisions qu'il avait pu tirer de Ticonderago. Mais les évènemens étaient tellement enchaînés, que les bateaux furent détruits & brûlés par un gros détachement de l'armée anglaise qui s'était posté sur Skenesborough, & en avait chassé deux régimens américains, qui formaient la garnison. Saint-Clair changea de route, & marcha vers le fort Edouard, où Schuyler commandait. Pendant sa marche qui dura sept jours entiers, les anglais tombèrent sur son arrière-garde, & lui prirent ou tuèrent près de douze cens hommes.

ANNÉE 1777.

Saint-Clair est rappellé.

On a vu plus d'une fois des généraux s'étayer du suffrage d'un conseil de guerre pour refuser de faire leur devoir, ou pour excuser leur courage. Saint-Clair est le premier parmi les Américains qui se soit laissé entraîner par ce dangereux exemple. Le Congrès apprit avec chagrin qu'il avait perdu sans combat une place, sur la résistance de laquelle il avait compté, qui ouvrait tout le pays à l'armée de Burgoyne, & lui assurait à la fois un entrepôt

ANNÉE 1777.

& une retraite. Il ſe hâta d'ôter le commandement à Saint-Clair, & donna des ordres pour que l'on s'opposât vigoureuſement d'un poſte à l'autre aux progrès de Burgoyne & du chevalier Clinton, & à la jonction de leurs armées.

Putnam coupe le paſſage aux troupes de Clinton pour empêcher ſa jonction avec l'armée du nord. Gates remplace Schuyler dans le commandement de l'armée américaine en cette partie.

PUTNAM partit avec quatre brigades, & alla ſe poſter au-delà de Saratoga dans un pays dont la force naturelle était augmentée par de grands travaux. Une nouvelle marine américaine fut formée au-deſſus des Higlands ſur la rivière d'Hudſon; les bois, les agrès, l'artillerie y avaient été conduits par terre de la Nouvelle-Angleterre: trois vaiſſeaux armés, conſtruits ſur le lieu même, attendaient les troupes, que l'on ſuppoſait devoir être envoyées par Clinton pour faciliter les progrès de Burgoyne, & étaient diſpoſés de manière à leur couper le paſſage.

Schuyler fut remplacé par le général Gates; on a publié à Londres que Schuyler avait voulu ſe rendre, afin de conſerver & de garantir du ravage les grands biens qu'il poſſédait du chef de ſa femme entre

Saratoga & Albany. Mais non, Schuyler ne s'était point rendu coupable d'une pareille lâcheté. Comment lui seul, entre tant de citoyens qui avaient dévoué leur fortune & leur sang sur l'autel de la patrie, auroit-il pu concevoir des sentimens si bas? Quand on n'a pas sous les yeux l'exemple de la trahison, il est rare que l'on en médite les desseins. Depuis le commencement de la guerre les ministres de Londres n'avaient négligé aucune occasion d'étendre des nuages sur la fidélité des chefs américains; le rappel de Schuyler parut favorable à la calomnie; mais, quoiqu'elle ait versé ses poisons parmi les membres du Congrès, toutes les présomptions sont en faveur de l'innocence de ce républicain, & si j'ai rappellé les soupçons dont il a été chargé trop légèrement, c'est que je demeure persuadé que ces soupçons n'ont eu d'autre fondement que la haîne que les envieux portent naturellement à ceux qui ont de grandes richesses. La position où Schuyler se trouvait placé, entre la honte de se rendre & la gloire de

ANNÉE 1777.

défendre ſes biens, doit elle-même ſervir à faire préſumer ſon innocence. Enfin ſa conduite & celle de Saint-Clair ont été examinées depuis dans une cour martiale, & tous deux ont été honorablement déchargés de toute accuſation. Les évènemens ont d'ailleurs juſtifié ce général d'une manière qui lui fait honneur, puiſque l'armée anglaiſe ayant ravagé depuis ces mêmes biens, auxquels on lui faiſait l'injuſtice de le croire ſi baſſement attaché, puiſque cette armée ayant renverſé ſes bâtimens & ruiné ſes moiſſons, il ſoutint avec généroſité ce fâcheux évènement, & donna, dans cette circonſtance à ſon pays, un exemple rare de patriotiſme & de déſintéreſſement, en refuſant toute eſpèce de dédommagement & d'indemnité.

Arnold rentre au ſervice des Etats-Unis.

DANS cette occaſion preſſante Arnold reprit le commandement d'une diviſion de l'armée du Nord; une action d'éclat venait d'ajouter encore à ſa gloire. Quoique mécontent du Congrès & retiré du ſervice, apprenant que les Anglais faiſaient une irruption à Dambury dans le Connecti-

cut, il avait raſſemblé les milices de la Nouvelle-Angleterre, & avait volé au ſecours du général Woſter qui commandait en cette partie. L'action avait eu lieu le 27 Avril, & Woſter ayant été bleſſé mortellement, Arnold par ſon courage avait ſauvé dans cette journée les troupes continentales, & repouſſé les ennemis; le combat avait été opiniâtre de part & d'autre; un de ſes chevaux avait été tué ſous lui, & l'autre bleſſé. Le Congrès n'avait pu dans une telle circonſtance lui refuſer des éloges. Quoique le jugement de ſa conduite paſſée fût alors ſoumis à l'examen d'une cour martiale, cette aſſemblée, en même-temps qu'elle avait ordonné qu'il ſerait érigé un tombeau aux mânes de Woſter, mort pour la défenſe de ſa patrie, avait fait préſent à Arnold d'un cheval de prix magnifiquement caparaçonné, qui lui avait été délivré par le quartier-maître général de l'armée au milieu des honneurs militaires. Enfin ce dernier exploit avait répandu ſans doute un jour favorable ſur ſa cauſe, puiſque les

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

plaintes excitées par les exactions, & les violences qu'on l'accusait d'avoir commises, avaient été déclarées mal fondées, & le rapport confirmé par acte du Congrès le 23 Mai.

Il avait formé par son exemple des hommes intrépides comme lui. Barton, autrefois chapelier & lieutenant-colonel d'un des régimens de milice, qui l'avaient suivi à Dambury, avait osé entreprendre d'enlever le général Prescot de la même manière que Charles Lée avait été pris par le colonel Harcourt; Prescot, le même qui étant au Canada sous les ordres de Carleton, avait traité si durement Ethan Allen & ce malheureux marchand de Montréal, Thomas Walker, le même qui avait été déjà fait prisonnier avec la garnison du fort Saint-Jean par le général Mongommery. Il commandait à Rhod-Island depuis le départ du lord Percy, & habitait une maison de campagne éloignée de quelques milles de la ville de Newport. Barton, à la tête de quelques miliciens de bonne volonté, s'y était

rendu par eau, & l'avait enlevé de ſon lit, ainſi que William Barington ſon aide de camp. Le Congrès avait fait préſent d'une épée à Barton, & lui avait donné le rang de Colonel dans l'armée continentale.

ANNÉE 1777.

Arnold étant rentré au ſervice du Congrès, partit avec cinq mille hommes, & ſe rendit vers les plaines de Saratoga, où Gates travaillait à rallier les troupes diſperſées : tandis que l'un ſe livrait à ſon zèle & l'autre aux paſſions violentes qui relevaient ſon courage, d'autres faits de guerre ſe paſſaient dans les contrées où Howe & Washington occupaient le terrein.

Howe avait ouvert la campagne par l'évacuation de New-Jerſey.

LES équipages de l'armée du chevalier Howe n'étaient arrivés en Amérique que le 24 Mai, & il ne les avait reçus qu'au mois de Juin; par conſéquent il ne put ouvrir la campagne que très-tard. Ce ne fut qu'à la fin de Juin qu'il fit quitter les quartiers à ſon armée; il aurait bien deſiré engager Washington dans une affaire générale, mais n'ayant pu y parvenir, il n'oſa

ANNÉE 1777.

pas le faire charger par ses troupes, dans une position aussi avantageuse que celle qu'il occupait: il aurait risqué de perdre un grand nombre de soldats, & aurait été exposé à des défaites, en quelqu'endroit qu'il eût voulu pénétrer & passer la Delawarre. Il aima mieux évacuer le Jersey & entrer par un autre côté dans la Pensilvanie; par ce mouvement il divisait les armées des Américains, & il croyoit déconcerter tous leurs plans.

L'évacuation du New-Jersey s'effectua à la fin de Juin, & les derniers bataillons des gardes anglaises s'embarquèrent le 30. Les corps que commandait le lord Cornwallis avaient été harcelés depuis le 22 par des pelotons de l'armée de Washington, & il y eut le 24 une action très-vive, pendant laquelle l'artillerie des Américains leur ayant été prise, ils parvinrent à la reprendre. Finch, colonel aux gardes & frere du comte de Suffolck, alors ministre, fut tué; le général Grant eut un cheval tué sous lui. Howe se rembarqua pour l'isle des Etats, où le rendez-vous général

général était marqué, laiſſant à New-York & ſur la rivière d'Hudſon environ neuf mille hommes, commandés par le général Clinton.

Année 1777.

Il perſiſtait toujours dans le deſſein de s'emparer de Philadelphie ; c'était-là que tendaient tous ſes deſirs, & la Cour n'en formait point de plus ardens. On était perſuadé que la ſoumiſſion des rebelles dépendait de la réduction de cette ville. Le chevalier Howe avait reconnu que la route qui conduit de la Nouvelle-York dans la Penſilvanie, était trop difficile par terre. Il n'y a que deux manières de faire la guerre dans un pays ennemi, ſitué comme le ſont les Colonies ſeptentrionales de l'Amérique. Il faut s'avancer par l'intérieur des terres, & couper les points de correſpondance entre les places fortifiées, ou bien attaquer du côté de la mer les places fortifiées, & s'emparer des rivages. La première de ces méthodes eſt ſujette à mille dangers ; il eſt toujours difficile de ſe procurer des vivres, des fourages ; on eſt trop ſouvent expoſé à ſe voir harceler & détruire par des enne-

Détails intéreſſans ſur la guerre de l'Amérique ſeptentrionale, qui prouvent la difficulté de ſubjuguer ce vaſte pays.

ANNÉE 1777.

mis inférieurs en nombre & en discipline, mais qui, maîtres du pays, en connaissent tous les sentiers, & forment pour ainsi dire à chaque pas des embuscades que l'on ne peut éviter sans de grandes précautions, & qu'avec beaucoup d'adresse. La désertion se met parmi les soldats, que séduisent l'aspect délicieux des campagnes & l'espérance d'un bonheur qui leur avait été jusqu'alors inconnu. Les dépenses qu'il faut faire en chariots, en chevaux, peuvent ruiner en peu de temps la nation la plus riche. Les dangers s'accroissent à proportion de la distance qui se trouve entre les flottes & l'armée. Le second système de guerre ne promet pas des succès décisifs, parce que le vainqueur, qui s'est rendu maître d'une place maritime, ne peut être assuré de trouver des subsistances, & peut être facilement bloqué. En prenant le parti de s'avancer dans l'intérieur du pays, le général Howe était trop habile pour ne pas ouvrir un chemin large à son armée, & pour ne pas s'emparer de tous les postes circonvoisins,

afin d'assurer en tous temps sa retraite. C'était la marche qu'il avait suivie dans l'invasion du Nouveau-Jersey; mais éloigné des renforts, obligé de tirer de l'Europe tous les objets dont il avait besoin, il voyait ses troupes diminuer de jour en jour, par la désertion & les maladies : elles étaient réduites à quinze mille soldats. Ce nombre ne suffisait point, son armée se serait annéantie par ses propres conquêtes, & il aurait compromis les intérêts qui lui étaient confiés, s'il avait entrepris de suivre une seconde fois une route qui lui avait si mal réussi la première.

ANNÉE 1777.

Howe est blâmé en Angleterre d'avoir évacué le pays de Jersey; raisons qui doivent le justifier.

A la nouvelle de l'évacuation du Nouveau-Jersey, la conduite de Howe fut blâmée en Angleterre, & l'on se fondait sur ce que les chemins entre Brunswick & Philadelphie ne pouvaient pas être aussi difficiles qu'il le disait; on désaprouvait, sans examen, qu'il eût multiplié les postes avancés, & étendu le front de son armée, au lieu de marcher droit à la ville où se tenaient les assemblées du Congrès, & dont on croyait que la prise devait entraîner

ANNÉE 1777.

la ruine totale de la cauſe américaine. Il ne fallait pas, diſait-on, donner le temps au peuple de raſſembler de nouvelles troupes, il fallait bruſquer les momens. Les généraux des armées anglaiſes en Amérique étaient réellement à plaindre. Chargés d'une miſſion déſagréable au peuple, placés entre un public mal inſtruit ou prévenu, & une cabale de cour, quel fruit ou quel agrément pouvaient-ils eſpérer de leurs fonctions pénibles & dangereuſes? La vérité, qui doit préſider à l'hiſtoire, exige que, ſans prononcer légèrement ſur le mérite de Howe, je faſſe obſerver qu'on ne peut lui reprocher d'avoir manqué d'activité; mais il avait à combattre des ennemis ſans nombre, envain il aurait preſſé les momens, puiſque Washington, abandonné de ſon armée le ſix Décembre, était quinze jours après en état d'attaquer & de vaincre. Il ne pouvait pas employer une plus grande célérité, puiſque dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis la priſe des forts de la rivière d'Hudſon, la diviſion de l'Allemand Kniphauſen avait pé-

Année 1777.

nétré jusqu'aux portes de Philadelphie. Si au lieu de ce détachement Howe s'était porté en avant avec toute son armée, sans s'assurer de tous les postes qu'il aurait laissés derrière lui, il aurait eu le même sort que la division hessoise, environnée à Trenton : un peu plutôt, un peu plus tard, sa perte était certaine. Washington était trop attentif à ses mouvemens pour qu'il n'eût pas profité de son imprudence, & coupé la communication entre la flotte & l'armée anglaise ; & alors les milices du Jersey, les troupes de volontaires qui feraient arrivées pour l'investir de toutes parts, auraient suffi pour le forcer à la plus honteuse capitulation.

D'un autre côté, il ne faut jamais oublier qu'on ne peut établir aucune comparaison juste entre les chemins de France ou d'Angleterre, & ceux de l'Amérique septentrionale, ni entre les routes nouvelles que l'on ferait obligé de faire pour traverser en tous sens l'Angleterre ou la France.

Pour former un nouveau chemin en

ANNÉE 1777.

Angleterre, en France, en Allemagne, il y a peu de forêts à traverser, & lorsqu'il s'en rencontre, il y a peu d'arbres & peu de taillis à couper. Le travail des hommes a déjà préparé ces forêts depuis un grand nombre de siècles, le chemin est promptement tracé ; si on le recouvre de pierres ou de gravier, ç'en est assez pour qu'il soit supérieur à tous les chemins qui traversent les Provinces de l'Amérique. On trouve à peine dans ce vaste pays des routes de quelques milles aux avenues des bourgs & des villages. Les bois de l'Amérique, plus épais que nos taillis, sont mêlés d'une infinité d'arbres grands & vieux, qui ont entrelacé la robuste étendue de leurs branches, sans autre direction que celles du hazard & de la nature. Le sol étant gras & humide, ils sont très-serrés les uns près des autres, & se couchent & se croisent dans tous les sens. Il arrive souvent que ces gros arbres seraient trop difficiles à couper ou à déraciner : il faut serpenter autour d'eux & changer de traces. Le sol est par-tout coupé par des rivières ou des sources courantes,

dont le lit profondément creusé dans le temps des grandes eaux, offre des bords très-élevés dans les autres saisons. Il faut d'un lieu à l'autre fabriquer des ponts, de vingt, trente ou quarante pieds d'élévation, & très étendus, pour traverser le plus faible ruisseau. Il faut combler des marécages, & c'était ce dernier obstacle qui nuisait le plus au passage des chariots de Howe dans le Nouveau-Jersey, & à la communication de son armée avec ses magasins & ses postes avancés. Les Américains traversent aisément ces marécages sur des arbres qu'ils renversent, & sur les branches desquels ils marchent en chasseurs habitués à imiter l'adresse & la légèreté du gibier qu'ils poursuivent. On ne peut y faire passer de l'artillerie qu'en y jettant une quantité de troncs de petits arbres, coupés à dix ou douze pieds de longueur; on les range très-près les uns des autres, & on en établit ainsi jusqu'à deux ou trois rangs. Il y a dans les routes des lacs un chemin qui est couvert de cette manière pendant près de douze milles, & ces sortes de ponts se

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

multiplient dans tous les endroits où les Américains veulent former des chemins.

Il était heureux pour l'Angleterre que Howe eût senti de bonne heure les difficultés & les dangers qu'il y avait à s'avancer dans l'intérieur du pays, & à vouloir y faire de longues marches. Charles Lée écrivait à Washington avant d'être fait prisonnier, « si je prenais le parti de » me retirer, & que les royalistes vou» lussent me poursuivre, il en resterait » bien peu pour porter la nouvelle de » leur expédition. »

La cour d'Angleterre se trompe dans ses jugemens sur la guerre de l'Amérique.

CEPENDANT il fallait fournir des matières aux gazettes de la Cour. Cette Cour ne voyait l'Amérique que sur une carte très-rétrécie ; elle ne voulait point remarquer que ce vaste pays est arrosé de fleuves, rempli de lacs & de défilés funestes aux aggresseurs ; que c'était entreprendre de soumettre une grande partie du globe, qui, par le développement de ses côtes, offrait sept cents lieues de terrein à conquérir & à garder ; que la plus courte distance entre l'Angleterre & l'Amérique

Année 1777.

eſt de plus de mille lieues ; que l'intérieur de ces contrées n'eſt reſſerré par aucunes autres bornes que les établiſſemens ſauvages ; & que les peuples qui les habitent poſsèdent en abondance les choſes qui ſervent aux beſoins de la vie, & en font les douceurs ; que dans la belle ſaiſon, l'Océan atlantique peut être couvert de leurs corſaires, & que leurs rivages ſont, pendant l'autre moitié de l'année, le ſéjour des tempêtes ; que par conſéquent toutes les armées navales de l'Europe ne ſuffiraient pas pour les bloquer dans leurs ports.

Sans doute l'imagination ſuppoſe facilement que le chevalier Howe aurait pu partir de New-York, & s'ouvrir une marche rapide à travers les Jerſeys juſqu'à Philadelphie ; qu'à force de courage & de talens il aurait pu repouſſer & diſperſer les brigades détachées que Washington aurait envoyées pour l'arrêter dans ſa marche ; on ſe plait à croire qu'il aurait pu forcer au combat l'armée de ce guerrier, au pied des murs qu'il voulait con-

ANNÉE 1777. quérir ; mais, avancé dans des pays immenſes ſans s'être ménagé des aſiles, la raiſon & l'expérience démontrent que le moindre revers l'aurait perdu ſans reſſources. Ne formant qu'un ſeul corps d'armée, fort en nombre [illegible]iſſant en expérience & animé par l'exemple du chef & le deſir de la victoire, il aurait fait peut-être de rapides progrès ; mais tous les villages ſe ſeraient armés derrière lui pour lui fermer le paſſage, devant lui pour le combattre ; & tous à trente lieues à la ronde ſe raſſemblant contre lui, ce n'aurait plus été l'armée de Washington qu'il aurait fallu vaincre, c'eût été des guerriers ſans nombre, toujours actifs, toujours renouvellés, ſouvent prêts à prendre la fuite, mais toujours lançant leur trait, en fuyant comme les Parthes, & bien plus sûrs d'atteindre & de tuer un ennemi.

On ne peut apprécier les reſſources qu'un peuple attaqué dans ſes foyers peut tirer de milices bien conduites, à qui l'on peut faire comprendre ce qu'un homme doit valoir contre un autre homme, à

proportion de la différence des motifs qui les font agir. Howe avait été presque toujours victorieux depuis la prise de Long-Island, jusqu'à l'entrée de l'hiver; & cependant son armée avait été plus affaiblie par ces succès passagers, qu'elle ne l'aurait été dans un autre pays par des défaites.

ANNÉE 1777.

Howe se décide à attaquer Philadelphie du côté de la mer.

CES considérations le portèrent à attaquer Philadelphie du côté de la mer. Il fit la revue générale de ses troupes, & partit de Staten-Island le 23 Juillet. Il débarqua à la baye de Chesapeack le 25 Août, après avoir été battu par les vents contraires pendant un mois entier. La mer qui jusqu'alors semblait protéger les Anglais, & les regarder comme son peuple, leur devenait contraire. Nulle autre nation n'avait cultivé comme eux son empire; c'est par eux qu'elle était devenue le lien de la société entre tous les peuples de la terre. Mais elle avait paru les abandonner du moment qu'ils avaient voulu rompre ce lien par des guerres injustes; elle lâchait la bride aux vents, & soule-

ANNÉE. 1777.

vait ſes flots. Depuis trois ans toutes les opérations maritimes avaient éprouvé des retards, les convois avaient été diſperſés, & les tempêtes avaient été ſur le point d'engloutir l'eſcadre du chevalier Parker. Elles l'avaient forcé de chercher un refuge dans une iſle éloignée de ſa deſtination. Il avait relâché à *Antigoa* l'une des petites antilles, ce qui avait retardé de deux mois le ſiège de Charles-Town, & était la principale cauſe du revers que les armes anglaiſes avaient éprouvé devant cette ville. Washington, inſtruit du départ de la flotte & de l'armée de l'amiral & du chevalier Howe, paſſa pluſieurs jours dans l'embarras & l'incertitude de découvrir la route qu'elles avaient priſes; ayant enfin appris l'arrivée de la flotte dans la baye de Cheſapeak, il eut le temps de pourvoir à la garde des Jerſeys, qu'il fallait garantir des incurſions des détachemens de l'armée de Clinton, & de ſe porter vers les lieux où l'ennemi devait faire ſon débarquement. William-Howe, qui projettait de ſurprendre Philadelphie,

n'était pas encore arrivé, que déjà les troupes américaines bordaient les frontières du Maryland. Son armée était affaiblie par les neuf mille hommes qu'il avait été obligé de laiſſer dans la Nouvelle-York, & les quatre mille cinq cents qu'il avait envoyés à Rhod-Iſland; il ne lui reſtait pas beaucoup plusde douze mille hommes.

ANNÉE 1777.

Les ſauvages des environs d'Albany envoyent déclarer à Burgoyne qu'ils veulent garder la neutralité.

TANDIS que cette armée languiſſait ſur les vaiſſeaux qui luttaient contre les vents contraires, les ſauvages des environs d'Albany apprenant la priſe de Ticonderago, & ſollicités par les émiſſaires de Burgoyne de prendre les armes pour lui, avaient envoyé vers ce Général, pour lui demander la paix & la neutralité; ceux qui furent chargés de la parole, lui apportèrent des préſens. C'était des peaux de caſtors & d'ours blancs qu'ils avaient tués à la chaſſe, & des fruits du pays. Le général anglais les reçut dans ſa tente, environné de gardes & d'artillerie, & avec tout l'appareil de la grandeur ſouveraine. Ils mirent leurs préſens à ſes pieds, &

ANNÉE 1777.

lui parlèrent ainsi. « Chef des guerriers du grand Roi, * tu vois dans nos mains les flèches & les roseaux. Choisis ou la paix, ou la guerre : nous desirons la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous avons autrefois cédé à vos freres, la mer, nos filets, nos pirogues, & les terres fertiles qui bordent le rivage. La paix vaut mieux que les richesses ; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans des cantons couverts de neiges & de frimats. Nous avons horreur de cette cruauté qui, sous les noms de puissance & de gloire, ravage cette grande Isle, ** & va jusqu'à répandre le sang de ses propres frères. Si c'est cette cruauté qui t'a conduit jusqu'en ces lieux, nous ne voulons point la partager. Nous ne pouvons nous mettre en fureur contre des amis qui ne nous ont point offensé. Cesse

* C'est le nom que les Sauvages de ce canton donnent au Roi d'Angleterre.

** Les Sauvages de l'Amérique croyent que la terre est formée d'un nombre infini d'Isles qui flottent dans l'étendue des mers.

donc d'envoyer parmi nous des hommes méchans pour nous engager à lever la hache, & de l'or pour nous séduire; car nous prendrons tes agens pour ennemis & nous les tuerons; & si l'ambition t'aveugle jusqu'à nous faire la guerre, tu apprendras, mais trop tard, que nous aimons la paix, mais que nous savons nous défendre ». ANNÉE 1777.

Burgoyne leur répondit qu'ils seraient maîtres de garder la neutralité, & qu'il n'employerait contr'eux aucune violence s'ils ne prenaient point les armes contre les nations alliées du Roi : il leur fit donner des sabres, des fusils, de la poudre & de l'eau-de-vie, en échange de leurs présens. Etrange sujet de réflexions pour le sage! Les Sauvages apportent au Général anglais de quoi nourrir & conserver les hommes, & l'homme policé leur rend tout ce qui contribue à la destruction de l'humanité.

Il avait compté sur leur assistance, & il regrettait d'en être privé. Il poursuivait son entreprise avec courage,

ANNÉE 1777.

quoiqu'il commençât à en ſentir vivement toutes les difficultés.

Débarquement de l'armée du général Howe en Penſilvanie; ſa marche vers celle de Washington.

LA navigation des Anglais fut plus heureuſe dans la baie de Cheſapeack qu'elle ne l'avait été dans la grande mer. La flotte remonta juſqu'à l'embouchure de la rivière d'Elck, beaucoup plus facilement qu'ils ne l'avaient eſpéré; auſſi-tôt que les troupes eurent quitté les vaiſſeaux, elles trouvèrent en campagne l'armée de Washington. Le gouverneur provincial du Maryland faiſait aſſembler les milices, & le général Lewis, averti dans la Virginie, ſe mit à la tête des troupes de cet Etat, & s'avançait ſur le flanc gauche de l'armée anglaiſe.

La crainte d'être attaqué par ces corps détermina le chevalier Howe à hâter ſa marche vers l'armée principale. Elle ne put être auſſi prompte qu'il l'aurait deſiré, parce qu'il manquait de caiſſons & de chevaux. Le Général américain avait eu le temps d'étudier les mouvemens de ſon ennemi, & de prendre ſes meſures pour les traverſer. A peine Howe eut-il tracé ſes routes pour aller s'emparer des

des forts & des batteries ſur les bords du Delawarre, pendant que la flotte aurait remonté ce fleuve, qu'auſſi-tôt Washington avait fait arriver dans ces forts des canons de 18 & de 24, qui traversèrent d'une rive à l'autre ſans que l'armée anglaiſe fût à portée de s'y oppoſer.

Année 1777.

Projets de la cour.

On avait exhalté dans le parlement les avantages que l'on devait retirer de la priſe de Philadelphie; cette entrepriſe était toujours regardée comme devant décider du ſort de la guerre. Philadelphie, diſait-on, eſt une ville enfoncée à cinquante lieues dans l'intérieur du pays, c'eſt le principal grenier de l'Amérique. Les trois comtés inférieurs du Delawarre, & la côte orientale du Maryland devaient tomber, avec cette ville, au pouvoir des Anglais. Une ligne tirée de Philadelphie au fond de la baie de Cheſapeak, aurait été la baſe d'un triangle formé par ces trois comtés; une partie conſidérable de la Penſilvanie dont les côtes, ſur la baie & ſur le Delawarre, ſont par-tout acceſſibles aux vaiſſeaux, eût ſubi le même ſort; ainſi tout

ANNÉE 1777.

ce pays était ouvert, & devait être couvert en entier par les forces réunies des freres Howe. Alors les provinces méridionales n'ayant plus de communication avec la Nouvelle-Angleterre, les frégates auraient établi des croisières dans la baie de Massachuset, devant Charles-Town, Savanah & le cap Fear, seuls asyles qui restassent aux Américains. Telles étaient les spéculations du ministère; mais le lord Howe, après avoir employé vingt jours pour venir du fond de la baie de Chesapeak jusqu'à l'entrée du fleuve, s'y trouvait arrêté par les batteries & les chevaux de frise. Il devait s'écouler bien du temps encore avant qu'il pût remonter jusqu'à Philadelphie, & il écrivait à la cour: « il me sera impossible de remonter la Delawarre, à cause de la grande quantité de forts & de batteries qui couvrent les deux rives. Elles sont placées très-avantageusement & bien défendues, & par-tout elles commandent la rivière: si l'armée pouvait les prendre du côté de la terre, je viendrais à bo

de déranger les chevaux de friſe, mais pas autrement. »

Année 1777.

Il fallait avant tout s'emparer du poſte de *Fort-Iſland*, & le moment de l'attaquer ne ſe préſentait point encore. L'armée de Washington s'oppoſait à tous les projets; il fallait l'éloigner. Avant cette époque, Washington avait été dans la poſition la plus allarmante où puiſſe ſe trouver un Général d'armée. Au nord, Burgoyne, après avoir pris Ticonderago, s'avançait vers Albany; au ſud, une armée de quinze mille hommes était embarquée, & pouvait ſe porter dans la baie de Cheſapeack, ou rentrer dans la rivière d'Hudſon, la remonter juſqu'à Weſt-Point, & couper l'armée américaine, qui alors aurait été ſéparée des Etats de l'eſt & du nord : c'était ce que Washington craignait le plus; auſſi ne quitta-t-il le poſte qu'il avait pris à Midlebrook, qu'après s'être aſſuré que la flotte anglaiſe avait doublé le cap May. Qu'on ſe repréſente la ſituation d'un Général obligé de comprendre dans ſon plan de défenſe un pays immenſe, & trois cent

ANNÉE 1777.

lieues de côtes, réduit à consulter les vents avant de former une résolution, & que l'on se fasse, si l'on peut, une idée des talens de Washington, opposant par-tout une égale résistance, & se trouvant à jour précis au devant de l'ennemi. Toujours plein de prévoyance, il avait pris, avant de quitter Midlebrook, des mesures sages pour arrêter les progrès du général Clinton sur la rivière d'Hudson. Ce dernier ne pouvait affaiblir la garnison de New-York & remonter vers Albany, sans risquer le sort de la province qui lui était confiée. Washington, pour tenir en même temps en échec les trois armées anglaises, avait ordonné une diversion sur les isles de la rivière d'Hudson, tandis que les troupes du nord contiendraient l'armée de Burgoyne, & que lui-même repousserait les efforts combinés des freres Howe. Il avait concerté une attaque contre les troupes détachées de New-York, pour la garde de *Staten-Island*, où les Anglais avaient formé une espèce d'arsenal & de magasin général. Le poste de Kingsbridge & les forts de Long-

Iſland furent attaqués en même temps le 22 Août, mais ces deux attaques étaient fauſſes; la ſeule qui fut férieuſe, était celle qui ſe faiſait à la même heure à Staten-Iſland. Deux mille hommes, ſous les ordres du général Sullivan, y étant débarqués, enlevèrent à une lieue du camp, un lieutenant-colonel, un major & trente ſoldats; ils dirigèrent enſuite leur marche par le centre de l'iſle, dans le deſſein de ſurprendre une diviſion de Torris qui renforçaient, au nombre d'environ quatre cens, la garniſon, qui était de mille hommes. Le cinquante-deuxième régiment & celui de Waldeck furent envoyés contr'eux, mais ils s'égarèrent dans pluſieurs fauſſes marches, & n'atteignirent que l'arrière-garde des Américains, au moment où ils ſe rembarquaient, emmenant avec eux tout le bétail qu'ils avaient trouvé, trois cens priſonniers, & la plupart des habitans de l'iſle. Les deux régimens anglais chargèrent ſi vivement, au milieu de la confuſion où ſe trouvaient les troupes américaines prêtes à ſe rembarquer, qu'ils tuèrent

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

ou blessèrent cinquante hommes, firent soixante prisonniers & délivrèrent vingt-trois de ceux que les Américains avaient faits eux-mêmes. Pendant que ceci se passait à *Saten-Island*, le détachement envoyé à Kingsbridge enlevait un piquet anglais, avec le Capitaine-commandant.

Washington s'étant mis en marche à la tête d'environ douze mille hommes, parmi lesquels il y avait beaucoup de nouvelles levées, traversa en silence la ville de Philadelphie, où le Congrès, qui lui ordonnait de combattre, était occupé pour la seconde fois à faire transporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics. L'armée passa le Skuilkill, & vint camper près de Wilmington, sur le bord de la Delawarre. Les vaisseaux de guerre, après avoir conduit le général Howe jusqu'à la rivière d'Elk, avaient descendu la baie de Chesapeak, & remonté ensuite la Delawarre, dont ils travaillaient en vain à forcer les passages. Alors Washington s'appercevant que le flanc droit de son armée se trouvait exposé, &

qu'elle ne couvrait point aſſez le comté de Lancaſter & Philadelphie, repaſſa la Creek de Brandiwine, & forma ſon camp ſur la rive gauche de cette rivière. Cette poſition était la meilleure que l'on pût choiſir, les rives de la Creek, également élevées des deux côtés, en rendent le paſſage difficile, & favoriſent l'armée qui le défend. Le flanc gauche était appuyé à des bois épais, qui ſe prolongent juſqu'à l'endroit où la Creek ſe jette dans la Delawarre; mais vers la droite le terrein était ſi couvert, qu'il était impoſſible de juger les mouvemens de l'ennemi; ce qui obligea Washington de placer en échelon pluſieurs brigades ſous les ordres du général Sullivan pour veiller ſur cette partie. Suſpendons un moment ces récits militaires, pour donner quelques pleurs à deux amans, qui, dans ce temps de criſe, & trop près du théâtre de la guerre, ſe jurèrent de s'aimer toute la vie, & dont le mariage ne dura qu'un ſeul jour.

ANNÉE 1777.

DANS les habitations ſituées ſur les bords du Delawarre, il y avait une jeune

Hiſtoire de Seymours & de Molly.

ANNÉE 1777.

fille d'une grande beauté, nommée Molly; elle aimait le jeune Seymours, & en était éperduement aimée : Harvey, père de Molly, était riche; il avait des champs fertiles & de nombreux troupeaux, & Seymours était pauvre, il ne voulait point consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auraient pû se passer du consentement de leurs parens, & ils y étaient autorisés par les usages du pays, mais le respect était plus fort, ils n'osaient en venir à cette extrémité. Seymours, dans son chagrin, résolut d'aller faire la guerre; il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de Volontaires.: l'amour fait aussi des héros. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense du fort Sullivan, & le commandement d'une compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Washington, il desirait revoir sa maîtresse, il demanda & obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenu capitaine, le reçut avec joie, & ne crut pas devoir refuser pour gendre un

homme utile à la patrie. Le temps preſſait, il fallait que Seymours retournât dans les camps, le mariage ſe fit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens du jeune homme & ceux de l'épouſée ſe raſſemblèrent ſous de grands arbres environnés de treillages, à deux cens pas de la maiſon d'Harvey. Ils y faiſaient un repas champêtre aſſaiſonné par le plaiſir, lorſque quelques ſoldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouraient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymours & les témoins de ſon bonheur étaient en ſécurité; l'armée anglaiſe était très-loin de-là, & le pays était couvert par les détachemens de Washington qui tenaient la campagne. Cependant deux des ſoldats appercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appellant leurs camarades. Ils ſurprennent Seymours au milieu de la joie & de l'yvreſſe du plaiſir, & veulent l'emmener priſonnier. Il n'avait point ſes armes, mais le courage & l'amour ajoutant à ſa force, il ſaiſit un

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

de ses aggresseurs, s'empare de son fusil & le renverse d'un coup de bayonnette. L'autre soldat prend la fuite, Seymours le poursuit & lâche son coup après lui. Il regarde, il voit le piquet anglais retourner sur ses pas, & précipiter sa marche, craignant sans doute de s'engager au milieu de quelque parti américain. Alors il revole vers ses parens & ses amis. Il avance joyeux de sa victoire, & il n'entend que des gémissemens & des cris; il frémit; il approche. La balle a frappé son amante, il la trouve baignée dans son sang. La parque avait choisi pour la moissonner le jour même de son hyménée, & son sein est frappé d'un coup mortel. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux & terrible, ni la voix d'Harvey qui lui redemande sa fille, il retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur & au désespoir. Il ne tarda pas à trouver dans les combats la mort qu'il désirait & à suivre dans la nuit du trépas celle qu'il avait tant aimée.

Bataille de Brandy-wine.

LE chevalier Howe, ne pouvant reste

plus long-temps dans le poſte qu'il occupait aux ſources de l'Elk, ne tarda pas à ſe porter vers l'armée de Washington. Ce Général avait eu deſſein d'éviter toute affaire déciſive ; mais le Congrès allarmé de l'approche de l'armée anglaiſe, & comptant ſur la ſupériorité, demandait une bataille, & lui envoya des ordres : Washington obéit. Le général Howe fit marcher le matin du 11 Septembre un corps d'environ trois mille hommes le long de la rivière, comme s'il eût voulu la paſſer à quelques milles au-deſſus des troupes américaines vers le gué de Chadd. Dès le point du jour on avait commencé à ſe canonner de part & d'autre, & Washington, obſervant les mouvemens de ſon ennemi, ſe préparait à lui couper le paſſage ; la plus grande partie du jour ſe paſſa en eſcarmouches entre les poſtes avancés des deux armées. A trois heures après-midi le général Maxwell reçut ordre de traverſer le gué avec un renfort pour provoquer l'ennemi, & s'emparer d'une éminence ſituée de l'autre côté de la

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

rivière. Il repouſſa d'abord les Anglais; mais Howe ayant envoyé un détachement pour l'attaquer en flanc, il fut obligé de repaſſer la rivière. Cependant Howe faiſait défiler par pelottons, derrière le corps qu'il avait mis en marche & qui couvrait le rivage, un autre corps qui, venant ſe former derrière les bois ſur la droite de l'armée américaine, ſe diſpoſait à la tourner. Washington avait penſé que les efforts des Anglais ſeraient dirigés contre l'aîle gauche de ſon armée, il en était d'autant mieux perſuadé que Howe paraiſſait vouloir traverſer le gué de Chadd; néanmoins il avait ordonné au général Sullivan d'obſerver les mouvemens que l'ennemi pourrait faire vers la droite pour paſſer la rivière plus haut; mais toutes les ſages meſures qu'il avait priſes furent déconcertées par des malheurs imprévus, par la mépriſe de quelques officiers & l'inexpérience des troupes. Il avait dirigé vers le gué de Chadd une batterie & un bon parapet; & Howe en fit dreſſer une de l'autre côté. Washington voyant que le

ANNÉE 1777.

feu de l'artillerie se prolongeait, sans que les ennemis se disposassent à passer le gué, jugea qu'ils avaient un autre objet. Il détacha plusieurs officiers à cheval pour éclairer la marche du lord Cornwallis qui commandait la gauche de l'armée anglaise, mais malheureusement leurs rapports furent contradictoires, & l'on perdit du temps à les vérifier. Les uns assurèrent que Cornwallis marchait par sa droite pour rejoindre du côté de Chadd le général Kniphausen; les autres que Cornwallis avait changé de direction, & qu'il s'avançait rapidement dans le chemin qui mène au gué de Jefferies à deux milles plus haut que Birmingham's Church; ce dernier rapport prévalut, il était fidèle. Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite, il n'y avait point de chemins ouverts; il eut beaucoup de peine à traverser les bois, & quand il en sortit pour gagner une hauteur qui est auprès de Birmingham, il trouva les Anglais qui montaient la même hauteur du côté opposé, il n'eut le temps, ni de choisir une position, ni

ANNÉE 1777.

de former sa ligne; les Anglais gagnèrent la hauteur, chassèrent les Américains dans les bois, les suivirent jusques hors de ces bois, & achevèrent de les disperser entièrement. Pendant cette déroute, deux brigades américaines s'étaient formées sur un terrein avantageux, & derrière ces deux brigades la ligne de Virginie était en bataille. La colonne de gauche des Anglais, qui n'avait point encore combattu, se déploya rapidement & marcha contre ces troupes qui firent un feu très-vif, mais les Anglais s'avançant, la bayonnette au bout du fusil, au milieu du feu continuel des Américains, forcèrent les deux brigades. Le marquis de la Fayette était venu combattre comme volontaire avec ce corps de troupes, dont le poste était le plus important, & où la résistance devait être opiniâtre. Il fit de vains efforts pour rallier les troupes qui s'ébranlaient, & voulut leur donner lui-même l'exemple de charger avec la bayonnette. « C'est contre des » ennemis, s'écriait-il, c'est pour votre » patrie : abandonnerons-nous la cause de

» liberté ? » Ils reprirent courage, & tinrent ferme pendant quelques inſtans; mais un coup de fuſil ayant bleſſé le marquis de la Fayette à la jambe, ils lâchèrent pied, & il ne fut plus poſſible de les ramener au combat. Le jeune marquis bouillant de courage, & irrité de ſa bleſſure, ne voulait point quitter le champ de bataille, & n'y conſentit qu'après que le chevalier de Gimat ſon aide-de-camp, ſe ſervant à propos de l'aſcendant qu'un ami brave & fidèle a ſur un héros de vingt-ans, dont il eſt eſtimé, lui eut montré le riſque qu'il courait d'être pris ſans gloire, & d'ajouter un nouveau trophée à la victoire des Anglais. La ligne de Virginie faiſait quelque réſiſtance, mais Cornwallis devenu maître du terrein, avait gagné une hauteur, d'où ſon artillerie prenait cette ligne en écharpe, & fit un feu ſi vif, qu'en 1781, lorſque le chevalier de Chatelux viſita le champ de bataille, les arbres portaient encore l'empreinte des boulets & des balles de cartouche. Les Virginiens plièrent à leur tour, & la droite de l'ar-

ANNÉE 1777.

mée américaine fut alors entièrement découverte.

Il y avait près d'une lieue de-là à Chadd'sfort, * où était le général Kniphausen; cependant au bruit lointain de l'artillerie, il jugea que le combat était engagé, & qu'il était temps d'attaquer la gauche des Américains. A cinq heures du soir il marcha sur deux colonnes, dont l'une vint déboucher au gué de Joh, & tourna la batterie des Américains, tandis que l'autre passant plus bas au gué de Chadd, marcha droit à la batterie & s'en empara. Le général Waine, dont la brigade était en bataille, se vit alors obligé de faire un changement de front, pour se replier vers les hauteurs qui étaient sur sa gauche, ce qu'elle exécuta avec précision; mais pendant ce temps-là les différens corps de la droite, qui avaient été battus & dispersés, se précipitèrent pêle mêle dans le grand chemin de Chester. L'artillerie, les bagages & les troupes, tout ne

* *Chadd'sfort*, gué de Chadd.

formait

formait plus qu'un amas confus qui fuyait à grands pas. Le général Waine soutint avec courage le feu de l'ennemi, & garda sa position jusqu'à l'entrée de la nuit, mais alors il se vit réduit à gagner aussi le chemin de Chester, où il fit sa retraite en bon ordre & sans être poursuivi.

ANNÉE 1777.

Malgré cette déroute on ne peut avancer que les troupes américaines manquassent absolument de courage, ni leurs officiers de conduite, mais l'événement prouve que Washington aurait compromis la liberté de l'Amérique septentrionale, s'il se fût laissé engager plutôt dans une affaire générale. Les Américains comme tous les peuples libres doivent combattre avec supériorité dans des forts, derrière des retranchemens, en partis détachés, par-tout où le courage & l'adresse personnelle assurent la victoire, mais ils seront ordinairement repoussés dans les conjonctures où l'obéissance aveugle, & l'extrême discipline remplacent la bravoure. Washington ne put tenter aucune opération mili-

ANNÉE 1777.

taire pour fermer le paſſage à l'ennemi qui s'avançait vers Philadelphie, & qui n'avait plus à traverſer qu'une ſeule rivière. Il paſſa la nuit à Cheſter, & campa les jours ſuivans ſur les bords du Skuilkill. Le général Howe aurait pu le pourſuivre à Cheſter, & le vaincre une ſeconde fois, mais il négligea le moment de diſperſer pour longtemps l'armée américaine.

La victoire de Brandiwine avait coûté beaucoup de ſoldats aux Anglais; chacun des fuyards avait tiré pluſieurs coups de fuſil avant de quitter la place, & preſque toujours avec ſuccès. Il y eut environ mille hommes tués dans l'armée anglaiſe, & un plus grand nombre de bleſſés; la perte des Américains ne monta pas à plus de douze cens tués ou bleſſés.

Le marquis de la Fayette & les officiers de ſa ſuite n'étaient, pas les ſeuls officiers français qui euſſent partagé les dangers de cette journée. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, y commandait une brigade: le comte de Pulosky, le chevalier du Pleſſis Mauduit,

& plusieurs autres y donnèrent des exemples de bravoure. Le chevalier de Fleury se distingua à la premiere attaque auprès de Birmingham, & le Congrès ordonna au général Miflin, alors quartier-maître général de l'armée, de lui faire présent d'un beau cheval pour remplacer le sien qui avait été tué sous lui dans le combat. Tronson du Coudray n'y était pas. Cet officier d'artillerie que le Congrès avait élevé au rang de major général, n'avait point encore rejoint l'armée: il était dit que ses talens ne serviraient point à la cause de la liberté, & qu'il mourrait avant de pouvoir combattre sur les rivages de l'Amérique septentrionale. Le 16 Septembre il entra, accompagné de plusieurs autres cavaliers français, dans un bateau plat pour traverser le Skuilkill & rejoindre l'armée de Washington. Ces bateaux sont des espèces de bacs assez larges pour transporter les chevaux & les voitures. Il montait une jeune jument très-vive, qui ayant parcouru le bateau sans vouloit s'arrêter, se jetta à l'eau. Il dégagea ses pieds des

ANNÉE 1777.

étriers, & Roger ſon aide-de-camp ſe précipita pour le ſecourir; mais ce dernier n'étant point ſecondé, ſe vit contraint de le laiſſer périr, & ne put le retrouver. Pendant que les officiers qui étaient venus avec lui d'Europe lui donnaient quelques regrets, le bac acheva ſon trajet, & d'autres événemens firent bientôt oublier ce malheur *.

* Ceci rappelle l'accident que le Spectateur Anglais raconte dans un de ſes Diſcours. Deux jeunes cavaliers ſervaient, dit-il, dans le même eſcadron, & paraiſſaient liés d'une étroite amitié. Un ſoir qu'ils devaient paſſer une rivière, l'un d'eux entra dans le bac avec pluſieurs perſonnes, pendant que ſon camarade attendait ſur l'autre bord. Bientôt après on entendit du bruit cauſé par un cheval qui venait de ſauter dans l'eau avec ſon cavalier. Là-deſſus celui qui ſe trouvait à terre, cria à haute voix, *holà! ho, qui s'eſt noyé?* On lui répondit auſſi-tôt: *votre ami, Henri Trompſon.* A quoi il répliqua fort gravement: *le pauvre diable! il avait un cheval bien fougueux.* Une ſi courte épitaphe prononcée d'un ton ſec, & ſans y ajouter le moindre mot, me donna, dit le Spectateur, une aſſez méchante opinion de l'amitié que ſe jurent la plupart des camarades d'armée. Uniquement occupés des périls qui les menacent eux-mêmes, ils deviennent inſenſibles à tout autre objet; le premier qu'ils rencontrent leur eſt auſſi bon que celui avec qui ils auront paſſé la moitié de leur vie. C'eſt aux gens de ce caractère, ajoute-t-il, à qui la déſolation des

Ce n'était point assez d'avoir gagné une bataille, il arrivait de tous côtés des renforts de milices à l'armée de Washington : Howe voulait éviter toute espece de combat. Le fleuve Skuilkill restait à traverser, & les Américains en gardaient les passages. Imitant la conduite que Washington avait tenue à Trenton, il parvint à traverser le Skuilkill pendant la nuit, & évita une seconde bataille. Il fit le soir une marche feinte sur les bords de ce fleuve; forçant ensuite le pas jusqu'à minuit, il le traversa à quatre lieues de l'endroit où Washington l'attendait sur la rive opposée, & ce ne fut qu'au point du jour que l'armée américaine fut informée de cet événement.

ANNÉE 1777.

Les Anglais marcherent, sans s'arrêter, droit à Philadelphie, & ils y firent entrer

villes, des bourgs & des campagnes, la misère des habitans, les cris ou le morne silence des malheureux, ne font aucune peine. *The Spectator, tom. 2, Disc. 33.*

La ressemblance du nom, de l'accident, & même des circonstances, est fort singulière.

ANNÉE 1777.

une brigade le 30 Septembre : la ville était abandonnée. Le Congrès en était sorti le 25, & avait transféré le lieu de ses assemblées à York-Town, d'où il continua ses délibérations. Tous les habitans qui prenaient part à la guerre s'étaient retirés; il ne resta dans la ville qu'un grand nombre de Quakers, déterminés à tout souffrir plutôt que de prendre les armes, mais toujours amis de la liberté, toujours soutenant sa cause par l'argent & par les voeux. C'était un spectacle bien intéressant pour la Philosophie, qu'une ville remplie de guerriers farouches, vendus à la cruauté d'une cour corrompue; de barbares, achetés dans le nord de l'Europe pour verser le sang des peuples; & de sages paisibles, exerçant par habitude & par principe toutes les vertus cheres à l'humanité. J'ai cru qu'il était du devoir d'un historien fidele de prendre d'exactes informations sur la conduite des troupes de Howe dans Philadelphie, & lorsque j'interrogeais les témoins de l'invasion de cette ville, où le bonheur avait si long-temps régné, je

craignais que la douceur, la patience des Quakers, n'eussent pas contenu l'insolence du vainqueur; je me félicite de pouvoir assurer aux nations, que la vertu obtint dans cette occasion l'hommage qu'elle doit recevoir en tous temps : elle fut respectée du soldat sanguinaire & de l'Allemand sans pitié. L'audace & l'orgueil se changerent en admiration, tant est grand le pouvoir de la sagesse & des mœurs, même sur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impressions.

Année 1777.

Situation respective des Anglais & des Américains.

Howe était maître de la ville; Washington possédait le pays. Ce dernier plaça des corps de troupes considérables, de manière à augmenter la défense des forts, & des chevaux de frise qui empêchaient les vaisseaux de remonter le fleuve.

Putnam, averti du mauvais succès des armes du Congrès à Brandiwine, s'était porté, par une marche prompte, à Elisabeth-Town. Ce Général, quoique déjà très-âgé, n'avait encore rien perdu de sa force; elle lui devint nécessaire en cette conjoncture; il y eut même un moment

ANNÉE 1777.

de découragement, tel que les jeunes gens eux-mêmes refusaient de retourner à l'armée. Putnam se rendit dans les villages, & leur remontrait avec toute la véhémence républicaine, la honte & le danger qu'il y avait dans leur défection. Naturellement simple & sans éloquence, on dit que sa colere patriotique l'élevait au-dessus de lui-même, & qu'il entraînait par la franchise de ses discours courageux, les cœurs les plus timides. Ce devait être une chose vraiment digne d'admiration, que de voir un vieillard plein de bravoure & couronné de lauriers, rendre le courage à des hommes foibles & fugitifs, & faire passer parmi eux les sentimens dont il étoit animé.



LIVRE ONZIEME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New hampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée.

L'ANGLETERRE voyait avec déplaisir le séjour du docteur Franklin, de Deane, & d'Arthur Lée en France, & l'ordonnateur des bâtimens de Georges III, meilleur courtisan que Physicien, fit ôter de dessus le pavillon que le Roi habitait ordinairement l'été, les pointes électriques qui en détournaient le tonnerre. La considération dont le philosophe américain jouissait à

ANNÉE 1777. La Cour commence à prendre des inquiétudes sur les intentions de la France.

ANNÉE 1777.

Paris; l'attention de cette capitale fixée depuis quelque temps ſur la guerre de l'Amérique; les armemens qui ſe faiſaient pour Boſton dans les ports de la Virginie & de la Caroline, faiſaient ombrage aux miniſtres de Londres, & tandis qu'ils affectaient dans le Parlement une grande ſécurité ſur les diſpoſitions de la France & le rétabliſſement de ſa marine, leur ambaſſadeur à Verſailles témoignait fréquemment des inquiétudes. Tantôt il demandait avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens que l'on préparait dans les ports du Roi. Tantôt il priait en ſuppliant que l'on ne donnât aucun ſecours à l'Amérique révoltée. Il ne parlait que de paix, & la cour de France penſait que le moment de la rompre n'était pas encore arrivé. Mais le miniſtère anglais craignait ſérieuſement qu'il ne ſe formât des liaiſons étroites entre la Cour de France & le Congrès continental, & mettait une grande importance à n'en rien laiſſer pénétrer à la nation. Il aurait conſenti volontiers à l'abaiſſement de la gloire du royaume & à la

Année 1777.

réduction du commerce national, pourvu qu'il eût été satisfait sur cette soumission absolue qui avait déjà coûté tant d'argent & de forfaits.

Délibération du Congrès sur la perfidie des Ecossais.

Le salut des Etats américains reposait au contraire sur des hommes enflammés de ce patriotisme, qui rarement s'éloigne de la vertu. Un des membres du Congrès général considérant la perfidie des Ecossais, leur correspondance & leur liaison avec les ennemis de l'Amérique ; enfin, l'abus qu'ils avaient fait de la neutralité qui leur avait été accordée dans les différentes Colonies au commencement de la guerre, proposa de traiter avec rigueur les hommes de cette nation, qui avaient été faits prisonniers depuis le commencement de la campagne. Ils se plaisent, disait-il, dans les calamités qui affligent les peuples. Ils y trouvent leur avantage, ils ont été dans la Virginie & la Caroline les plus cruels agens de Dunmore, de Campbell & de Martin. Un des députés de la Caroline répondit à cette motion. Il déclara que malheureusement pour l'humanité, les faits allégués

Année 1777.

contre le caractère & la conduite des Ecoſſais étaient vrais ; que lui-même il repréſentait une colonie, dans laquelle ils avaient demandé la neutralité, & l'ayant obtenue, ils avaient pris les armes contre leurs concitoyens, auſſi-tôt que l'ennemi avait paru. Que leurs mauvais deſſeins ayant avorté, on leur avait accordé une ſeconde fois clémence & pardon, & qu'ils en avaient encore abuſé dans toutes les occaſions; mais qu'on n'avait exercé contr'eux aucune autre rigueur, que de les obliger à quitter une colonie, contre laquelle ils avaient donné tant de preuves de haîne. N'oublions pas, ajouta-t-il, que nous ſommes engagés dans une guerre générale, non pas contre les Ecoſſais, mais contre les Etats britanniques. Le choix des victimes annoncerait plutôt des motifs de vengeance particulière que des raiſons de juſtice publique. Nous combattons pour la cauſe la plus noble, la plus digne d'élever le cœur humain : que la grandeur de nos procédés réponde à la dignité de l'objet qui nous arme. La motion fut auſſi-tôt rejettée.

La conduite des Anglais était bien différente : ils promettaient à ces mêmes Ecoſſais de leur diſtribuer les terres des Américains, pour prix de la perfidie & de la cruauté, & l'on en avait eu la preuve dans l'engagement anglais montré par un ſoldat Ecoſſais, qui était ſur un des bâtimens de tranſport, pris par les Américains.

Année 1777.

La ſaiſon s'avançait : Washington était ſollicité par le Congrès & par les officiers étrangers qui ſervaient dans ſon armée d'engager une action. Ayant été informé que le général Howe avait détaché une partie de ſes troupes dans le deſſein d'attaquer les forts ſur la Delawarre, il jugea cette occaſion favorable pour déloger les corps qui étaient cantonnés à Germantown ou dans les environs. Il aſſembla ſes officiers généraux le 3 Octobre, & il fut réſolu que l'attaque ſe ferait le lendemain. Les diviſions de Sullivan & de Waine ſoutenues par la brigade de Conway devaient entrer dans la ville, tandis que le général Armſtrong, à la tête des milices de Pen-

Bataille de Germantown.

ANNÉE. 1777.

ſilvanie, ſe porterait ſur l'aîle gauche & les derrières de l'ennemi. Les diviſions de Green & de Stephens ſoutenues par la brigade de Mac Dougal devaient faire un circuit pour attaquer l'armée anglaiſe; & les milices du Maryland & de Jerſey devaient tomber ſur les derrières de l'aile droite. Le lord Stirling commandait un corps de réſerve.

Toutes ces diſpoſitions au premier coup d'œil paraiſſent formidables, & la ſupériorité du nombre ſemblait aſſurer aux Américains une victoire décidée; mais le chevalier Howe, averti des mouvemens de l'armée américaine, accourut au ſecours de Germantown avec tout ce qui lui reſtait de troupes. C'était ce que Washington avait prévu : ſi ſon plan de bataille avait entièrement réuſſi, l'armée Anglaiſe aurait été perdue, & il ne lui ſerait reſté d'autre parti que de mettre bas les armes. Au lieu que le plus mauvais ſuccès ne pouvait produire rien de déciſif, il haſardait peu de choſe, & pouvait détruire ſon ennemi. Mais, quoique ce motif paraiſſe aſſez puiſſant

pour l'avoir déterminé à adopter les projets d'attaques compliquées que je viens de retracer, il ne devait point oublier que de ſemblables projets n'étaient pas calculés ſur le genre de capacité des troupes qu'il avait à conduire. Devait-il écouter des officiers dont rien n'avait ſignalé les noms en Amérique, & les croire ſur leur parole plus éclairés que ceux qui avaient conduit les peuples de ſuccès en ſuccès, & protégé la révolution ? Tous ceux à qui l'on ne peut diſputer le genre de mérite qui tient à la longue expérience & aux connoiſſances de la guerre, avaient ſenti que pour combattre avec avantage des troupes diſciplinées, il ne fallait pas employer les peuples à des évolutions & des contremarches, qu'ils exécuteraient toujours moins bien que leurs ennemis. Ils avaient loué le Général Washington d'avoir, pour ainſi dire, réduit cette guerre à des combats particuliers, à des affaires de poſtes, dont le ſuccès eſt toujours sûr contre un ennemi qui ne peut ſe recruter que par les renforts qui lui viennent de la mer. Dans ces combats

ANNÉE 1777.

ſans nombre, où l'homme peut diſpoſer de toutes ſes facultés, & où l'intérêt perſonnel agiſſant preſqu'autant que celui de la patrie, double pour ainſi dire ſes forces. De jeunes gens, qui n'avaient point encore vû le feu, ſe comportaient en héros. Quand on conduit à la guerre des ſtipendiaires, tirés du limon de l'eſclavage, il faut qu'ils ſoient maintenus par la diſcipline & les combinaiſons de la tactique; car en leur ôtant cet appui il ne reſterait que de l'inertie; mais parmi des républicains armés pour la défenſe de leur pays, animés par la vengeance & les mouvemens d'une juſte indignation, il reſtera toujours la force, la bravoure perſonnelles, & ces qualités leur aſſurent d'autant mieux la victoire, qu'ils attaquent leurs ennemis par le côté qui leur eſt le plus étranger.

L'armée américaine ſe mit en marche le 3 Octobre à 7 heures du ſoir, & le lendemain matin au levé du ſoleil un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglais campés à Germantown, qui plia ſur le champ. Germantown eſt une eſpece

espece de bourg où il n'y a qu'une seule rue, qui se prolonge des deux côtés du grand chemin pendant près de trois quarts de lieue. Le corps qui y était campé était d'environ quatre mille hommes, & le camp était à l'extrêmité de la ville.

Année 1777.

Le général Sullivan, qui commandait la colonne de droite, ayant attaqué l'infanterie légere & les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leurs postes, où elles laisserent leurs bagages à l'abandon, & les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traverserent le camp, laissant les maisons sur la gauche & pénétrerent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendaient la place du marché. Le corps de réserve, qui attendait l'arrivée de la colonne de gauche, marchait par la grande rue; mais les Anglais avaient jetté des soldats dans une maison de pierres, que sa position rendait difficile à forcer. Ils pouvaient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devaient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Les

ANNÉE 1777.

Américains auraient pu se dispenser d'attaquer cette maison & poursuivre plus loin, en bravant le feu de mousqueterie qu'on aurait fait sûr eux; ils auraient pu s'emparer d'une maison située de l'autre côté de la rue, à la vérité moins élevée d'un étage, mais d'où ils auraient du moins balancé l'avantage de la position, & détourné le feu qui s'opposait au passage des troupes; ils s'obstinerent à vouloir forcer les Anglais dans cette maison, & n'y réussirent point. En vain le chevalier du Plessis Mauduit & le jeune colonel Laurens s'emparerent d'une grange remplie de paille, & allerent sommer les Anglais de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes Américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet, on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil, auxquels ils échapperent par un hazard aussi rare que leur audace. Alors Washington envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour, mais les Anglais, sans égard au signal de pai

qu'ils avaient arboré, & dont on a inventé l'usage pour diminuer quelquefois les horreurs de la guerre, les tuerent tous deux à bout touchant. L'artillerie de campagne était d'un trop faible calibre pour faire brêche à cette maison; des boulets de quatre livres laissaient à peine une trace légere dans des murs de grès de trois pieds d'épaisseur; on essaya inutilement de l'incendier, les flammes ne pénétrerent point au-delà des portes du rez-de-chaussée: il fallut y renoncer.

ANNÉE 1777.

Pendant ce temps-là l'attaque de la colonne de la gauche, sous les ordres du général Green, avait été d'abord heureuse; les Anglais avaient été attaqués, rompus & repoussés, mais l'armée anglaise qui avait quitté le camp du Skuylkill pour secourir Germantown, ne tarda pas à arriver, & fit tout changer de face. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine étaient restées dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions trop multipliées qui

ANNÉE 1777.

devaient entourer Germantown & l'armée anglaise, se croiserent, & se prirent réciproquement pour des corps d'ennemis. Le Général Cornwallis arriva de Philadelphie avec les grenadiers & les chasseurs, sans rencontrer d'obstacles, & le chevalier Howe, qui s'apperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, profita du désordre occasionné, tant par les méprises des troupes, que par le siége infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée & repousser les Américains, qui se retirerent à quatre milles de Germantown, dans une position avantageuse. C'est ainsi que fut renversé le grand projet de battre en le même jour le corps avancé des Anglais, ensuite leur armée, & de s'emparer de Philadelphie ; ainsi doivent échouer presque toujours les entreprises militaires auxquelles on veut donner trop d'étendue. Elles manqueront sur-tout dans un pays coupé de montagnes & de rivières, & lorsqu'on n'a pas des corps nombreux de cavalerie qui puissent se porter rapidement vers les aîles de l'armée, & fondre avec impétuosité sur les flancs de l'ennemi.

Cette affaire générale devint la cause d'un combat particulier entre deux officiers généraux de l'armée de Washington. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, élevé depuis peu par le Congrès au grade de Général, ne s'était pas fait aimer dans l'armée. Des discours défavorables furent répandus contre lui; il crut que ces bruits étaient fomentés par le général Cadwallader, & dit publiquement qu'il lui donnerait des coups de bâton. Cette menace ne tarda pas à être rapportée à l'officier Américain, qui se borna à assurer que cela n'arriverait pas. Mais comme on lui représenta qu'en pareil cas l'usage des nations policées exigeait que l'on cassât la tête ou perçât les flancs de son ennemi, il se détermina à se rendre sur le pré avec le général Conway, & lui tira dans la tête une balle, qui ayant passé par la mâchoire droite, sortit derriere le col. Celui-ci n'en mourut pas, mais bien-tôt après il quitta l'armée américaine, & rentra au service de France, où il jouissait de la réputation d'un bon officier.

ANNÉE 1777.

Après les combats de Germantown, il ne s'était trouvé du côté des Américains que sept cens hommes tués ou blessés. Le général Nash, de la Caroline septentrionale, avait été blessé mortellement, & expira peu de jours après. La perte des Anglais était plus considérable; un officier général, deux colonels & le jeune fils du général de Heister, furent tués. Le baron de Kniphausen, général des Hessois, fut blessé à la main, & ils eurent plus de mille hommes tués ou blessés.

De semblables victoires annéantissaient l'armée de Howe, qui n'avait aucun moyen de se recruter. Aussi les ministres de Londres employaient-ils d'autres démarches, & faisaient parvenir au général Washington & au Congrès, des lettres qui supposaient des intelligences entre l'armée du Roi & ceux des chefs américains qui avaient les plus grands droits à la confiance de leurs compatriotes. La cour espérait se procurer à l'avenir, par les intrigues & les ruses, plus de ressources qu'elle n'en avait trouvé jusqu'alors dans la violence & la force.

Elle cherchait à semer des divisions, des haînes parmi le peuple, dans les assemblées provinciales & dans le Congrès. Les généraux employaient les Torris les plus actifs à leur lever des recrues dans l'Amérique; mais le nombre de ceux qui s'enrôlaient était si petit, qu'il remplaçait une faible partie des soldats que la désertion enlevait aux troupes royales.

ANNÉE 1777.

Arnold tient la campagne à la tête de cinq mille hommes. Une division de l'armée anglaise, aux ordres du colonel Saint-Leger, est forcée de retourner à Montréal, après avoir été battue.

LE général Arnold avait joint l'armée du nord avec cinq mille hommes & douze canons de fonte, & les soins que l'on avait employés pour rassembler les corps dispersés des garnisons de Ticonderago & du fort Edouard avaient réussi. L'armée, après l'arrivée d'Arnold, se trouva formée de treize mille hommes, dont six régimens de chasseurs. La réputation de ce guerrier avait rappellé sur ses pas un grand nombre de combattans, qui avaient laissé reposer leurs armes tant qu'il avait cessé de commander : sa cupidité, sa véhémence lui avaient suscité beaucoup d'ennemis, mais son courage intrépide lui avait acquis beaucoup de partisans. Il était l'idole de

ANNÉE 1777.

ceux qui l'avaient accompagné dans sa marche du Kennebeck, & dans ces jours de travail où périt Mongommery. Tous les corps étaient déterminés à s'oppoſer de tout leur pouvoir aux progrès de Burgoyne, & étaient en état de lui couper le paſſage. Ce général, enflé de ſes premiers ſuccès, ne s'arrêta point à s'aſſurer des poſtes circonvoiſins, ni à combattre les détachemens de milice qui ſe raſſemblaient aux environs. Preſſé d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obſtacles naturels qui le retarderent & qui l'obligerent d'employer ſeize jours à faire ſix lieues.

Il avait fait prendre une route plus facile à l'aîle droite de ſon armée, commandée par le colonel Saint-Leger, qui, ſous la conduite des ſauvages, devait traverſer le lac Ontario & le pays de Mowack, pour le venir joindre à Albany. Le fort Stanwix ſur la rivière Mokawk, était le ſeul obſtacle qui pût arrêter ce détachement, & Burgoyne était perſuadé qu'il était facile de s'en emparer. Il ne calculait point les dangers qui pouvaient l'aſſaillir ſi quelques événemens empêchaient la jonction de ce

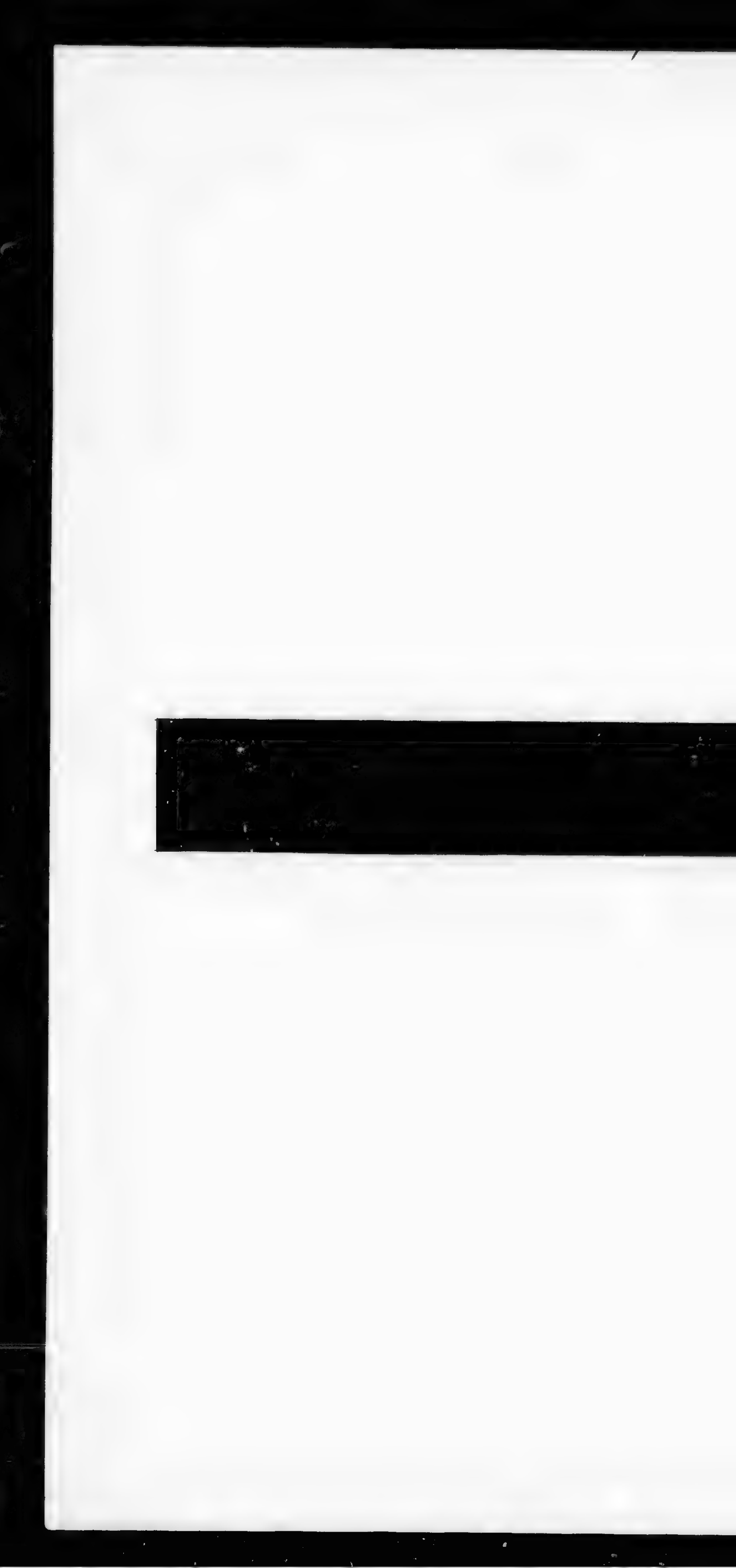
détachement, ou le forçaient à la retraite ; mais il apprit bien-tôt qu'il ne fallait plus compter ſur cette partie de ſon armée. Saint-Leger avait été abandonné des ſauvages qui avaient commencé la campagne avec lui ; il avait été forcé de lever le ſiege de Stanwix, après avoir été battu par le colonel Alkerman, & s'était vu réduit à retourner ſur ſes pas juſqu'à Montréal.

ANNÉE 1777.

JOHN Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'était imprudemment avancé dans le pays ennemi. Des corps de milice qui étaient ſurvenus entre Ticonderago & ſon armée, s'emparaient de pluſieurs poſtes voiſins. Ils détruiſaient les bateaux, enlevaient les priſonniers, & coupaient toute communication avec les magaſins & les ſubſiſtances qu'il avait laiſſé derriere lui. En retournant ſur ſes pas, il perdait tout le fruit de ſes rudes travaux & des dépenſes de la cour ; il entreprit de forcer ſes ennemis, en leur paſſant ſur le ventre en raſe campagne, & de riſquer une action d'éclat.

Burgoyne attaque, le 19 Septembre, le général Arnold ; il eſt repouſſé & battu.

Le 19 Septembre il attaqua les cinq mille hommes commandés par Arnold. Dans cette attaque dont il ne pouvait ſe



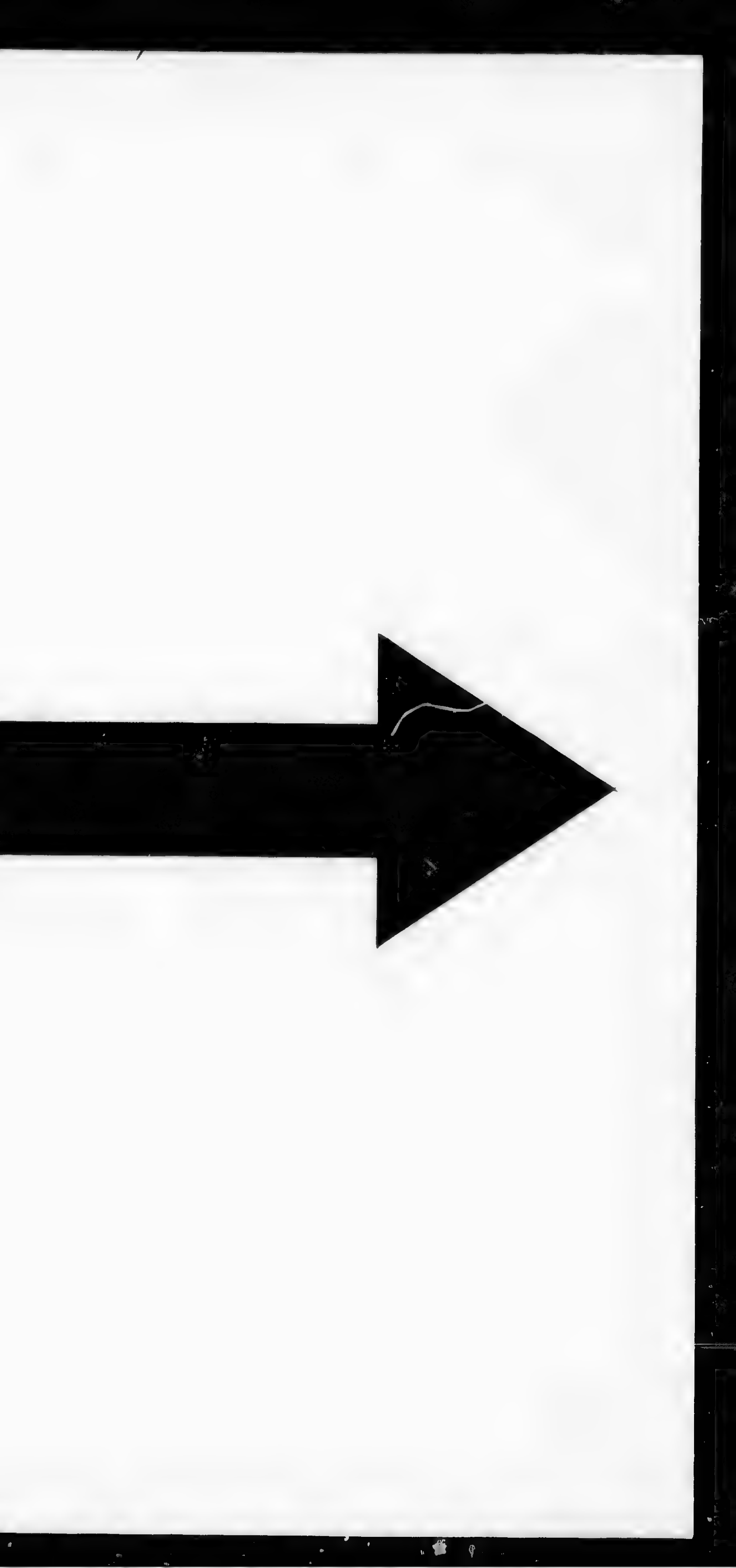
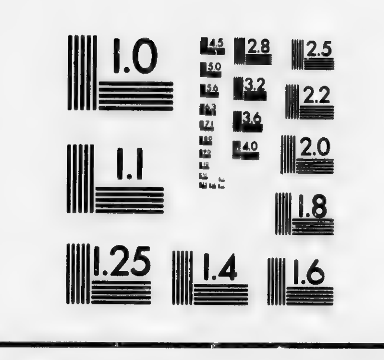
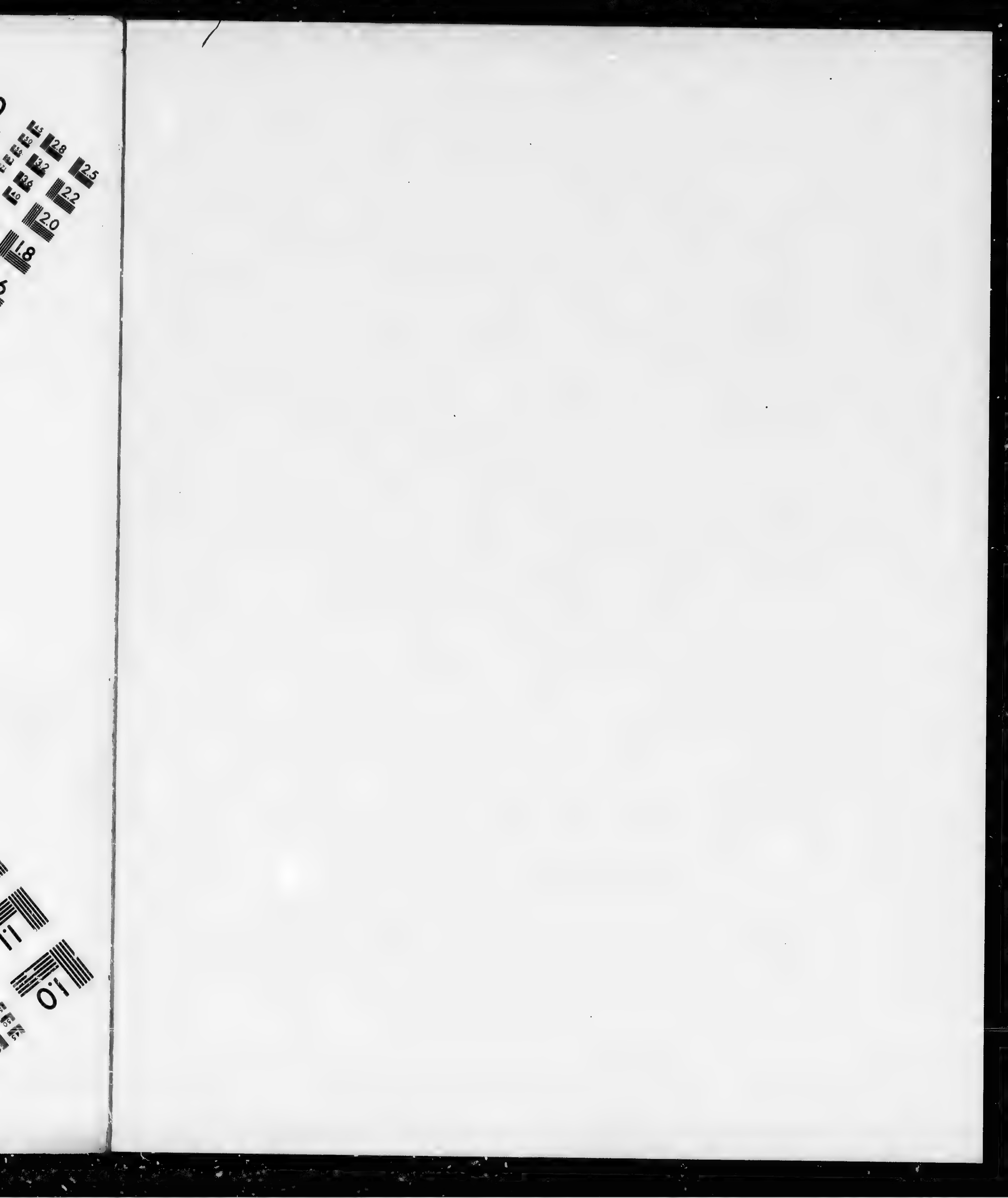




IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

ANNÉE 1777.

promettre aucun avantage décisif, puisque l'armée de Gates était encore au-delà, il perdit trois cens hommes, & une grande partie de son artillerie. Il ne voulut point cependant retourner à Ticondérago, il ne fit même aucun effort pour rétablir la communication avec cette place, il aima mieux se porter en avant, & faire une tentative sur Benington, où il savoit que les Américains avaient rassemblé beaucoup d'approvisionnemens. En pénétrant vers Albany, il se rapprochait du général Clinton, qui, de son côté, remontait la riviere d'Hudson, & s'apprêtait à attaquer le fort Mongommery, dont la prise lui ouvrant tout le pays, pouvait réduire le général Gates à diviser ses forces, & assurer aux Anglais la supériorité & le succès d'une campagne qui leur avait coûté tant d'argent, de fatigue & de sang.

Il est abandonné des sauvages.

SON nom était abhorré dans ce canton. Des Sauvages de son armée étaient venus, lors de la prise de Ticondérago, y faire des incursions, & avaient massacré, avant que les milices fussent rassemblées, tout ce qui s'était trouvé sur leur passage. Faut

Année 1777.

il rappeller ici la fin déplorable de miss M.c Rea, la fleur de cette contrée; elle n'avait que seize ans, elle était fille unique d'un riche négociant de New-York, qui, après la prise de cette ville, s'était retiré sur ses habitations dans le comté de *Manor*, à environ dix lieues d'Albany; cette jeune demoiselle avait fait connaissance à New-York avec un officier Anglais, à qui elle avait donné son cœur. Cet officier était passé depuis dans l'armée de Burgoyne. Elle partit de l'habitation de son pere, accompagnée de ses domestiques, pour aller épouser son amant : elle approchait du camp de Burgoyne, elle se croyait heureuse; mais ce camp était gardé par des Sauvages impitoyables. Ils s'emparerent de la jeune victime, l'entraînerent dans les bois, la dépouillerent de ses habits. Après avoir exercé sur elle tout ce que la fureur & la brutalité peuvent suggérer, ils lui enleverent le peri-crâne, & furent montrer sa longue chevelure au milieu de l'armée anglaise, aux yeux même de son amant, qui ne se tua pas.

Glorieux de leurs exploits, ces barbares

ANNÉE 1777.

allaient à Montréal recevoir la récompenſe promiſe pour chaque tête d'Américain, & ſe promenaient par les rues, portant en trophée de longues perches, où pendaient enfilés juſqu'à ſoixante crânes d'Américains. Ils s'arrêtaient devant les maiſons; & demandaient que l'on payât de quelques vieux habits les preuves de leurs affreuſes victoires. Le deſir d'éloigner un ſpectacle ſi révoltant, & la crainte qu'inſpirait le pouvoir qui armait les mains de ces hommes innocens & cruels, leur faiſaient obtenir des habitans effrayés, tout ce qu'ils demandaient, & doublaient la gratification que le gouvernement leur donnait. Ils retournaient joyeux dans leurs nations; & comme ils n'aimaient point la cruauté pour elle-même, mais ſeulement à cauſe des récompenſes qu'on y attachait, Burgoyne en fut abandonné auſſi-tôt qu'il voulut les aſſujettir à ſa diſcipline. Non-ſeulement tous ceux qui étaient dans la diviſion du colonel Saint-Leger, s'étaient enfuis devant le fort Stanwick, il n'en reſtait preſque plus dans le gros de l'armée. Burgoyne fut tout-à-coup privé du ſe-

cours de ceux du lac Ontario ; de ces Sauvages dont la vélocité, la vue perçante, l'habitude de parcourir les bois, de gravir les rochers, avaient fait pour ainsi dire les flambeaux de son armée. Ils se brouillerent même avec leur chef nommé Saint-Luc. Cet homme féroce était né en France, & avait servi dans les troupes employées au Canada. Après avoir passé sa jeunesse à faire massacrer les Anglais, il se piquait, disait-il, de réparer cette barbarie en exterminant les Américains. Mais, voyant que Burgoyne touchait au moment de sa perte, il fit offrir ses services au général Gates, qui les refusa avec indignation.

Victoire remportée sur les Anglais à Benington par le vieux colonel Stark.

BURGOYNE envoya contre Benington un détachement de quinze cens hommes ; ils furent attaqués & battus deux fois par le colonel Stark, vieux militaire du comté de New-Hampshire qui commandait une brigade de milice. Stark s'était distingué à Trenton & à Princetown. Il avait été oublié par une fatalité singuliere dans la distribution des grades. Schuyler lui avait ordonné d'évacuer Benington, mais il avait refusé de se conformer à ses ordres, &

ANNÉE 1777.

s'était obſtiné à vouloir défendre ce poſte. Il avait même obtenu du Congrès une permiſſion d'agir ſeul, & en chef avec ſa brigade. Les troupes anglaiſes s'étaient retranchées, & crurent devoir ouvrir un ſiége régulier, mais Stark les attaqua dans leurs retranchemens & les en chaſſa. Les ſuites de la victoire qu'il remporta ſur ce détachement devinrent funeſtes pour l'armée anglaiſe; il tua ou prit environ neuf cens hommes.

Burgoyne livre une bataille le 7 Octobre. Il réunit ſes efforts contre l'aîle gauche de l'armée américaine, & eſt repouſſé & vaincu par Arnold & Lincoln.

CETTE armée était diminuée de plus d'un tiers depuis ſon départ du Canada; mais ſir Henry Clinton agiſſait de ſon côté, & remontait la riviere d'Hudſon. Il s'empara le 6 Octobre du fort Mongommery. Le terrible Waughan marchait en avant à la tête de quatre mille hommes, & menaçait la ville d'Eſopus. Il ne fallait plus qu'un effort pour achever la jonction ſi deſirée entre l'armée ſeptentrionale & celle de la Nouvelle-York. Burgoyne ſe réſolut à une action déciſive, & attaqua le 7 Octobre le camp du général Gates; il réunit tous ſes efforts contre l'aîle gauche de cette armée. C'était là qu'Arnold

combattait, ſoutenu par le brave Lincoln, de la province de Maſſachuſett. Arnold voyant que ſes troupes ſouffraient beaucoup du feu de cinq pieces de canon, que Burgoyne avait avantageuſement placées, ſe mit à la tête de deux cens hommes de bonne volonté, qui, marchant droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le ſixieme régiment d'infanterie anglaiſe qui défendait cette batterie fut taillé en pieces. Les deux officiers généraux américains furent bleſſés dans cette action, mais la bleſſure d'Arnold le rendait plus redoutable encore, il ne voulut point quitter le combat. Le fer & le plomb volaient de part & d'autre comme la grêle tombe dans la campagne pendant un orage. L'armée anglaiſe fut repouſſée juſques dans ſes lignes, & les Américains y entrèrent en vainqueurs ; ils enleverent en entier le bagage d'un des régimens allemands : le général Frazer qui commandait ſous Burgoyne fut tué; ils s'emparerent des malades & des bleſſés, & forcerent enfin les vaincus à ſe retirer dans une eſpece de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel

ANNÉE 1777.

Morgan, ſecondé par le chevalier de Kermorvau, l'un des officiers français paſſés des premiers en Amérique, ſe diſtinguerent dans cette journée à la tête des Riflemen, en tournant la droite de l'ennemi par une marche prompte, & hâtant la victoire par un feu ſoutenu, qui tua beaucoup de ſoldats, & ne permit pas au genéral anglais d'exécuter une manœuvre habile qu'il avait préméditée pour rentrer dans les lignes & garder le terrein.

Il eſt pourſuivi à Saratoga par l'armée victorieuſe.

BURGOYNE arriva le 10 au camp de Saratoga. Gates le pourſuivait en bon ordre; alors voyant que les chaſſeurs harcelaient continuellement l'arriere-garde & les flancs de ſon armée, & interceptaient ſes proviſions; que ſes troupes haraſſées, & épuiſées par le ſervice le plus rude, étaient prêtes à ſuccomber ſous le fer de l'ennemi, & qu'il ne leur reſtait de vivres que pour environ douze jours, il aſſembla un conſeil de guerre. Ses officiers, dont pluſieurs lui avaient repréſenté depuis long-temps la témérité de ſes projets, le déciderent à un mouvement *rétrograde*, devenu d'autant plus

plus néceſſaire que la ſaiſon était fort avancée. Burgoyne dans les cenſures qu'il avait faites à la cour de la conduite des autres généraux, avait fait ſentir combien les marches *rétrogrades* étaient fatales au pouvoir du Roi, parce qu'elles augmentaient, diſait-il, l'audace des rebelle. Il ſe ferait trouvé heureux dans ce moment de pouvoir dérober à ſon ennemi la connoiſſance de celle qu'il était preſſé d'entreprendre pour regagner le lac George.

ANNÉE 1777.

Le général Clinton ne peut lui donner de ſecours ni de conſeils.

IL avait écrit au général Clinton, & lui avait demandé des conſeils; il n'en reçut point de réponſe; elle tomba entre les mains des Américains. L'eſpion qui en était porteur ayant été arrêté & fouillé, on ne lui trouva d'abord aucune lettre, ni rien qui pût donner des éclairciſſemens; mais comme on avait de fortes indices contre lui, on prit le parti de lui faire avaler de l'eau chaude, & il rendit une olive d'argent, dans laquelle était renfermé un billet du général Clinton. « Je ne puis, lui diſait ce général, prendre ſur moi de donner aucun avis, ni de rien ordonner : je

« souhaite que vous puissiez vous en tirer ».

ANNÉE 1777.

Mais déjà l'armée anglaise était environnée : un corps d'Américains commandé par le colonel Brown, parut à la tête d'un défilé qu'il fallait passer pour sortir du camp de Saratoga. Ignorant la force de ce détachement, qui était de six mille hommes de milices, le général anglais n'osa faire aucun mouvement, & passa toute la journée du 13 dans l'incertitude & les délibérations. Le lendemain l'armée principale du général Gates parut de l'autre côté du camp ; alors il ne lui resta plus d'autre parti à prendre que de se rendre prisonnier de guerre avec toutes ses troupes. Il employa deux jours à dresser les articles de la capitulation. Elle fut intitulée, convention entre le général Burgoyne & le major-général Gates : elle fut signée le 16. Les troupes anglaises, au nombre de six mille quarante hommes, sortirent du camp le 17, à trois heures après-midi, avec les honneurs de la guerre & leur artillerie, & marcherent jusqu'à l'endroit où était l'ancien fort de Saratoga, sur les bords de la rivière. Là elles laisserent trente-sept canons de cam

pagne, qui composaient leur artillerie, & les soldats mirent leurs armes en faisceaux. Les officiers garderent leurs chevaux; on ne visita point leurs bagages, on leur laissa même leurs épées. Ils ne se séparerent point de leurs soldats pendant la marche : les Canadiens, matelots, ouvriers & autres, eurent la permission de retourner au Canada. On donna des passe-ports à trois officiers pour porter les dépêches du général Burgoyne au chevalier Howe, au gouverneur du Canada, & à la cour de Londres. Tout le reste de l'armée, sous une escorte nombreuse, prit la route de Boston, d'où les officiers & les soldats devaient être renvoyés à Londres, à condition de ne plus porter les armes contre les Colonies confédérées, tant que dureraient les hostilités.

Année 1777.

Le général Burgoyne demanda que son nom ne fût point compris dans la capitulation. Les papiers publics ont attribué cette particularité à un excès d'orgueil, mais l'humilité de la priere d'un général vaincu, qui demande à son ennemi qu'on ne le

nomme point, doit lui faire pardonner le motif mal entendu d'une telle demande. Que John Burgoyne ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga, l'avenir saura qu'il a mis bas les armes avec toute son armée, devant les troupes des Provinces confédérées de l'Amérique septentrionale, commandées par Horatio Gates. Ce général ne contesta point à son ennemi désarmé une satisfaction si frivole. Il écrivit seulement en apostille, que le général Burgoyne, quoiqu'il ne fût pas nommé dans la capitulation, n'en était pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

Gates envoie le vieux colonel Starck reprendre Ticonderago, & va lui-même délivrer les environs de l'Albany & de la Nouvelle-York des ravages du féroce Waughan.

HORATIO Gates était né en Angleterre, dans le comté de Derby; il avait servi en Amérique dans la guerre contre la France, en qualité d'aide-de-camp du général Monkton; & à la paix il s'était marié & fixé à New-York. Profitant de la victoire, il envoya le brave Starck avec un détachement de quatre mille hommes, reprendre Ticonderago, & lui-même, avec le reste de son armée, se porta vers les bords de la rivière d'Hudson, qui étaient désolés

par un brigand anglais, appellé Robert Waughan. Le Congrès lui fit faire des remercimens publics, & fit frapper, en mémoire de cet évènement, une médaille d'or, qu'il lui fit présenter au nom des Etats-Unis ; il arrêta pareillement qu'il serait fait des remercimens publics à Arnold & à Lincoln de leurs braves & heureux efforts pour soutenir l'indépendance de ces Etats.

Ce fut à cette époque que John Hancock, après avoir travaillé sans relâche pour assurer la liberté de son pays, crut pouvoir prendre quelque repos avec sécurité; il quitta alors la place de président du Congrès, dans laquelle il avait succédé à Peyton Randolph, & fut remplacé par Henri Laurens, vice-président de la Caroline méridionale. Voici le discours qu'il adressa au Congrès, le 31 Octobre, en remettant le fauteuil à son successeur.

« Il y a eu, Messieurs, vendredi dernier » deux ans & cinq mois que vous m'avez » fait l'honneur de m'élire pour occuper » cette chaire. Comme je n'ai jamais pen-

ANNÉE 1777.

» ſé que votre choix procédât de l'idée que
» vous aviez conçue de mon habileté,
» mais ſeulement de la connoiſſance que
» vous aviez de mon attachement aux liber-
» tés de l'Amérique, je me ſuis trouvé
» dans la plus forte obligation de remplir
» les devoirs de cet office, & je l'ai
» accepté avec la plus ferme réſolution d'en
» remplir toutes les fonctions, le mieux
» qu'il me ſerait poſſible. Tout a conſpiré à
» me mettre dans un jour éclatant, & j'ai
» tâché, du moins par mon travail & mon
» attention, de remplacer ce qui me man-
» quait d'ailleurs. »

« Ce n'eſt pas à moi de parler de ma
» conduite dans l'exécution des affaires
» publiques, au Congrès & hors de cette
» aſſemblée; vous en êtes les meilleurs
» juges: mais je crois que vous me pardon-
» nerez de dire que je n'ai épargné ni dé-
» penſes, ni peines, ni veilles, pour ſatiſ-
» faire vos deſirs & remplir les vues de
» mes concitoyens. »

« Ma ſanté étant très-dérangée, il eſt
» néceſſaire que je prenne quelque relâche

» après une application auſſi conſtante, & » j'implore votre indulgence pour me per» mettre de m'abſenter pendant deux » mois. »

Année 1777.

» Je ne puis, Meſſieurs, m'éloigner de » vous ſans vous exprimer mes remerci» mens de tout ce que vous m'avez fait » éprouver d'agrémens, & il m'eſt impoſſi» ble d'en faire mention ſans que mon cœur » treſſaille de plaiſir. Mais ſi dans un auſſi » long période que celui pendant lequel » j'ai eu l'honneur de vous préſider, il » m'eſt échappé quelqu'expreſſion qui ait » pu offenſer quelqu'un des membres de » cette aſſemblée, je déſire que ſa candeur » veuille bien me la pardonner, parce » que ç'a été certainement contre mon » intention. »

« Puiſſe toute ſorte de félicité vous ré» compenſer ſans ceſſe, & comme membres » de ce Congrès & comme particuliers! » Je prie le ciel que l'unanimité & la per» ſévérance puiſſe toujours aller de main » en main dans cette aſſemblée, & que » tout ce qui pourrait tendre à diſtraire ou

ANNÉE 1777.

» diviſer vos conſeils, ſoit banni pour ja-» mais. »

Je me plais à rapporter ce diſcours, parce qu'il porte l'empreinte du caractere de John Hancock; de ce caractere ſimple & bon, qui dit naïvement du bien de ſoi-même, devant les témoins de ſa conduite, & qui, ſans employer la politeſſe européenne, fait bien ſentir la droiture & l'urbanité du cœur. Le Congrès voulut d'abord adreſſer des remercimens à John Hancock, pour ſon attention continuelle & l'impartialité conſtante dont il avait donné les preuves en rempliſſant les fonctions variées & difficiles de la place de préſident du Congrès; ce fut Samuel Adams, ſon ami, qui s'y oppoſa. Républicain toujours inflexible, toujours règlant ſa conduite ſur les modeles éternels des grands perſonnages de la Grece & de Rome *, il repré-

* Le chevalier de Chatelux a peint dans ſon Journal le caractere de Samuel Adams, avec cette légereté & ces graces de l'eſprit qui ſont particulieres aux Français. « On » lui reproche, dit-il, de paſſer toujours par les Grecs & les » Romains, avant d'en venir aux Wighs & aux Torys. »

Année 1777.

senta qu'il était déplacé de remercier aucun président d'avoir rempli les devoirs de son office ; que ce serait un usage dangereux qui dégénérerait un jour en flatterie, & que si l'on accordait cet hommage à ceux qui auraient bien mérité de la patrie, ceux qui seraient disposés à s'en rendre moins dignes, seraient en même temps les plus empressés à vouloir l'usurper. Alors on fut aux voix, & la proposition d'Adams fut décidée à l'affirmative.

Le cruel Waughan, qui conduisait quatre mille Irlandais & Allemands, avait emporté plusieurs passages fortifiés, & remonté la rivière d'Hudson. Sir James Wallace, le même qui l'année précédente avait inutilement tenté d'incendier le bourg de Conanicut, l'accompagnait sur des galeres à rames armées de canons, & qui portaient les bagages. Ils parvinrent, dans la soirée du 15 Octobre, devant la ville d'Esopus, & tandis que Wallace mettait le feu aux navires & aux bateaux qui étaient à l'ancre, Waughan entrait dans la ville qui n'était pas fortifiée, & livrait tout au

ANNÉE 1777.

pillage. Les habitans ſurpris, coururent aux armes, & voulurent quelques momens défendre leurs foyers ; mais après s'être convaincus de leur impuiſſance, ils jetterent leurs armes & demanderent quartier; ne pouvant l'obtenir, ils ſe réfugierent tumultueuſement dans leurs maiſons, qu'ils regardaient encore comme un aſyle contre la férocité de leurs ennemis. Alors Waughan fit mettre le feu aux maiſons, rien ne fut épargné, & lorſqu'il ne reſta plus d'autres veſtiges de la ville d'Eſopus que ceux que le pillage avait mis entre les mains de ſes ſoldats, il continua ſa marche, enlevant les beſtiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans déſarmés & diſperſés dans la campagne, mettant le feu aux chaumieres & faiſant la guerre aux fermiers, aux femmes, aux troupeaux. Il ſurpaſſait les ſauvages eux-mêmes, par ſa maniere féroce de traiter les priſonniers, les eſtropiant à coups de ſabre après qu'ils s'étaient rendus à diſcrétion. Ses ſoldats s'abandonnaient à l'envi à tous les excès & à toutes les abominations dont l'hiſtoire craint de

ANNÉE 1777.

se souiller, & qu'elle rejette sur les temps fabuleux, pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juste horreur d'elle-même *. A leur approche, les sombres asyles des forêts devenaient la retraite d'un sexe timide, que les bêtes farouches effrayaient moins que l'iniquité des hommes. Le nom de Waughan était devenu en peu de temps l'indignation & l'effroi de l'Amérique entiere; mais ses troupes se disperserent aussitôt qu'elles apprirent que Burgoyne avait mis bas les armes, & que Gates s'approchait.

Réjouissances des Américains; attaque du fort de Redbanck.

LA joie fut universelle dans toute l'Amérique à la nouvelle de l'heureux évènement qui venait de précéder la fin de la campagne. Il y eut des illuminations à Boston, à Charles-Town, & dans plusieurs villes. On applaudissait sur-tout à la modération, avec laquelle le général Gates avait

* On dit qu'à la ferme de Lancev ils retirerent de la tombe le corps d'une jeune & belle personne nouvellement inhumée, & que pendant plusieurs jours le spectacle de ses appas flétris, amusa leur curiosité barbare.

ANNÉE 1777.

usé des droits de la victoire, en faisant des conditions honorables à son ennemi. C'était la premiere fois qu'on voyait une armée entiere forcée de mettre bas les armes, & de se rendre à la merci des vainqueurs, sans pouvoir se délivrer, ou sauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Le général Howe projettait depuis un mois l'attaque du fort de Redbanck, l'un des forts du Delawarre destiné à appuyer la gauche des chevaux de frise, & qui couvrait Fort-Island; le 22 Octobre fut le jour qu'il choisit pour mettre ce projet à exécution; l'armée américaine avait appris la veille l'évenement de Saratoga, & célébrait les victoires de Gates & d'Arnold par des réjouissances. Howe s'était persuadé que dans ce moment il surprendrait la garnison de Redbanck au milieu de l'yvresse & hors d'état de se défendre. Il envoya un détachement considérable de troupes Hessoises; mais le vin de la joie & de la liberté n'avait fait qu'ajouter au courage des Américains. Le colonel Gren

commandait le fort, & il était accompagné du chevalier Dupleſſis Mauduit. Tout à la fois ingénieur & officier d'artillerie, ce jeune français s'était hâté de réduire les ouvrages trop étendus que la garniſon n'aurait pu défendre, & y avait ſubſtitué un bon rempart en terre fraiſé à la hauteur du cordon, un foſſé, & un abatis en avant du foſſé. Les Heſſois parurent dès le matin à la portée du canon au nord de Redbanck; ils établirent de ce côté une batterie, & firent un feu très-vif, auquel l'artillerie du fort répondit conſtamment. A quatre heures après-midi ils marcherent au premier retranchement. Ignorant les changemens que le chevalier de Mauduit avait faits aux ouvrages, & trouvant ce retranchement abandonné, ils ſe crurent vainqueurs, & s'avancerent vers la redoute, en dedans de l'ancien retranchement, laiſſant la Delawarre ſur la droite. Ils étaient déjà parvenus à l'abatis, mais comme une partie de la courtine de l'ancien retranchement ſubſiſtait encore, & formait un angle ſaillant, le chevalier de Mauduit imagina d'y jetter

ANNÉE 1777.

quelques fusilliers qui, prenant en flanc la gauche des ennemis, les tiraient pour ainsi dire à coup-sûr. Les officiers Hessois voulant rallier leurs soldats, & remarchant ensuite à l'abatis, tombaient morts avec eux au milieu des branches qu'ils s'efforçaient de couper. On vit bientôt le colonel Donop, remarquable par l'ordre dont il était revêtu, par la noblesse & la beauté de sa figure, & sur-tout par son courage, tomber comme les autres. Alors les Hessois consternés & repoussés essayerent de changer l'attaque, & se porterent sur la rivière du côté de l'escarpement; mais le feu des galeres qui en défendaient l'approche leur tua beaucoup de monde, & à la fin du jour ils se retirerent en désordre. Le colonel Gren défendait le côté du sud qu'une autre colonne attaquait en même-temps. D'abord plus heureuse que la première elle passa l'abatis, & ne fut arrêtée que par la fraise, mais elle n'en fut pas moins repoussée & obligée de se retirer. Le chevalier de Mauduit sortant du fort après la retraite de l'ennemi pour visiter les endroits

Année 1777.

de l'abatis qui avaient besoin d'être réparés, découvrit une vingtaine de soldats Hessois qui, ayant eu le courage de parvenir jusqu'au parapet, n'avaient pu s'en retourner, & se tenaient cachés. Il les fit prisonniers. Bientôt contemplant, autant que le permettait l'obscurité de la nuit, l'horrible spectacle des morts & des mourans entassés les uns sur les autres, il entendit, au milieu des gémissemens, une voix s'écrier en anglais : *qui que vous soyez, tirez-moi d'ici !* c'était la voix du colonel Donop ; il le fit transporter, & l'accompagna dans la maison d'un Quaker, qui demeurait à peu de distance du fort. Ce colonel allemand y mourut au bout de deux jours. Avant de mourir il voulut écrire une lettre à son ami le comte de Saint-Germain, alors ministre de la guerre en France, pour lui recommander son vainqueur. « Je suis content, lui écrivait-il, j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur même. »

Le fort Miflin, voisin de celui de Redbanck, fut attaqué peu de jours après. Le lieutenant-colonel Smith y comman-

ANNÉE 1777.

dait ; les aſſaillans furent repouſſés comme à Redbanck, mais l'attaque & la défenſe furent moins opiniâtres, il y eut moins de ſang répandu.

Tandis que les forts étaient attaqués du côté de la terre, la flotte s'efforçait de remonter la rivière pour pénétrer juſqu'à la ville. Mais les paſſages furent ſi bien défendus par les galeres, les batteries, & par les chevaux de friſe, que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaiſſeaux de guerre qui furent entierement détruits. Quatre autres furent contraints de ſe retirer, & toute la flotte fut déſemparée.

Le Congrès arrêta qu'il ſerait préſenté une épée au colonel Gren, une autre au lieutenant-colonel Smith, & une au commodore Hazlewood en récompenſe de leur bravoure. Le chevalier de Mauduit fut oublié, mais Washington, toujours juſte, écrivit au Congrès. « La conduite brave de » ce jeune gentilhomme à Brandiwine, à Ger- » mantown, & ſes ſervices diſtingués au » fort Mercer, où il réuniſſait les fonc- » tions d'ingénieur à celles de commandant

» de

» de l'artillerie, lui donnent des titres particuliers au souvenir du Congrès : il a fait des » changemens utiles dans les travaux du » fort de Redbanck, & a montré une » grande habileté dans la défense de ce » fort ; & lorsque dans la suite on a été » obligé de l'évacuer, il a trouvé les moyens » de sauver la meilleure artillerie & les » provisions, & a entrepris comme volontaire l'opération périlleuse, de faire sauter » les magasins sans aucun des appareils que » l'on employe ordinairement dans de telles » occasions. Mais ce qui ajoute à son éloge, » c'est qu'il possède un degré de modestie » qui se rencontre rarement parmi les » hommes qui ont fait des actions aussi » brillantes. » *Lettre de Washington au Congrès, datée du 13 Janvier 1778.*

Année 1777.

Les promotions nombreuses des officiers français, qui avaient passé les premiers en Amérique, & la maniere peu satisfaisante dont la plupart avait répondu à cet encouragement, avaient excité, parmi les officiers américains, des murmures qui empêchaient l'avancement

ANNÉE 1777.

de leurs compatriotes, & le chevalier d Mauduit n'obtint pour récompenſe que l rang de lieutenant-colonel.

Le général Burgoyne paſſe plusieurs jours chez le général Schuyler, dont il avait, peu de temps auparavant, incendié l'habitation principale.

APRÈS la capitulation de Saratoga Schuyler ſe chargea de conduire lui-mêm John Burgoyne dans l'intérieur du pays pour lui procurer des logemens, & voulu que les aides-de-camp de ce général l ſuiviſſent. Il avait fait bâtir, à peu de diſ tance de Saratoga, une maiſon qui lu avait coûté dix mille livres ſterlings. Bur goyne, alors dans ſa proſpérité, la détruiſit ſous le prétexte que ne pouvant la fair occuper par ſes troupes, elle aurait p ſervir de retraite aux rebelles. Deven priſonnier, il lui fit des excuſes de la né ceſſité où il avait été de brûler ſa maiſon « Vous n'avez rien fait de blâmable, lu » dit Schuyler; en pareille circonſtance j'e » aurais fait autant, & pour ce qui m » regarde, c'eſt un léger ſacrifice en com » paraiſon de ceux que je ſerai toujour » prêt de faire à la liberté de mon pays. » Ils partirent, & Burgoyne, ſuivi du géné ral Philips, de ſes aides-de-camp & d

quelques autres officiers, s'étonnait de la longueur de la route. Schuyler s'excusait sur la difficulté de trouver dans ce canton reculé, des asyles convenables. Après une marche assez longue, le général anglais se trouva, à son grand étonnement, chez Schuyler lui-même, où la femme & les filles de cet Américain le reçurent avec tous les égards qu'il aurait pu prétendre dans sa plus haute fortune.

ANNÉE 1777.

Comme ils s'entretenaient des affaires de l'Europe & des circonstances de la guerre : racontez-nous, lui dit Schuyler, les malheurs de l'Angleterre & les intrigues de la cour de Londres. Occupés du labourage & du soin de nos troupeaux, nous ignorons en ces lieux écartés ce qui se passe dans cette capitale, qui naguère régnait sur toutes les parties du monde & est devenue pour lui un sujet de pitié. Nous ignorons même les desseins qui ont fait armer contre nous la moitié de nos compatriotes, & ont causé la mort de tant de braves gens. Nous ne savons que les faits publiés dans les gazettes qui peuvent

ANNÉE 1777.

parvenir jusqu'à nous. Je n'ai [illegible] à Londres depuis la fin de la guerre contre la France. Pitt était alors à la tête des affaires; je l'ai vu, ce grand ministre, j'ai été admis à ses audiences particulieres; il s'informait de la richesse & de la force de nos provinces, du nombre des hommes, de la fécondité des mariages & des différentes branches de commerce & d'industrie que l'on pouvait établir. Alors l'Angleterre faisait l'étonnement & l'admiration de tous les peuples : il suffisait d'être Anglais pour sentir la dignité des prérogatives de l'homme, & inspirer du respect aux nations.

Récit de Burgoyne chez le général Schuyler.

QUEL temps me rappellez-vous, lui répondit Burgoyne, je ne puis, sans qu'il m'échappe des larmes, comparer ces jours fortunés à ceux qui viennent éclairer ma défaite. Le gouvernement est devenu corrompu, & les sujets sont devenus rebelles au gouvernement. O Schuyler! deviez-vous céder à ce funeste exemple, & prendre les armes contre votre Roi ? S'il est injuste, ou s'il se laisse aller aux mau-

vais conſeils de ſes favoris, êtes-vous diſpenſé pour cela du ſerment que vous aviez fait de défendre ſa couronne ? Pour moi, dans mes malheurs, il me reſte du moins cette conſolation, que je n'ai point ſuivi d'autre parti que celui de mon devoir. Le généreux Américain, qui connaiſſait les égards que l'on doit aux malheureux, garda le ſilence, & Burgoyne reprit ainſi.

Vous ſavez que le comte de Bute conſerve l'aſcendant qu'il a pris ſur le Roi depuis la jeuneſſe de ce Prince. George III eſt attaché à ſes amis comme à ſa famille ; on ne peut voir un Prince plus humain pour ceux qui l'environnent, plus reconnaiſſant envers ſes domeſtiques, dont les mœurs ſoient plus douces & plus pures, qui ſoit meilleur mari, meilleur pere ; mais il eſt faible, il croit aiſément ce qu'on lui dit ; il eſt d'ailleurs d'une opiniâtreté invincible, & quand il ſe trouve engagé dans quelqu'opinion, rien ne ſaurait l'en faire revenir. La Princeſſe de Galles * s'était

* *The Princeſſ of Wales.*

ANNÉE 1777.

appliquée à lui persuader de donner aux Ecossais la préférence de tous les emplois à sa nomination. Ils sont fiers, lui disait-elle, mais obéissans; courageux, mais ils aiment le faste. Ils ont été de tout temps les favoris & les défenseurs des Rois; c'est eux que vous devez opposer sans cesse à la fluctuation des volontés britanniques, c'est eux qui affermiront votre trône : les moyens dont vos ancêtres se sont servis pour s'y placer, ne sont pas ceux qu'il faut choisir pour augmenter votre puissance. Elle lui représentait le parlement comme un vain appareil, qui ne sert qu'à conduire plus sûrement les peuples selon les vues de la cour, & les opposans comme une troupe mêlée d'ambitieux, qui attendent que les graces & les emplois viennent leur imposer silence, & de fanatiques, qui entraînent par des déclamations fausses & frivoles, une vaine multitude sans force & sans appui. Elle & le comte de Bute *

* Presque tous ceux qui sont au fait des affaires d'Angleterre, connoissaient les lettres de Bolinbroke à Caleb d'Anvers,

lui faisaient croire qu'il pouvait se rendre plus réellement monarque que les rois de France & d'Espagne, parce que dispensateur des graces & des emplois, il s'assurait par là le plus grand nombre des voix dans le parlement; mais ces graces étant devenues insuffisantes, la corruption a fait de rapides progrès, elle est maintenant à son dernier degré. Ce systême de corruption exigeait des mains plus habiles que celles du comte de Bute; il se forma un conseil secret de ceux que l'on appellait les amis du Roi. Ils placerent & déplacerent les ministres, & dirigerent toutes les affaires. L'écossais Mansfield, chef-juge, & l'un de nos meilleurs orateurs, y jouait le premier rôle; il dictait les harangues des ministres, il provoquait la volonté du Roi, il rédigeait les bills &

Année 1777.

dédiées au ministre Walpole, & les lettres fameuses de *Junius* au comte de Bute, au Roi, au chef de justice Mansfield, &c. On y trouve de grandes leçons sur le caractere des hommes & l'art de gouverner; c'est d'ailleurs ce qui a été écrit de plus éloquent depuis la destruction de l'Empire Romain.

ANNÉE 1777.

les ſoutenait dans la chambre des pairs, par la force de ſon éloquence *. Né vain & voluptueux, tant d'occupations ne l'empêchaient point de ſe livrer au faſte & aux plaiſirs. Le duc de Richemond était ſon contradicteur ordinaire, & ce Seigneur ne diſſimulait pas ſa haîne contre la junte miniſtérielle. C'était aſſez qu'il fît quelque propoſition pour que tout le parti de la cour réunît ſes efforts pour la faire rejetter.

* Lorſque William Pitt, rentré dans le miniſtere, ſe vit forcé de l'abdiquer, & qu'il annonça ſa retraite au parlement, il dit en ſe tournant vers Mansfield & le déſignant avec la main : « il eſt dans ce royaume un pouvoir ſupérieur à celui des miniſtres, à celui du Roi lui-même; » j'ai vu changer du ſoir au lendemain les réſolutions priſes » avec moi dans le conſeil, & cela par l'intervention d'un » ſeul homme, d'un homme qui ſacrifie tout à ſon ambition, à ſes deſirs ſecrets de renverſer la conſtitution britannique. Dans de telles circonſtances pourrais-je reſter » plus long-temps miniſtre? Je vois chacun de vous déjà » prêt à me reprocher des actes qui tôt ou tard tourneront » au détriment public, que ma conſcience déſaprouve, & » qui ne ſont pas mon ouvrage. Le premier principe de » notre conſtitution, eſt que les miniſtres ſont comptables au » peuple de tout ce qui ſe fait ſous leur adminiſtration; je » ne puis plus l'être. »

Les actes les plus néceſſaires à la proſpérité de l'Angleterre ont été écartés de cette maniere, & le peuple, qui ſupportait ce malheur, ne pouvant concevoir ce qui faiſait prendre à chaque inſtant des réſolutions contre ſa félicité, attribuait à l'aveuglement de la cour, ce qui était l'effet de l'inimitié, de l'eſprit de diſcorde & de vengeance.

Année 1777.

George III n'était encore que Prince Royal, lorſqu'il devint éperduement amoureux de la ſœur du duc de Richemond. Malgré la loi, qui ne permet plus aux Rois d'Angleterre de choiſir une épouſe parmi leurs ſujettes, il lui avait promis dans ſa paſſion de l'épouſer; il avait promis au duc de Richemond de réſiſter à cette loi, qu'il appellait barbare, de placer la couronne ſur la tête de celle qu'il aimait, & de vaincre tous les obſtacles. Né dans la Grande-Bretagne, la nature ſemblait l'autoriſer à choiſir une femme de ce royaume. Des ſouverains nés dans d'autres pays avaient pu s'aſſujettir ſans peine à épouſer des Princeſſes étran-

ANNÉE 1777.

geres ; mais George était depuis la révolution le premier Prince anglais destiné à porter la couronne dans le pays qui l'avait vu naître. Il jurait à son amante de ne jamais souffrir d'autre lien que celui que l'amour avait formé pour eux; cependant tous ses projets de résistance s'évanouirent à l'instant où il fut environné de l'éclat de la royauté. La raison d'Etat prévalut, il trahit ses sermens & plaça la couronne sur le front d'une Allemande. Le duc de Richemond ne pouvait renfermer le chagrin d'un pareil outrage. Ses talens & ses lumieres lui fournissaient les moyens de s'en venger, autant que le peut un sujet : il contrariait dans le parlement tous les desseins de la cour. Sa réputation venait d'éclorre, lorsque George fut entraîné à ces actes de rigueur, qui ont révolté l'Amérique. Alors on le vit paraître & s'élever tout-à-coup comme un nouveau Démosthenes; son éloquence, semblable à ces torrens rapides qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, entraînait les opinions. Jamais le parti de l'opposition n'eut un plus grand nombre

de voix, & si l'intérêt personnel n'avait pas enchaîné la majorité des membres du parlement dans le parti de la cour, il n'y aurait point eu de guerre en Amérique. Le destin en a autrement ordonné, il a permis que la discorde secouât ses flambeaux dans toute l'étendue de l'empire britannique.

ANNÉE 1777.

Détails qu'il fait lui même de sa marche par la route des lacs.

PARDONNEZ-MOI, lui dit Schuyler, de vous rappeller un souvenir importun, mais informez-nous par quelles fatigues inouies jusqu'à présent, vous avez osé parvenir dans l'intérieur du continent, à la tête de dix mille hommes, par la route pénible & dangereuse des lacs. Un des priviléges de l'homme libre, est de rendre justice à ses ennemis, & d'admirer leur courage. Hélas! dit Burgoyne, il n'est point d'entreprise militaire où le général ait fait de plus grands efforts, & qui ait été plus malheureuse. Tout ce que pouvaient la force, l'expérience & le courage des hommes, s'est anéanti devant les obstacles formés par la nature. *

*Les détails qui suivent sont tirés des Lettres & des Mémoires du général Burgoyne, imprimés en Angleterre.

ANNÉE 1777.

Avant de partir d'Angleterre j'avais fait faire cent bateaux plats pour tranſporter par les rivieres, l'artillerie, les munitions & les bagages de l'armée; & l'on conſtruiſait au Canada trente bâtimens armés pour traverſer les lacs. J'avais fait faire pour les ſoldats de doubles équipemens, afin qu'ils puſſent ſupporter le froid. Les approviſionnemens étaient complets pour une campagne d'un an. J'emportais une proviſion immenſe d'armes, d'eau-de-vie, d'habits & de préſens pour diſtribuer aux Sauvages, & les engager dans le parti du Roi; & l'on avait deſtiné une forte ſomme d'argent pour ſuppléer à tout ce qui pouvait reſter imprévu. L'embarquement d'une armée de dix mille hommes, & de tous les ſujets néceſſaires à l'entretien du ſervice, avait exigé l'armement de pluſieurs bâtimens de guerre & de cinquante vaiſſeaux de tranſport. Parvenu après une longue & pénible navigation à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, j'ai été forcé d'attendre pour remonter ce fleuve, que les glaces laiſſaſſent aux vaiſſeaux un libre

passage. Le débarquement des troupes, des chariots, des provisions, des bateaux nous a retardés plusieurs jours. Nous avons traversé le Canada par une marche pénible & lente, transportant une partie de nos bagages sur les chariots, tandis que l'autre remontait les rivieres. Parvenus sur les lacs, les soins continuels de charger & décharger les chaloupes, les transports & les bateaux ont accablé les troupes de fatigues, & ont causé des maladies qui, en affaiblissant l'armée, augmentaient nos embarras. La perte de chaque soldat qui mourait était inapréciable, à cause des sommes qu'il en avait coûté pour l'amener jusques-là, & de l'impossibilité de le remplacer. J'avais à la vérité un assez grand nombre de Canadiens à la suite des troupes, mais je ne pouvais compter sur eux, & je ne trouvais pas dans leur zèle les secours que j'en avais attendu. Les Sauvages accouraient vers nous par troupes, mais après avoir reçu de nous des armes, des habits, & avoir consommé nos vivres, ils désertaient presque tous, ils ne tardaient pas à être remplacés

Année 1777.

ANNÉE 1777.

& imités par d'autres, les difficultés aug
mentaient à mesure que j'avançais dans l'in
térieur du pays. Je n'avais d'autre route
suivre que des rivieres bordées d'arbres éle
vés, qui se courbent & se joignent en form
de voûte, des pluies continuelles se répan
dent sur leurs branches, dont l'étendue &
l'épaisseur interceptent la clarté du jour
nous ne voyions au-dessus de nous qu
des arbres qui percent les nuages, & au
dessous que des rochers, sur lesquels no
bateaux fragiles étaient prêts à se briser
chaque instant. Ces rivieres, dont le cou
rant est très-rapide & difficile à remonter
n'avaient cependant point assez d'eau pou
entretenir nos bateaux à flot. Interrompu
dans notre marche par des rochers & de
gués, notre armée s'avançait lentement; &
souvent la crainte d'être attaqués dans un
position si désavantageuse par des Sauvage
ennemis, ou par des détachemens améri
cains ajoutait à nos peines. Il fallait alor
faire les plus grands efforts pour cache
mon inquiétude, & ranimer par mo
exemple le courage des soldats. Je ne pro

nonçais que les noms pompeux de fêtes, de plaisirs, de triomphe & de gloire, tandis que mon cœur était cruellement déchiré, & que je souffrais considérablement de la fatigue & de l'intempérie du climat. J'avais des troupes excellentes & remplies de bonne volonté. Au milieu des plus rudes travaux, si on leur donnait l'espoir de la licence & du pillage, tous leurs maux étaient oubliés. J'étais obligé de me faire rendre compte chaque jour de l'état où se trouvaient les approvisionnemens, les bagages, l'artillerie, les instrumens pour le service des ingénieurs & de la navigation. Un grand nombre d'ouvriers était sans cesse occupé à disposer, ou à réparer les choses nécessaires. Des accidens forçaient souvent une partie de l'armée de s'arrêter; alors il fallait recommencer de nouveau les préparatifs de la marche; retirer les chaloupes, les mortiers, les canons & les affuts ensevelis sous les neiges. Malgré la légèreté des bateaux plats on était souvent obligé de tout débarquer, & de faire passer ces bateaux à force de bras par-dessus les ro-

Année 1777.

ANNÉE 1777.

chers, les troncs d'arbres & les bancs de ſable, en s'expoſant à mille dangers. Les bateliers & les ſoldats, preſque toujours dans l'eau juſqu'à la ceinture, tombaient malades. Ces difficultés n'étaient rien encore en comparaiſon de la néceſſité de tranſporter ſouvent ſur les chariots, non-ſeulement les munitions, les bagages, mais même les bateaux pour éviter la rapidité des écueils; alors il fallait abattre les arbres pour ouvrir un chemin aux chariots, & quelquefois l'inégalité du terrein obligeait de faire de grands circuits. Les Américains avaient encore augmenté nos embarras, en coulant dans pluſieurs endroits des chaloupes défoncées, & croiſant au milieu des paſſages des arbres abattus; il fallait auſſi traverſer des marais d'une grande étendue, & y établir des routes ſolides. Un ſiècle entier s'écoulera avant que les traces de mes travaux en ce genre ſoient entièrement effacées.

Tels ſont les obſtacles qui ne m'ont pas permis d'arriver avant le mois de Juillet à Ticonderago. Alors la campagne était trop avancée

avancée pour pouvoir eſpérer de m'emparer d'Albany, ſi le général Clinton ne venait point à mon ſecours. Les ennemis avaient eu le temps de ſe fortifier, & moi j'avais perdu un tiers de mon armée. Je voyais avec effroi approcher le moment où je manquerais de proviſions, il fallait preſſer les inſtans; enfin, après avoir fait tout ce qui devait paraître le plus difficile, & m'attirer l'eſtime des hommes de guerre; parvenu pour ainſi dire au terme déſiré, tout m'a trompé, tout m'a manqué en même temps, tout a ſemblé concourir à ma perte. Il ne fallait plus qu'un effort, & il m'eſt devenu impoſſible. Quoique je n'aye aucun reproche à me faire, je ne puis me défendre d'un mouvement de déſeſpoir, quand je réfléchis que l'Angleterre eût été victorieuſe, ſi, de ſon côté, le général Clinton avait remonté juſqu'à Albany.

ANNÉE 1777.

Lorſqu'il eut achevé, l'on avoua que malgré le mauvais ſuccès, cette campagne était mémorable, & que la réputation du général en deviendrait plus brillante aux

ANNÉE 1777.

yeux de la poſtérité. Pendant qu'il avait parlé, les filles de Schuyler ſe regardaient, & diſaient entr'elles : Europe ! pays de nos ancêtres ! Eſt-il poſſible que vous nourriſſiez des hommes capables d'entreprendre de ſi grands travaux en haîne de la liberté ? Burgoyne de ſon côté ne pouvait s'empêcher de les contempler ſans ceſſe, il ne pouvait s'empêcher de ſuivre des yeux les traces de leurs pas ; il paſſa plusieurs jours au milieu de cette aimable famille : il s'arrachait avec peine de ces heureuſes campagnes, où la douce hoſpitalité lui offrait la paix, & les plaiſirs dont il avait été privé ſi long-temps.

A peine fut-il arrivé à Boſton, qu'il déclara qu'il ne ſe croyait pas obligé de tenir une capitulation faite avec des ſujets en rébellion contre leur Souverain. Alors le Congrès réſolut qu'il ſerait retenu en Amérique juſqu'à ce que la ratification du roi d'Angleterre y fût arrivée.

Traité pour le tabac de Virginie, entre les Améri-

TANDIS que tous ces évènemens ſe paſſaient en Amérique, les députés américains faiſaient toujours des progrès utiles

à leur pays : ils firent à Paris, avec les fermiers-généraux, un traité pour le tabac de la Virginie ; & la durée en fut fixée à sept, quatorze & vingt-un ans, sous la clause expresse que l'Etat de Virginie ne fournirait point de tabac à d'autres acheteurs, avant d'avoir rempli chaque année son marché. Cet accord qui ne pouvait être fait sans l'agrément du ministre des finances, annonçait les dispositions du gouvernement, & devait naturellement précéder d'autres traités.

ANNÉE 1777.

cains & les fermiers-généraux de France.

LE lord Howe faisait les plus grandes tentatives pour couper les chevaux de frise & remonter le fleuve Delawarre. Washington fut prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du Skuylkill à Walley-Forge, & envoyait continuellement des partis qui enlevaient toutes les provisions destinées pour les troupes anglaises. Il détacha un corps de riflemen & de milices sous les ordres du général la Fayette, pour aller reconnaître les dispositions de l'ennemi dans le Jersey. Ce détachement ayant rencontré le 25 Octobre 1777 un corps de Hessois, &

Situation respective des armées aux environs de Philadelphie, dans l'hiver de 1777.

ANNÉE 1777.

pluſieurs piquets anglais ſous le commandement du lord Cornwallis : le combat s'engagea avec la plus grande chaleur ; les Anglais avaient la ſupériorité du nombre & l'avantage de la diſcipline ; mais que ne peut pas le courage, quand il eſt excité par l'exemple du chef ? Les Anglais furent diſperſés & défaits. Le marquis de la Fayette n'avait ſous ſes ordres dans ce combat d'autre colonel continental, que le marquis de la Rouërie, autrefois officier aux Gardes-Françaiſes, & connu en Amérique ſous le nom du colonel Armand. Il ſeconda avec intelligence & valeur les efforts de ſon illuſtre compatriote, & prouva combien il ſerait à regretter qu'un déſeſpoir amoureux l'eût retenu plus long-temps parmi les ſectateurs pénitens de l'Abbé de Rancé. C'eſt à la gloire ſeule qu'il appartient de conſoler les guerriers des chagrins de l'amour, & les Français la connaiſſent trop bien, pour ne pas la préférer à l'inutilité de la vie monaſtique.

Howe fit hiverner ſes troupes à Philadelphie : les ſubſiſtances y parvenaient avec

Année 1777.

la plus grande difficulté : deux vaisseaux de transport s'étaient brisés sur les chevaux de frise, & la plupart des vivres & des provisions ne pouvaient passer que sur des bateaux plats. Des galères américaines qui avaient remonté la rivière au-dessus de la ville, empêchaient que rien ne pût arriver par eau, tandis que les troupes légères écartaient tout ce que l'armée anglaise entreprenait de se procurer par terre. Telle fut la position respective des deux partis pendant tout l'hiver, l'armée de Clinton dans la Nouvelle-York ne pouvait rien entreprendre, les troupes envoyées à Rhod-Island empêchaient le général Pigot de sortir de ses retranchemens, & la frégate la Sirene de trente-deux canons ayant échoué sur cette côte, avait été brûlée par les Américains.

Manque de foi, & perfidie de Burgoyne.

DEPUIS que le général Burgoyne s'était rendu prisonnier, il avait donné au Congrès plusieurs sujets de plainte. Cette assemblée eut bientôt à lui reprocher un manque de foi. Le général Gates lui avait accordé, par le dixième article de la capi-

ANNÉE 1777.

tulation, la permiſſion d'envoyer trois officiers porter ſes dépêches aux généraux Anglais en Amérique, & à la Cour de Londres, & lui avait promis ſous la foi publique qu'elles ne ſeraient point ouvertes. Burgoyne abuſa de cette promeſſe dans les lettres qu'il écrivit au général Howe & à l'amiral ſon frère. Les bâtimens de tranſport expédiés par ce dernier, pour embarquer les troupes priſonnières qui étaient cantonnées à Cambridge, vinrent mouiller à Boſton, & déjà le Congrès avait donné des ordres pour qu'elles ſe miſſent en marche, lorſque l'on découvrit que ces bâtimens contenaient ſix mille fournimens cachés à fond de cale. Le projet concerté entre le général priſonnier & le général Howe, était d'armer les ſoldats auſſi-tôt qu'ils ſeraient en mer, & de leur faire tenter, la nuit en rentrant dans la baye, un coup de main qui devait réuſſir à la faveur de la ſurpriſe. On ſe hâta de contremander les priſonniers, & de les renvoyer dans leurs cantonnemens. On enleva les fournimens, & les vaiſſeaux de tranſport s'en retournèrent à vuide.

Année 1777.

Burgoyne retourne à Londres sous serment. Le Roi refuse de le voir.

On accorda néanmoins au général Burgoyne la permission de partir, pour remplir en Angleterre ses fonctions de représentant au parlement dans la session d'hiver, mais sous la condition qu'il repasserait en Amérique au premier ordre du Congrès qui le rappellerait. L'infâme Saint-Luc crut trouver un moyen de fortune en le suivant pour l'accuser, & fut bien accueilli des ministres qui firent refuser au général d'être admis dans la présence du Roi.

Dernier effort de William-Pitt en faveur de la patrie ; il lui coûte la vie.

A la nouvelle de ce qui s'était passé dans le nord de l'Amérique, on proposa dans le parlement les plus vives résolutions. Le lord Chatam vint à la chambre des pairs, & s'opposa à la motion du duc de Richemond, qui tendait à ce que le parlement reconnût sans restriction l'indépendance de l'Amérique, il était si faible qu'on eût dit qu'il touchait à son dernier moment. La présence de ce grand homme d'état rappellait encore à la nation ses fautes, ses malheurs, mais il semblait ne plus exister que pour lui faire un éternel adieu, en disant comme un autre grand

ANNÉE 1777.

homme : * *Dieux, ſauvez mon pays, & que je meure.*

A peine eut-il commencé de parler qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre haleine, & tandis que le Duc de Richemond ſe préparait à lui répondre, on le vit s'évanouir ; les ſecours qu'on lui donna ne pouvant réuſſir à le rappeller à la vie, on l'emporta dans l'appartement du greffier de la chambre, d'où il ne put être tranſporté chez lui que le lendemain.

Grands honneurs qui accompagnent ſa pompe funebre.

IL mourut quelques jours après : ſon grand âge avait préparé le peuple à cette perte, néanmoins ſa mort cauſa une conſternation générale. Il fut enterré à Weſtminſter ; les plus grands honneurs furent rendus à ſa mémoire, mais l'hiſtoire de ſon ſiécle eſt le plus beau monument de ſa gloire. Il avait donné à ſa patrie une puiſſance juſqu'alors inconnue, la ſouveraineté de l'univers ; & juſqu'au dernier ſoupir il a défendu le vaiſſeau de l'Etat contre les

* Cobham.

flots ennemis qui s'élevaient pour le briser.

ANNÉE 1777.

Il avait obligé son fils à quitter les armes, pour qu'il ne trempât point ses mains dans le sang des Américains.

L'Etat assigne une pension perpétuelle à sa famille.

CE grand homme, qui avait rendu tant de services à son pays par les plans les plus vastes & le choix des plus habiles officiers, qui avait ouvert des sources de commerce inconnues, & en avait dirigé les canaux vers l'Angleterre, qui avait enfin, par ses conseils, élevé la nation à un degré de gloire où elle n'était jamais parvenue, & dont elle n'avait point d'idée, mourut pauvre comme Aristides; mais Aristides ne laissait qu'une fille, & le lord Chatam laissait une nombreuse famille sans aucun établissement. Son désintéressement avait été si grand qu'il avait négligé jusqu'au revenu de ses places, & cet argent, resté sans emploi, avait été dépensé pendant les ministères suivans, au service public. Les vertus du pere devinrent la richesse des enfans, & le parlement accorda à la famille du lord Chatam,

ANNÉE. 1777.

à titre d'annuité perpétuelle, les quatre mille livres ſterlings dont il avait joui à titre de penſion pendant ſa vie. Marlborough avait été juſqu'alors le ſeul dont les ſervices euſſent obtenu une pareille récompenſe. La prééminence du mérite du lord Chatam, miniſtre d'état, éclata tellement dans le parallele qu'on en fit avec celui de Marlborough, négociateur & guerrier, que le Roi & ſes courtiſans ſe virent forcés de réunir leurs ſuffrages à ceux du parti de l'oppoſition, pour ne pas aliéner entièrement l'eſprit de la nation.

Le peuple veut encore ſe charger de payer ſes dettes, malgré la réſiſtance des courtiſans.

LA chambre des communes arrêta que le Roi ſerait ſupplié d'accorder en outre une ſomme de vingt mille livres ſterlings pour payer les dettes du feu lord, & que la chambre allouerait cette ſomme; mais le chancelier, le duc de Chandos & l'archevêque d'York proteſtèrent contre cet acte glorieux de la reconnaiſſance publique, & les officiers de l'armée de Howe, dans l'yvreſſe de la fête écoſſaiſe le jour de la Saint André, renversèrent

en Amérique la ſtatue du lord Chatam, perſuadés qu'ils faiſaient la choſe la plus agréable à la cour.

ANNÉE 1777.

Débats au ſujet de la révocation de l'acte de Québec.

DANS le même temps, les négocians du Canada ayant préſenté un mémoire au gouvernement pour obtenir la révocation de l'acte de Québec, les débats s'étaient renouvellés dans le parlement. Le parti de l'oppoſition demandait avec inſtance la révocation de l'acte, & faiſait craindre de nouveaux ſoulevemens dans le Canada. Les miniſtres juſtifiaient cet acte, en diſant que c'était la meilleure loi pour faire aimer des Français la domination angloiſe, puiſque c'était le gouvernement civil de France, uni au droit criminel d'Angleterre. L'acte de Québec n'en paraiſſait pas moins à tout Anglais une loi cruelle & tirannique, qui établiſſait le gourvernement arbitraire & militaire dans le Canada, & faiſait craindre le même ſort à toutes les autres provinces. La nation était dans l'agitation & le deuil; les courtiſans étaient incertains; le peuple demandait qu'on rappellât les troupes de l'Amé-

ANNÉE 1777.

rique : le parti de l'oppoſition s'écriait qu'il n'était plus temps d'eſpérer une heureuſe réconciliation.

La cour prend la réſolution tardive de travailler à une réconciliation.

DANS ces circonſtances le lord North promit d'offrir des conditions qui ne feraient point déroger l'Angleterre, & que l'Amérique ſerait contrainte d'accepter.

Les miniſtres faiſaient tous leurs efforts pour raſſurer le peuple ſur les craintes d'une guerre contre la France & l'Eſpagne; le premier commiſſaire de l'amirauté annonçait que la marine anglaiſe était en état de réſiſter à ces deux puiſſances. Le lord North ne tarda pas à propoſer un bill conciliatoire; cependant le lord Shelburne ne ceſſait de faire enviſager que tout donnait lieu de croire qu'il exiſtait un traité entre la France & les Etats-Unis de l'Amérique. Le Duc de Richemond inſiſtait pour que l'on reconnût l'indépendance.

Burgoyne ne peut parvenir à faire entendre la

BURGOYNE, de retour à Londres, était pour le public un objet de curioſité: les uns le maudiſſaient, les autres le traitaient

ANNÉE 1777.

Juſtification de ſa conduite dans le parlement; changement de ſes opinions militaires.

avec plus d'indulgence ; il ne put parvenir, ni à ſe faire donner un conſeil de guerre, ni à forcer les miniſtres de mettre au jour les inſtructions qu'ils lui avaient données, ni à obtenir audience du Roi, ni à faire examiner ſa conduite dans le parlement. Ses idées avaient bien changé depuis ſon malheur. Les moyens de défenſe à employer, ſi la France tentait une invaſion, ayant été diſcutés dans la chambre des communes, il ſoutint que cette invaſion n'était point à craindre, & que dût-elle ſe faire, il n'en fallait point être allarmé. « J'ai pris, » diſait-il, la plus haute opinion du cou- » rage & de la force de la milice d'un » peuple libre, depuis que j'en ai vu & » éprouvé les effets. Comme je connais » actuellement tout ce que peut faire une » milice ardente, je ne ſuis point effrayé » des ſuites d'une deſcente, mais il eſt » néceſſaire de ranimer l'ardeur de cette » milice, & je ne ſuis que trop perſuadé, » s'il eſt permis d'en juger par le paſſé, » que la conduite du gouvernement ne ſera » jamais propre à la tirer de léthargie. »

Année 1777.

Cet aveu est bien instructif, venant d'un homme tel que Burgoyne, en qui tous les généraux de l'Europe reconnaissaient des connaissances militaires, qui avait fait la guerre pendant trente-cinq ans dans les différentes parties du monde avec quelque sorte d'éclat, & que le malheur ramenait à la vérité.



LIVRE DOUZIEME.

DISPOSITIONS de la France. Etat de l'Angleterre. Projets inutiles de réconciliation. La France reconnaît par un traité l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Considérations sur les suites de ce traité.

ANNÉE 1777.

Nécessité où se trouvaient les Américains, de contracter une alliance avec une Puissance maritime.

APRÈS tant de succès, il ne manquait aux Américains que d'avoir en Europe des alliés puissans, pour aider la faiblesse de leur marine militaire, contre les flottes redoutables de l'Angleterre : tant que ces flottes ne feraient point détournées pour combattre des ennemis étrangers, elles pouvaient empêcher les Anglo-Américains d'étendre leur commerce dans les marchés européens, & les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendaient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, & conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des Cours de

ANNÉE 1777.

France & d'Eſpagne croiſſaient en crédit & en conſidération, à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation était générale dans toutes les Cours: on voulait abaiſſer l'Angleterre, & la réduire à n'être déſormais qu'une puiſſance du ſecond ordre dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France ſe rappellait tout ce qui avait précédé la paix de 1763; il ſe montrait ardent pour la guerre, & ſemblait être preſſé du deſir de la vengeance; le même eſprit fermentait à la Cour.

Ce qui s'était paſſé juſqu'alors relativement aux liaiſons que les Américains deſiraient contracter avec la France.

LE Roi avait d'abord refuſé de reconnaître la qualité de commiſſaire, que le Congrès avait donnée à Silas Deane, & s'était borné à lui accorder la même protection, dont jouiſſent les étrangers qui habitent le royaume. Cette conduite toute modérée qu'elle était ne ſatisfaiſait point la Cour de Londres; elle l'avait regardée comme une infraction des traités, & avait chargé le vicomte de Stormont, ſon ambaſſadeur en France, de réclamer Deane comme un ſujet rébelle, ou d'inſiſter au

moins

moins ſur ſon expulſion des Etats de Sa Majeſté. Cette démarche orgueilleuſe n'avait point eu de ſuccès, la réponſe du Roi avait juſtifié l'opinion que les peuples commençaient à prendre de ſon caractère & de ſon gouvernement.

Bientôt la Cour de Londres multiplia ſes plaintes, & demanda que le Roi défendît à ſes ſujets toute eſpèce de relation & de commerce avec les Américains; qu'il défendît ſur-tout de vendre à ces rébelles, des armes & des munitions de guerre; qu'il empêchât les corſaires américains de vendre leurs priſes, & que les traitant comme des pirates; il leur interdît l'entrée de ſes ports. La plupart de ces demandes furent admiſes, & les corſaires américains n'obtinrent la permiſſion de demeurer dans les ports du Royaume que le temps preſcrit par le traité d'Utrecht. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant d'exactitude, que pluſieurs Américains qui avaient voulu les enfreindre, furent arrêtés & punis, malgré les repréſentations des divers agens que le Congrès

ANNÉE 1777.

entretenait en Europe. Ils porterent leur mécontentement en Amérique, où l'on désespérait assez généralement alors de voir s'établir aucune liaison avantageuse avec la France.

Les Anglais forcent la cour de France, par des hostilités, de se préparer à la guerre.

LE ministere avait doublé les garnisons de Saint-Domingue, & avait envoyé des troupes dans toutes les Antilles; mais cette précaution pouvant avoir un autre objet que les approches de la guerre, on ne se hâta point d'envoyer des vaisseaux dans les mers de l'Amérique; les ports de Saint-Domingue, d'où il sortait depuis quinze années plus de richesses que n'en a jamais produit le Potose, resterent sans gardes & tous ouverts à l'ennemi. Ils ne tarderent pas à être insultés par les chaloupes des frégates anglaises qui croisaient depuis Portorico jusqu'au canal de la Jamaïque. Les navires insurgens qui cherchaient un asyle contre des ennemis supérieurs, y furent poursuivis : on les brûla sur la côte.

Les frégates anglaises le *Maidstone* & le *Squirel* ayant fait échouer un bâtiment américain dans la baie de Jean Rabel,

tirerent à boulet ſur un corps-de-garde & ſur des caſes de pêcheurs: trente hommes placés dans une chaloupe firent un feu continuel de mouſqueterie ſur le corps-de-garde. Voyant qu'on ne répondait point à leur feu, & certains de ne point rencontrer de réſiſtance ſur cette côte, où l'on vivait dans la paix & dans la ſécurité, ils deſcendirent à terre, renverſerent les canons des batteries, s'avancerent dans les terres à la pourſuite des Américains, & ne ſe rembarquerent qu'après avoir vu brûler entièrement le bâtiment échoué. Une ſemblable audace dans les circonſtances où l'Angleterre ſe trouvait, doit étonner tous ceux qui n'ont pas une juſte idée de l'arrogance anglaiſe.

Année 1777.

Les mêmes excès ſe commettaient aux Iſles du Vent. Les frégates anglaiſes venaient croiſer juſques ſous les forts, & il y avait preſque tous les jours des violations de territoire; dans le même temps où le Maidſtone & le Squirel inſultaient les batteries de Jean Rabel, une frégate chaſſa & prit un bâtiment américain ſur

ANNÉE 1777.

les atterrages de la Guadeloupe, & envoya des hommes à terre à la poursuite d'une partie de l'équipage, qui s'était sauvée dans la chaloupe. Un bâtiment français, armé à la Martinique, fut poursuivi & canoné par une frégate anglaise, jusques dans un des ports de Sainte-Lucie, où il fut pris par les Anglais, qui envoyerent des chaloupes couper les cables & l'enlever au mouillage. Enfin les officiers de la marine anglaise n'agissaient pas avec plus de réserve dans les mers de l'Europe. Vingt-deux navires américains furent pris à l'entrée de la rivière de Bordeaux : les vaisseaux français eux-mêmes étaient souvent arrêtés. Le Navire *la Providence*, sortant du Cap Français, *le Traiteur*, sortant de Jean Rabel, & vingt autres bâtimens furent pris & conduits à la Jamaïque, où ils furent confisqués & vendus, sous prétexte qu'ils étaient chargés de marchandises pour les Américains. Une multitude de navires destinés pour les isles françaises, furent arrêtés en pleine mer, par le seul motif qu'ils avaient des marchandises qui auraient pu convenir aux Américains.

Ces offenſes, les examens & les viſites injurieuſes que l'Angleterre faiſait ſubir aux bâtimens français, les forçant d'amener à coups de canons chargés à boulets, faiſant enlever les capitaines à main armée, maltraitant & pillant les équipages *, devaient hâter une démarche que la raiſon d'état aurait ſeule juſtifiée, quand même l'Angleterre n'aurait pas été la premiere à violer la paix. Cependant le conſeil du Roi balançait encore; mais la cour de Londres avait plus d'un moyen de fixer ſon irréſolution; elle accumulait ſes plaintes ſur les prétendus ſecours que les Français donnaient aux Américains, & accuſait le gouvernement de France d'avoir ſouffert que les Américains euſſent établi, dans le ſein du Royaume, une place d'armes d'où leurs aſſociés expédiaient des vaiſſeaux pour croiſer juſques ſur les côtes d'Angleterre: le lord Stormont renouvellait périodiquement

ANNÉE 1777.

* Il exiſte dans les amirautés, tant des ports de France que des Colonies, cent trois déclarations de Capitaines, qui conſtatent ces traitemens hoſtiles.

Année 1777.

ces griefs. Le 8 Juillet 1777, il s'était exprimé avec une chaleur si peu convenable, que le comte de Vergennes avait été obligé de l'interrompre, en lui observant que si ce qu'il venait de dire était l'objet de sa mission, il allait en rendre compte au Roi, & que la cour de Londres devait être trop éclairée sur la dignité des Souverains, pour ne pas pressentir la réponse de Sa Majesté. Cette fermeté inattendue le frappa, & il pria le ministre de regarder comme non avenu ce qu'il venait de proférer. Il s'apperçut avec étonnement peut-être, que le temps n'était plus où les Anglais bravaient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Le calme ne pouvait pas être de longue durée; & les plaintes ne tarderent pas à se renouveller de part & d'autre. L'Angleterre était toujours exigeante, & la modération de Louis XVI devait avoir un terme. Les ministres de Londres s'étaient flattés d'amener les choses au point que les Américains convaincus qu'ils n'avaient rien à attendre de la France, & au contraire tout à re

douter d'elle, croiraient ne pouvoir trouver leur ſalut que dans la clémence de George III. C'étoit pour remplir l'objet de cette politique inſidieuſe, qu'ils avaient fait inſérer dans les papiers publics de la Nouvelle-York, avec autant d'affectation & d'exagération que d'éclat, toutes les contrariétés que les Américains éprouvaient en France; & les témoignages de complaiſance & d'amitié du Roi de France envers la cour d'Angleterre. Nouvelles plaintes de l'Ambaſſadeur de cette cour le 3 Novembre 1777; nouvelles demandes; mais il y fut répondu que Sa Majeſté croyait avoir rempli à l'égard du Roi d'Angleterre, tout ce que ſa juſtice & ſon amitié pouvaient lui permettre, & qu'elle attendait en retour que ce Prince donnât de ſon côté des ordres précis pour prévenir & arrêter des excès qui devenaient trop fréquens de la part des officiers de ſa marine.

Année 1777.

Les choſes en étaient à ce point quand les nouvelles de la défaite du général Burgoyne vinrent changer tout-à-coup les diſpoſitions & les deſſeins de la cour d'An-

ANNÉE 1777.

gleterre. Ne pouvant plus eſpérer de ſoumettre les Américains, elle déſira ſe réconcilier avec eux pour déclarer la guerre à la France. Elle employa d'habiles agens pour rechercher & ſonder les commiſſaires Américains qui réſidaient à Paris, & leur propoſer la paix, à condition que le Congrès réunirait ſes efforts à ceux de l'Angleterre contre la maiſon de Bourbon. *Il faut*, leur diſait-on, *ceſſer d'être dupes de la France, il faut ſe rallier avec la cour de Londres, pour tomber ſur cette puiſſance, notre ancienne ennemie, & qui eſt la cauſe premiere de nos querelles.*

Alors il ne reſtait plus de temps à perdre pour garantir la France des projets de la cour de Saint-James; cette cour, réſolue de faire la guerre, avait envoyé d'avance des ordres aux Indes orientales pour attaquer les établiſſemens Français. Il était temps que Louis XVI prévînt les deſſeins de ſes ennemis; il s'agiſſait de l'intérêt de ſon peuple autant que de ſa propre gloire : il n'en fallait pas moins pour le déterminer à prendre en conſidération les ouvertures qui

lui étaient faites de la part du Congrès.

Année 1777. Raiſons qui pouvaient engager les peuples de l'Europe à faire des traités avec les Américains.

Il était naturel que les nations euſſent plus de confiance dans les Américains que dans la vieille Angleterre. Toutes les comparaiſons étaient en faveur des premiers, tant pour les facultés & le crédit que pour les emprunts intérieurs; ils réuniſſaient la ſolidité des fonds aux eſpérances d'un accroiſſement dans leurs biens; la prudence dans les affaires, à la bonne foi & l'exactitude dans l'acquittement des dettes; & depuis leur inſurrection, ils avaient eu la probité de payer une grande partie de ce qu'ils devaient aux particuliers de l'Angleterre.

Préliminaire du traité avec la France.

Dès le 16 Décembre Conrad-Alexandre Gerard, ſecrétaire du conſeil d'Etat, ſe rendit chez les plénipotentiaires du Congrès, & les informa par ordre du Roi, qu'après de longues & mûres délibérations dans le conſeil ſur leurs affaires & leurs propoſitions, il était décidé que Sa Majeſté très-chrétienne pouvait regarder l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique comme exiſtante, & conclure avec eux

ANNÉE 1777.

un traité d'amitié & de commerce; que dans ce traité, on ne tirerait point avantage de leur situation actuelle, pour obtenir d'eux des conditions qui, dans d'autres circonstances, pourraient ne point leur convenir; Sa Majesté désirant que le traité une fois conclu, fût durable, & que l'amitié respective des deux nations subsistât éternellement; ce qu'on ne pouvait espérer qu'autant que le même avantage qu'elles auraient trouvé l'une & l'autre à former cette alliance, les engagerait encore à la continuer; que l'intention de Sa Majesté était que les articles du traité fussent tels que les Etats-Unis pourraient les souhaiter, si depuis long-temps établis, ils jouissaient de toute la plénitude de leur force & de leur puissance, & qu'ils fussent de nature à les satisfaire également quand ce temps serait venu.

Que le Roi très-chrétien était bien déterminé, non-seulement à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir; qu'en agissant ainsi, il ne se dissimulait point,

que le royaume ferait peut-être bientôt engagé dans une guerre, & dans toutes les dépenſes, riſques & pertes qui l'accompagnent ordinairement; que cependant Sa Majeſté n'attendait de la part des Etats-Unis aucun dédommagement pour cet objet; qu'elle ne prétendait pas non plus faire entendre que ce fût uniquement leur intérêt qu'elle avait en vûe, puiſque, indépendamment des avantages réels qu'elle procurerait à eux & à leur cauſe, il était notoirement de l'intérêt de la France que le pouvoir de l'Angleterre fût diminué par la ſéparation de l'Amérique d'avec cette puiſſance; que de plus Sa Majeſté très-chrétienne, ſi elle s'engageait dans une guerre avec l'Angleterre à ce ſujet, n'entendait pas même exiger que les Etats-Unis ne fiſſent point une paix ſéparée dans le cas où on leur ferait des propoſitions utiles & avantageuſes; que la ſeule condition requiſe par Sa Majeſté très-chrétienne, & ſur laquelle elle comptait, était que dans aucun traité de paix avec l'Angleterre, les Etats-Unis ne renonceraient à leur indé-

ANNÉE 1777.

pendance pour retourner ſous l'obéiſſance de ce gouvernement.

Concluſion du traité d'alliance; 6 Février 1778.

D'APRÈS ces propoſitions préliminaires Conrad Gerard, porteur des pouvoirs du Roi, datés du 30 Janvier 1778, & Benjamin Franklin, Silas Deane & Arthur Lée, ſignèrent à Paris, le 6 Février ſuivant, un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats-Unis de l'Amérique. Les députés du Congrès inſiſtaient pour obtenir en même temps une alliance offenſive & défenſive, par laquelle le Roi s'engagerait, non-ſeulement à reconnaître purement & ſimplement l'indépendance des Etats-Unis, mais auſſi à la garantir & à la défendre les armes à la main: ce traité fut refuſé. Le Roi pouvait bien regarder l'indépendance des Colonies comme exiſtante, mais il ne voulait point la juger; il ne pouvait par conſéquent la garantir, ni entreprendre une guerre pour la ſoutenir: néanmoins comme il paraiſſait que la Cour de Londres avait un deſſein formé d'attaquer la France, le Roi crut devoir faire avec les Etats-Unis une al-

alliance éventuelle & purement défensive.

ANNÉE 1778. Principales conventions d'un second traité conditionnel.

IL fut convenu par l'article premier *que si la guerre se déclarait entre la France & la Grande-Bretagne pendant la présente guerre entre les Etats-Unis & l'Angleterre*, Sa Majesté très-chrétienne & les Etats-Unis feraient cause commune, & s'aideraient mutuellement de leurs conseils & de leurs forces, selon la nécessité des circonstances, ainsi qu'il convient entre de bons & fidèles alliés. On déclarait par l'article second que l'objet essentiel & direct de l'alliance était de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté & l'indépendance absolue & illimitée des Etats-Unis, tant en matière de gouvernement que pour l'objet du commerce. Enfin le Roi s'engageait, dans le cas où la guerre se déclarerait entre la France & l'Angleterre, à ne poser les armes qu'après que l'indépendance & la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique auraient été reconnues de la Grande-Bretagne.

Ce traité n'était alors qu'un être de raison qui n'empêchait point les Colonies de traiter avec l'Angleterre sans le concours

ANNÉE 1778.

de la France, aussi long-temps que la guerre n'était engagée que vis-à-vis d'elles seules, & il laissait le Roi & le Parlement d'Angleterre maîtres absolus de la guerre ou de la paix. Il n'a acquis de réalité que par les hostilités commises de la part de l'Angleterre, qui faisait assiéger Pondichery avant même que ce traité fût conclu. Il demeura secret, parce qu'au moment de sa conclusion il n'avait encore aucune valeur, mais le traité de commerce fut notifié à la Cour de Londres par le comte de Noailles, ambassadeur de France, le 13 Mars 1778. Le jour même de cette notification, le lord North déclara au Parlement qu'il regardait la guerre contre la France comme inévitable.

Le docteur Franklin parut devant le Roi; il lui fut présenté dans la galerie par le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères; il était accompagné & suivi d'un nombreux cortège d'Américains & de particuliers de tous les états que la curiosité avait attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits en

une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux & de ſingulier dans la vie de cet Américain, augmentait l'attention publique. On battait des mains, & tout annonçait à l'entour cet enivrement d'imagination dont les Français ſont plus ſuſceptibles qu'aucun autre peuple, & dont leur politeſſe & leur douceur augmentent encore les charmes pour celui qui en eſt l'objet. Sa Majeſté lui dit : « Aſſurez de mon amitié les Etats-Unis de l'Amérique, je ſuis » très-ſatisfait en particulier de la conduite » que vous avez tenue dans mon royaume. » Lorſque le nouvel ambaſſadeur traverſa les cours pour ſe rendre chez le miniſtre des affaires étrangères, la multitude l'attendait au paſſage, les acclamations publiques le ſuivirent, & le même accueil dura quelques temps à Paris.

ANNÉE 1778.

Le traité d'amitié & de commerce était le ſeul qui parût alors; il fut notifié à la Cour de Londres par le Marquis de Noailles, ambaſſadeur de France : cette notification fut le ſignal des hoſtilités.

AU moment où toutes ces choſes ſe

Diviſions

ANNÉE 1778.

en Amérique, & dispositions des peuples à l'égard de la France.

passaient en Europe, l'esprit de division s'était introduit parmi les chefs de la Nouvelle-Angleterre: on commençait déjà à reprocher au général Washington de ne s'être jamais montré victorieux dans les batailles rangées. La Cour de Londres entretenait des émissaires adroits qui, paraissant zèlés pour la cause de l'Amérique, travaillaient à la renverser, & fomentaient des dissentions entre les chefs des conseils & de l'armée. Des hommes secrètement ennemis de la France, cherchaient à inspirer de la défiance pour le gouvernement français, & de la haîne pour les particuliers. Quelques avanturiers qui se décoraient du titre d'officiers de France, avaient favorisé par leurs désordres & leurs dérèglemens tout ce que l'on disait de leurs compatriotes. On avait aussi cherché à répandre des doutes sur les succès du docteur Franklin; on refusait d'employer des sujets choisis parmi les meilleures troupes de France qu'il avait adressés au Congrès; on attendait même fort peu du commerce de la France, soit à cause des inexpériences

passées

passées de l'administration dans cette partie, ou par d'autres raisons; car dans un pays dont le commerce est la vie, & qui tient au premier rang parmi les citoyens, ceux qui le font avec succès, la franchise & la droiture sont la base des négociations, au lieu que dans les pays où le commerce ne fixe pas principalement l'attention publique, le marchand est nécessairement rusé; s'il vend un tonneau d'huile, il triple la quantité du plâtre qui ne devrait servir qu'à empêcher le coulage, si c'est une barrique de vin il double l'épaisseur du jable; enfin il réduit en coupons les toiles & les draps qu'il doit vendre à la pièce. Ce n'est point le tarif de la consommation, ce n'est point la valeur primitive, ni la conséquence des retards & des frais qui fixent le prix des objets, c'est le besoin pressant de ceux qui achètent. Le commerce des monarchies se propage difficilement dans l'univers, qui au contraire s'est plû dans tous les temps à se voir tributaire des républiques, & même de celles à qui la

ANNÉE 1778.

ANNÉE 1778.

nature de leur ſol n'offrait preſque rien qu'elles puſſent échanger.

Troiſieme départ précipité des commiſſaires de la cour de Londres.

CEPENDANT la Cour d'Angleterre ſe hâtait de faire partir des commiſſaires avec des pouvoirs étendus pour offrir la paix à l'Amérique, & rétablir l'union telle qu'elle exiſtait en 1763. Le traité avec la France avait été conclu le 6 Février, les bills conciliatoires ne furent arrêtés au parlement que le 17 du même mois : mais on eſpérait qu'en faiſant partir les commiſſaires ſur le champ, ils arriveraient aſſez tôt pour faire dans les eſprits une heureuſe diverſion & empêcher que le Congrès ne ratifiât le traité fait à Paris avec ſes députés. Le lord Carlile, homme d'un eſprit doux & adroit, le gouverneur Johnſtone, ci-devant gouverneur de la Floride, qui s'était fait aimer en Amérique par ſa franchiſe, ſes lumières & ſon humanité, & William Eden, ſous-ſecrétaire d'Etat, auparavant gouverneur du Maryland, furent chargés de cette miſſion délicate.

Opinions de quelques An-

PLUSIEURS Anglais ſe perſuadaient que le Congrès avait uſurpé l'autorité qu'

exerçait sur les peuples; ils savaient que la déclaration d'indépendance n'avait pas été résolue unanimement, & pensaient qu'il serait facile de gagner un assez grand nombre des membres de cette assemblée pour entraîner la pluralité.

ANNÉE 1778. glais sur l'autorité du Congrès.

LA cour avait envoyé à Paris des négociateurs secrets pour tâcher de traiter avec le docteur Franklin, de le tromper ou de le compromettre. Il n'était plus temps. Silas Deane avait quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon sur la flotte du comte d'Estaing. M. Gerard partait sur la même flotte, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du Congrès.

Départ d'un Ambassadeur de France auprès des Etats-Unis.

LE lord Abingdon avait protesté avec raison contre les bills conciliatoires. La cour de Londres n'ayant point rappellé ses armées, ayant au contraire continué les pouvoirs des freres Howe pour agir de concert avec les trois commissaires, qui n'étaient par conséquent que leurs adjoints, il y a lieu de croire que le Roi ni ses ministres n'avaient pas l'intention sérieuse de traiter de bonne foi avec les Américains,

Raisons qui devaient empêcher le succès des bills conciliatoires.

ANNÉE 1778.

mais ſeulement de les engager à rompre le traité qu'ils avaient conclu avec la France, de gagner, s'il était poſſible, une partie des membres du Congrès & les préſidens des provinces. On ſe propoſait de profiter du moment où ils auraient perdu leurs alliés pour les réduire au plus dur eſclavage.

Moyens de corruption employés inutilement en Amérique.

TOUTES les vertus ſemblaient anéanties à la cour d'Angleterre, & ſur-tout l bonne foi; les commiſſaires firent tou leurs efforts pour ſéduire pluſieurs membr du Congrès, & enſuite pour ſuſciter d diviſions entr'eux, en les faiſant ſoupço ner de corruption. Le gouverneur Joh ſtone, qui avait été l'ami du céleb Hume, & à qui ce philoſophe avait reco mandé en expirant de défendre dans parlement la cauſe des Américains; gouverneur Johnſtone qui s'était diſting dans le parti de l'oppoſition, parut l même avoir changé de caractère auſſi- qu'il fut employé par le gouvernem Mais n'attribuons pas ſans examen ce ch gement rapide aux vices de ſon cœur

écrivait à des amis reſpectables, qu'il ne pouvait s'empêcher de devenir l'ennemi des Américains ; du moment où ils s'alliaient avec la France, une haîne patriotique & héréditaire lui faiſait oublier ſes amis, & la recommandation d'un grand homme. Il diſait que le traité avec la France lui paraiſſait être un cas imprévu, & qui devait briſer tous ſes premiers liens. Ainſi raiſonnait ſon patriotiſme, car les vertus elles-mêmes ont auſſi leurs égaremens. Celui de Johnſtone fut ſi grand qu'il devint le plus zélé des corrupteurs, & qu'il ſe compromit par des lettres particulieres, dans leſquelles il abaiſſait ſon caractère juſqu'à employer la ſéduction & la flatterie, qui en lui faiſant perdre l'eſtime de ſes amis, enleverent à ſa miſſion tous les avantages qu'il aurait pu retirer de la conſidération dont il jouiſſait, & du poids de ſon nom. Il oublia ce qu'il devait à lui-même & à l'amitié d'un ſage, juſqu'à employer les intrigues d'une femme, pour faire propoſer à un des principaux membres du

Année 1778.

Année 1778.

Congrès cent mille écus & les graces du Roi.

Quoique dans de telles circonstances les opinions fussent partagées, l'arrivée prochaine d'une flotte puissante & d'un ministre plénipotentiaire auprès du Congrès, devait fixer tous les esprits.

Le sentiment public de l'Europe sur les propositions conciliatoires du lord North était qu'elles ne réussiraient point en Amérique, & que la mission des commissaires serait inutile. En effet, Henry Laurens président du Congrès, interrompit la lecture de la commission pour le rétablissement de la paix, parce qu'elle contenait des termes injurieux à la couronne de France. On l'accusait d'une *interposition insidieuse & d'avoir fait des offres aux Américains sur la connoissance des projets d'accommodement concertés en Angleterre*. Accusation bien fausse puisque ce n'avait été que le [illegible] Février que les ministres avaient communiqué au Parlement quelques projets de réconciliation, & que dès le 6 du même

mois le traité de l'Amérique ſeptentrionale avec la France était effectué. La lecture de la commiſſion ne fut point achevée ce jour-là, & ſi dans les ſéances poſtérieures elle fut priſe en conſidération, le Congrès déclara par un arrêté que ce n'était dans aucune autre vue que d'épargner, s'il était poſſible, l'effuſion du ſang. Cette aſſemblée ne voulut donner aucune diſcuſſion publique aux propoſitions de la cour de Londres; mais aucun de ſes membres ne ſe laiſſa tromper. Informés du peu de conſidération dont les repréſentans de l'Ecoſſe jouiſſent au Parlement, chacun prévoyait avec raiſon que les repréſentans américains y joueraient un rôle trop petit pour que leur pays pût retirer quelques avantages de cette repréſentation, & les agens que le Parlement ſe réſervait d'envoyer aux aſſemblées continentales auraient été des ſurveillans dangereux. On n'offrait à l'Amérique qu'un commerce limité, & il était de l'intérêt de toutes les provinces que leur commerce fût illimité. D'ailleurs, de quelque choſe que le Congrès & les

ANNÉE 1778.

commissaires fussent convenus, cette convention ne devait avoir aucun effet jusqu'à ce que le Parlement l'eût confirmée. C'était donner trop d'avantage à la métropole, en ce qu'elle aurait sçu ce qu'aurait fait le Congrès, & trop de désavantage au Congrès, puisqu'il ne pouvait pas savoir ce que le Parlement confirmerait : cette inégalité mettait un obstacle insurmontable à l'accommodement. D'ailleurs, l'Amérique septentrionale, trop grande pour ne pas constituer par elle-même un empire, ayant une fois joui de la liberté, aurait cherché sans cesse à en jouir de nouveau. Après avoir agrandi son pouvoir par les armes, elle n'aurait fait que croître en forces & & en moyens tendans à l'indépendance. Si d'un côté ses succès lui avaient inspiré plus de confiance & plus de desir d'être indépendante; d'un autre côté, l'expérience l'aurait rendue soupçonneuse sur les intentions de la Grande-Bretagne ; ainsi le plus petit évènement aurait rompu avant peu d'années, le faible fil par lequel on se serait proposé de tenir l'Amérique sous la domination

anglaiſe. Qui pourrait ne pas s'appercevoir, diſait Samuel Adams, que la cour d'Angleterre offrant aux Américains de leur accorder tout, excepté l'aveu de leur indépendance, une domination auſſi vague ne paroîtrait pas (ſi cette offre était ſincere) aſſez importante pour que le refus qui en ſerait fait, exigeât la continuation de la guerre & des dépenſes qu'elle entraîne ?

ANNÉE 1778.

Les commiſſaires ne tarderent pas à recevoir une réponſe définitive, & le Congrès leur déclara qu'il ne pouvait écouter aucune propoſition avant le rappel des forces de terre & de mer, & la reconnaiſſance de la ſouveraineté des Etats-Unis ?

L'alliance avec la France étant déjà publique, le général Washington prévoyait que les Anglais ne tarderaient pas à évacuer Philadelphie; il était campé à Walley-Forge. Comme il était important dans une telle occurrence de veiller ſur les démarches des ennemis, il détacha de ſon camp le général la Fayette avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & quelques Sauvages pour paſſer le

Année 1778.

Skuylkill, & prendre poste sur une hauteur appellée Baren-Hill, à quatre lieues de Philadelphie; cette position était dangereuse, & trois chemins pouvaient y conduire. Le marquis ne confia qu'à lui-même la garde du chemin le plus direct, le second fut surveillé par un corps de milices, & le troisième qui était le plus détourné, était éclairé par des patrouilles. Le général Howe crut alors avoir trouvé une occasion facile de surprendre le jeune guerrier, & d'entourer sa faible armée. Il sortit de Philadelphie avec toutes ses troupes, & les divisa en trois colonnes. Il prit le commandement de la première, le général Grey conduisait la seconde, & le général Grant commandait la troisième. La première côtoyant le Skuylkill marchait droit à Baren-Hill; la seconde prit le grand chemin de Germanton, & devait se porter sur le flanc gauche du détachement de la Fayette; la troisième prenant le chemin de Francfort, & tournant ensuite sur Oxford, était destinée à s'emparer du seul gué que les Américains pussent traverser dans leur fuite,

& à leur ôter tout espoir de retraite. La perte du marquis de la Fayette paraissait assurée, & les colonnes anglaises parties de grand matin étaient avancées dans leurs marches respectives, lorsque deux officiers partis du camp pour se rendre dans les Jerseys, ayant rencontré successivement deux colonnes ennemies, prirent le parti de revenir promptement sur leurs pas, en traversant les bois : à peine avaient-ils prévenu le général américain du danger qui le menaçait, que déjà la colonne de Howe attaquait les postes avancés. La Fayette vit dès-lors qu'il était tourné, & conservant une prudence dont bien des anciens généraux se trouveraient dépourvus en pareil cas, il jugea que la colonne qui marchait à lui ne l'attaquerait pas la première, & qu'elle attendrait que l'autre fût arrivée. En conséquence il fit sur le champ un changement de front, & saisit la meilleure position qu'il put trouver vis-à-vis de la seconde colonne, ayant devant lui l'église de Baren-Hill, & derrière lui le débouché qui devait lui servir de retraite,

ANNÉE 1778.

mais à peine eut-il occupé cette nouvelle position, qu'il apprit que le général Grant marchait vers le gué du Skuylkill, & qu'il en était déjà plus près que lui. Il fallait donc se retirer, mais le seul chemin qu'on pouvait suivre rapprochait de la colonne du général Grant, & exposait à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celles de Grey & de Howe attaqueraient la queue : à cette nouvelle son sang froid ne l'abandonna point, il marcha dans un ordre si tranquille & si régulier qu'il trompa le général Grant, & lui fit croire qu'il était soutenu par toute l'armée de Washington. Six coups de canon d'allarme qu'il avait fait tirer à l'armée, sur la première nouvelle de cette attaque, confirmèrent le général Anglais dans cette erreur, & servirent à lui persuader que toute l'armée américaine avait marché. D'un autre côté Howe arrivant sur la hauteur de Baren-Hill, avait pris le change à la première manœuvre du marquis de la Fayette, ne rencontrant point son ennemi à l'endroit où il se croyait sûr de le trouver,

Il crut que c'était le général Grey qui s'était emparé de cette position, & perdit les instans à envoyer le reconnaître, le général Grey en perdit aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche : le marquis de la Fayette profitant de toutes ces méprises se retira, & *passa la rivière avec son artillerie sans avoir perdu un seul homme.* Je n'ai rien embelli, j'ai raconté les faits; c'est d'après eux seuls que l'avenir jugera si le marquis de la Fayette à vingt-quatre ans était digne de sa réputation. Mais, après avoir servi nos alliés, que de devoirs il lui reste à remplir! quelle dette immense il a contractée envers sa patrie! quand on est homme de guerre dans l'âge, où les jeunes gens savent à peine réfléchir, il faut égaler Turenne à quarante ans. *

---

* Le Chevalier de Chalellux, dans le journal qu'il a fait de son voyage en Pensilvanie, dans la Nouvelle-York & dans le Nouveau-Jersey, raconte cette affaire d'une maniere agréable & plaisante. Il prétend que le général Howe croyant tenir le Marquis de la Fayette, avait invité des dames pour le lendemain, mais ses préparatifs ne servirent

ANNÉE 1778. Evacuation de Philadelphie; bataille de Montmouth-Court-House.

LE général Howe partit pour Londres peu de jours après l'attaque de Baren-Hill, & le chevalier Clinton le remplaça. Washington attentif aux mouvemens que celui-ci pouvait projetter pour ſortir de Philadelphie, réſolut de lui livrer bataille, & d'empêcher ſa retraite. L'armée anglaiſe apprenant la prochaine arrivée de la flotte françaiſe aux ordres du comte d'Eſtaing, ſortit de Philadelphie le 18 Juin, & dès le lendemain les Américains étaient en marche: les milices du Jerſey reçurent ordre de s'oppoſer au paſſage de l'ennemi, de détruire les ponts & d'encombrer les routes. Arrivé à la hauteur de Princetown le 23, il envoya un nouveau détachement ſous les ordres du Marquis de la Fayette pour harceler l'ennemi dans ſa marche, mais ce détachement étant trop faible, & ne pouvant entreprendre que de légères eſcar-

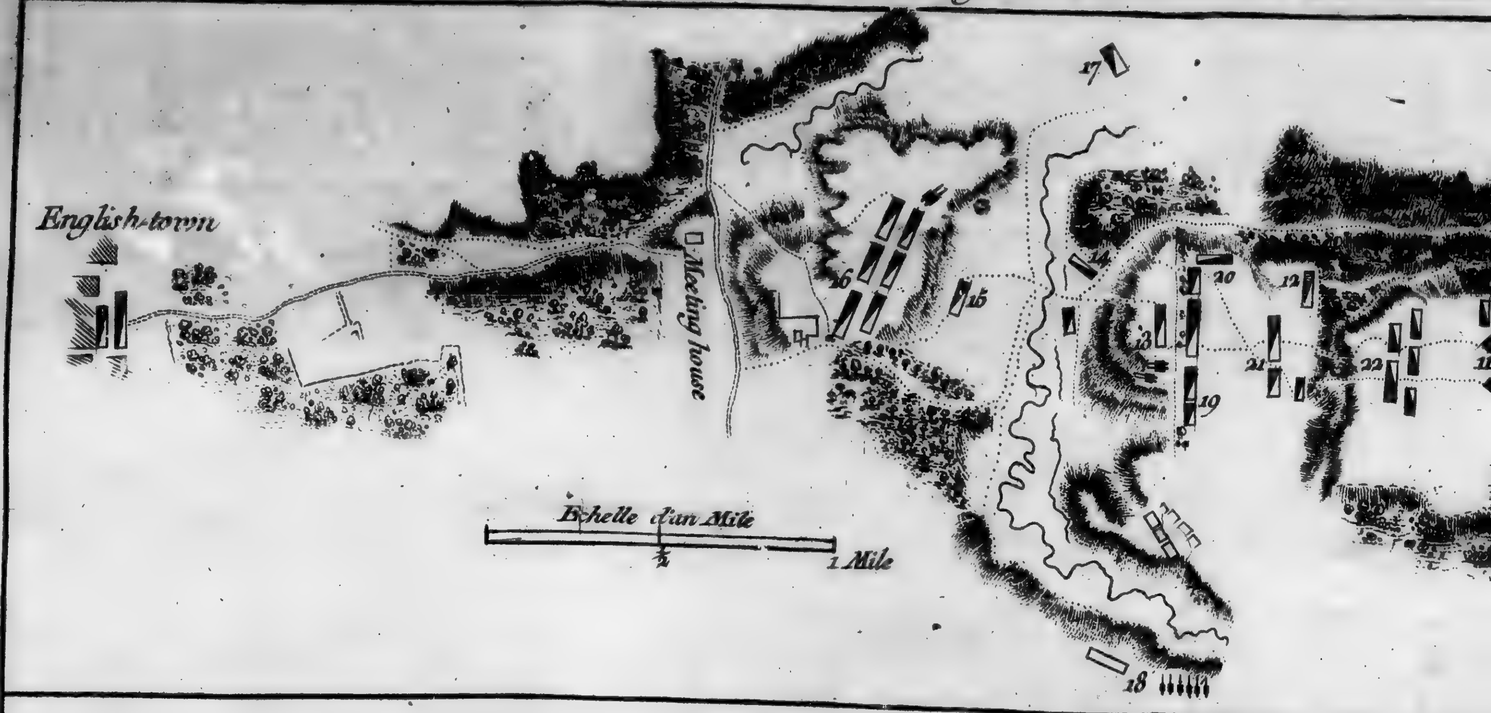
à rien. « Après avoir fait, dit-il, *buiſſon creux*, il revint à » Philadelphie accablé de fatigue & honteux de n'avoir » rien pris; les dames ne virent pas M. de la Fayette, & » M. Howe arriva lui-même trop tard pour ſouper. »

nu. point 19.

pas les a fait attaquer et d'où ils

ele

PLAN de la Bataille de Montmouth où le G.l Washington Commandait l'Armée Am



Explication des Chifr

a. Position que les Anglais occupaient la veille de l'affaire.
1. Colonne Anglaise se déployant par sa gauche et d'où il a été detaché des dragons pour se porter sur la droite des colonnes Américaines qui débouchaient du bois.
2. Premiere batterie des Anglais qui faisait feu pendant qu'ils se déployaient.
3. Débouchement de la 1.ere brigade du détachement du G.l Lée qui s'est retirée dans le bois où le reste du détachement débouchait sur 4 Colonnes.
4. Débouchement des 4 Colonnes.
5. Seconde batterie des Anglais.
6 et 7. Premiere et Seconde batterie des Americains.
8. Troupes formées a la droite des batteries 6 et 7 qui ont eu ordre de se retirer sans avoir fait feu.
9. Village de Mont-mouth où est Court-house
10. Troupes formées en avant de Mont-mouth qui se sont retirées sans attendre l'ennemi.
11. Premiere position occupée par toutes les troupes aux ordres du G.l Lée, où l'on n'a pas attendu l'attaque, et d'où l'on s'est jetté dans le bois sur la gauche.
12. Attaque très vive des Anglais sur les troupes jettées dans le bois, pendant la retraite de la position 11.

13. Seconde
par les
14. Point où
encore
15. Position
passer e
16. Position
le détac
17. Colonne
18. Batterie
19. Position
ont été r
20. Terrein
21. Nouvelle
ont été é
22. Derniere

ndait l'Armée Américaine Et le G.l Clinton l'Armée Anglaise, le 28 Juin 1778.



ion des Chifres

13. Seconde position occupée par le reste des troupes et d'où elles se sont retirées étant chargées par les dragons Anglais, qui ont ensuite été dispersés par le Colonel Stuart.
14. Point où a debouché un corps d'Anglais qui a fait feu sur le reste des troupes qui occupaient encore la position 13.
15. Position que les troupes prirent en se retirant du point 13. et d'où le général Washington les fit passer en arrière de la ligne qu'il venait de former au point 16.
16. Position que le G.l Washington a fait occuper par les troupes qui arrivaient pour soutenir le détachement du Général Lée.
17. Colonne Anglaise qui s'avance pour attaquer la gauche et qui se retire après l'avoir reconnuë.
18. Batterie de 6 pieces commandée par le Chev.er du Plessis-Mauduit et soutenuë par 600 hommes.
19. Position occupée par les troupes Anglaises qui s'étaient retirées des point 14 et 17. et d'où elles ont été repoussées avec grande perte.
20. Terrein occupé par les Anglais après avoir été repoussés du point 19.
21. Nouvelle position prise par les Anglais lors que Washington les a fait attaquer et d'où ils ont été également repoussés.
22. Derniere position des Anglais et où ils ont passé la nuit.

mouches, il fit partir un renfort considé- ANNÉE 1778.
rable. Le marquis de la Fayette devait conserver le commandement de ces troupes réunies, qui étaient destinées à suivre les Anglais dans la marche qu'ils comptaient faire pour se rendre à Amboy, & à les arrêter jusqu'à ce que le général Washington fût arrivé lui-même avec le gros de l'armée ; mais Charles Lée délivré depuis peu de sa prison, avait rejoint le camp, &, faisant valoir son ancienneté, réclama le droit qu'il avait au commandement. Au lieu de tourner l'armée anglaise afin de lui couper le passage, il se borna à faire un faible mouvement, pour se porter en avant de l'ennemi vers un petit bois situé un peu au dessous du village de Montmouth-Court-House, où l'armée anglaise avait passé la nuit du 27 au 28 Juin. Alors la colonne des Anglais se déployant par sa gauche, détacha un parti de dragons pour se porter sur la droite des Américains, qui débouchaient hors du bois, & fit feu de deux batteries de canon qu'elle avait placées avantageusement ; aussi-tôt les troupes

ANNÉE 1778.

américaines commencerent à se retirer, & à s'enfoncer dans le bois, d'où ils déboucherent ensuite sur quatre colonnes, à douze cens pas au-dessus de leur premiere position. Ils établirent deux batteries à trois cens pas de celles de l'ennemi : deux corps de troupes se formerent à la droite de ces batteries; mais des ordres timides les obligerent de se retirer avant de faire feu. Les autres brigades qui s'étaient portées en avant du village, se retirerent presqu'aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, & s'arrêterent à trois cens pas plus loin, entre deux bois, dans une position qu'elles abandonnerent bientôt pour se jetter dans le bois sur la gauche. Elles y furent attaquées vivement par les Anglais, & se retirerent plus loin encore; laissant derriere elles une position avantageuse, où les Anglais n'auraient pu les forcer sans traverser un ravin profond, dont deux pieces de canon suffisaient pour défendre le passage. On ne sait à quoi attribuer tant de retraites successives, tant de fautes multipliées. Une terreur panique semblait s'être emparée de tout le détachement

détachement du général Lée, ou plutôt de ce général lui-même : enfin Washington parut, & le courage commença de renaître. Les troupes se rallièrent dans une position moins bonne que la plupart de celles qu'elles avaient abandonnées, y soutinrent une décharge de l'infanterie anglaise, & le colonel Stuard, avec deux pièces de canon, dispersa les dragons qui venaient les charger.

Année 1778.

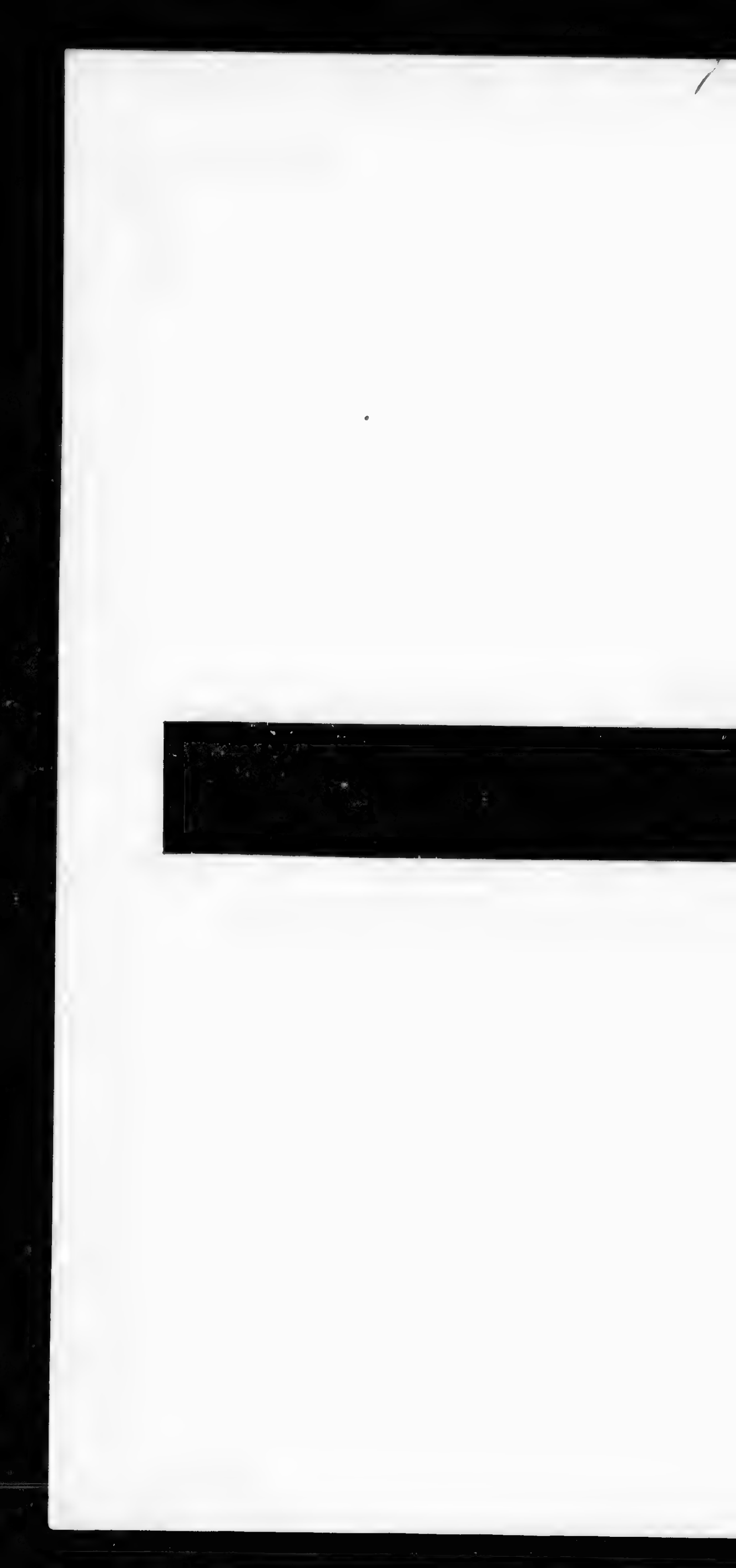
Qu'on se représente le courroux de Washinton en apprenant le désordre qui avait précédé son arrivée. Etonné de tant de retraites précipitées, il se hâta de faire passer les troupes qui formaient le détachement du général Lée derrière les deux lignes qu'il venait de former sur une éminence voisine. Voyant que l'infanterie anglaise se préparait à l'attaquer vers sa gauche, commandée par le lord Stirling, il y fit placer une batterie qui tirait avec tant d'avantage, que l'ennemi fut obligé de se rallier à son tour. Le général Green conduisait la droite; une batterie de six pièces de canon, commandée par le chevalier du Plessis-Mauduit, s'établit à cinq cens pas en avant sur la

ANNÉE 1778.

droite, & prenant les Anglais en flanc; les força, après deux heures de feu continuel, de rétrograder une seconde fois, tandis que des corps détachés par le général Washington, les attaquaient de front avec le plus grand succès. Trois fois ils se rallièrent, trois fois ils furent repoussés; enfin ils furent obligés de quitter le combat & de repasser en fuyant ce même ravin que le général Lée n'avait pas pu garder. Ils s'arrêtèrent à quelque distance, & présentèrent encore le front; Washington les poursuivait en bon ordre; il commanda à deux brigades d'avancer sur chacun de leurs flancs: cette dernière attaque réussit comme les précédentes, mais la nuit survint & interrompit la victoire. Clinton profita de l'obscurité, & n'attendit pas les hasards du lendemain; il précipita sa marche vers la route d'Amboy, laissant les Américains maîtres du champ de bataille, couvert de morts & de blessés. Les Allemands avaient été tellement excédés par la fatigue & la chaleur, que plusieurs de ceux qui furent trouvés morts

n'avaient reçu aucune blessure. Le colonel Monkton fut tué. On dit que dans sa fuite Sir Henry Clinton laissa tomber un sac, dans lequel on trouva une lettre adressée au général Washington, pour recommander les blessés à son humanité. Le nombre des Anglais morts dans le combat s'élevait à trois cens, & cette perte était d'autant plus importante, que Clinton avait fait commencer ses attaques par ses grenadiers vétérans & son infanterie légere; mais loin que les projets de Washington fussent accomplis, sa victoire était incertaine. Il voulait empêcher Clinton de passer au-delà de Monmouth, & de se rembarquer; ses desseins étaient avortés, & quoique victorieux, il ne retirait aucun fruit de ses travaux; au lieu que Clinton, vaincu & fugitif, remplissait tout ce qu'il avait pu se promettre. Washington avait fait tout ce que l'on devait attendre de sa valeur & de son habileté; mais le sort de cette journée avait été compromis avant qu'il pût arriver sur le champ de bataille. De grands murmures s'élèverent contre le général

ANNÉE 1778.



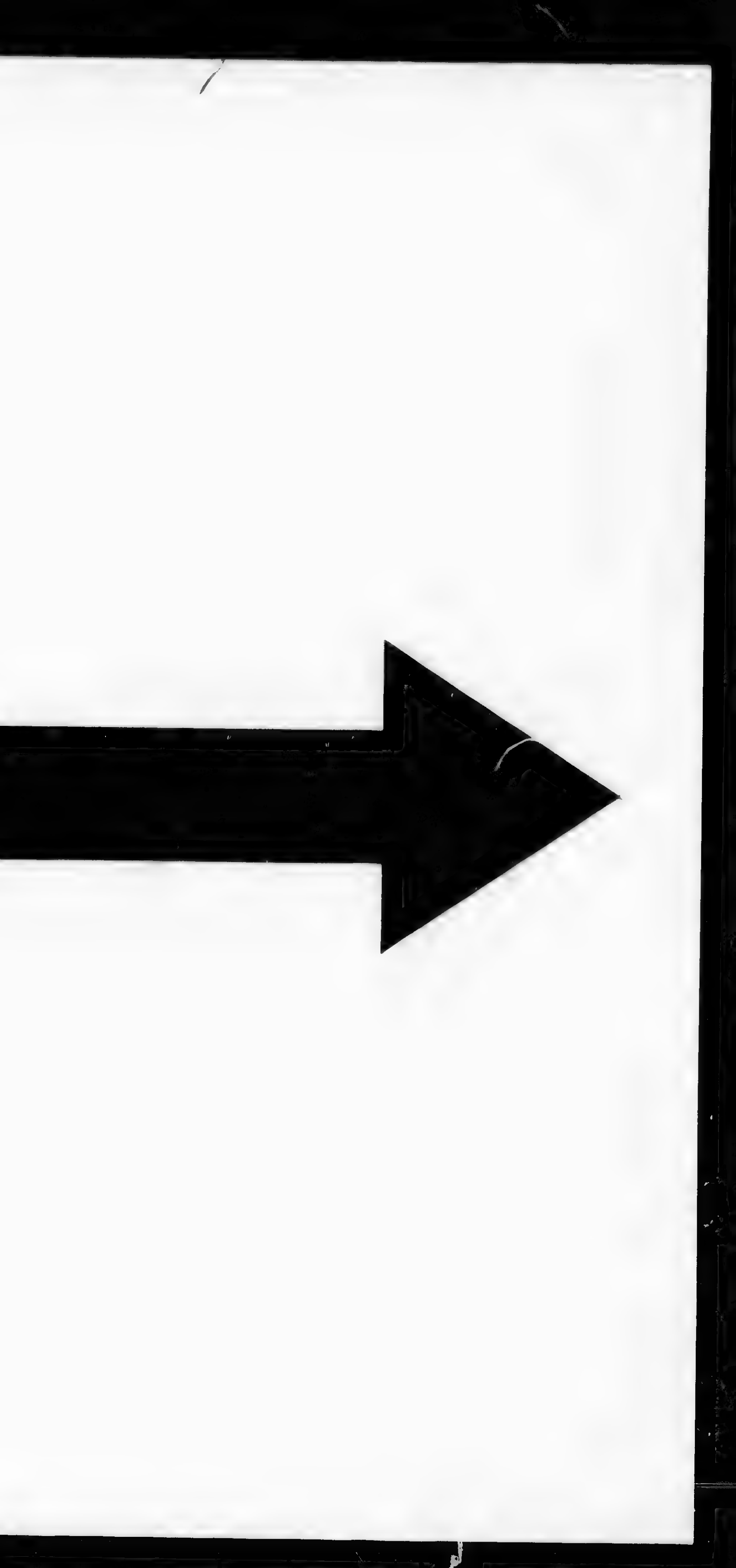
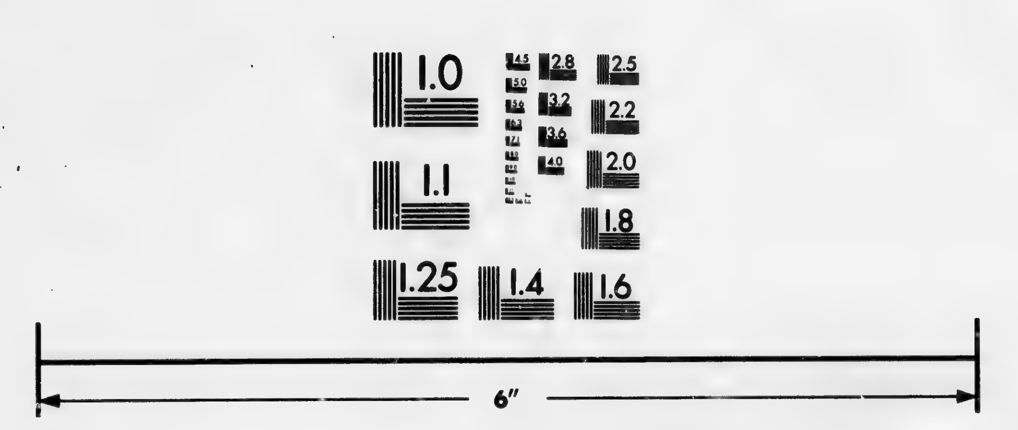


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

ANNÉE 1778.

Lée ; on l'accuſait même d'avoir contracté des liaiſons avec les Anglais pendant qu'il était leur priſonnier ; ſa conduite fut examinée par un conſeil de guerre, dont la déciſion, confirmée depuis par un acte du Congrès, le réduiſit à quitter le ſervice.

Succès des Américains. Eloge de Washington.

LES Américains étaient enfin parvenus à anéantir peu-à-peu ce grand armement, devant lequel les Miniſtres de Londres avaient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique jetteraient bas les armes. Washington avait ſu ſe tenir pendant trois ans en face d'ennemis redoutables & perſuadés que rien ne pouvait leur réſiſter, ſans ſe laiſſer engager une ſeule fois dans une affaire déciſive. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, mais toujours ſupérieur aux évènemens, habile à réparer les pertes, & ſachant profiter de tous les avantages que lui donnaient la connoiſſance du terrein & le caractère, l'agilité, l'adreſſe de ſes guerriers ; il avait tenu une conduite capable de déconcerter les plus grands généraux de l'Europe. Les quartiers qu'il avait

choisis à Moriftown & à Midle-Brook, les camps de Walley-Forge & de White-Marsh, atteftent fa fupériorité dans l'art de juger les pofitions militaires. Autant que la prudence eft préférable à la colère, autant une valeur difcrette & prévoyante furpaffe un courage téméraire & farouche. Il a fait voir utilement à tous les guerriers, que fi les mouvemens compliqués de la tactique moderne peuvent augmenter les moyens de celui qui attaque, celui qui défend fes propres foyers, peut s'en écarter quelquefois, & n'en eft que plus à craindre.

Année 1778.

Avantages que la France peut retirer de fon alliance avec l'Amérique.

Les hoftilités commençaient alors entre la France & l'Angleterre. L'homme fage aime fans doute à contempler les révolutions qui augmentent le bonheur de fes femblables, & leur font efpérer enfin un afyle pour la juftice & la liberté, mais il redoute les guerres & les adverfités qu'elles entrainent : la politique fe meut par d'autres confidérations. En hâtant la féparation des colonies anglaifes d'avec leur métropole, la France mettait pour toujours la marine

ANNÉE 1778.

angloiſe dans la dépendance des autres peuples pour ſes armemens. Cette ſéparation entraînera la chûte rapide des manufactures de clincaillerie établies en Angleterre, les forges de ce Royaume ne pouvant fournir la matière première, le fer, à un aſſez bas prix. Ces avantages doivent indiquer les précautions que la France doit prendre dans la guerre, & diriger utilement ſes efforts.

Elle peut eſpérer de rétablir ſes pêcheries, au moyen de ſon traité. Les productions de l'Amérique ſeptentrionale, en matières crues qui ſont néceſſaires aux manufactures & au commerce de l'Europe, en grains & en proviſions, augmenteront pendant long-tems encore dans la même progreſſion qui a eu lieu juſqu'ici. On peut croire que les productions de l'Amérique ſuivront dans leur accroiſſement la meſure de la population, & qu'elles doubleront en vingt années de paix. Les charmes de la vie agricole & paſtorale éloigneront encore long-temps les Américains des occupations ſédentaires, & concourront à leur faire tirer du dehors toutes les marchandiſes

manufacturées. Ils ne feront pas par eux-mêmes un grand commerce avant cinquante ans, parce que tout commerce étendu suppose la perfection des manufactures & de la navigation, & ils en sont encore éloignés. Le seul commerce actif qui leur convienne quant à présent, c'est l'importation des objets de consommation première, des grains, des salaisons, du bois à bâtir, dans les Antilles ou sur les côtes méridionales de l'Amérique. Ce commerce, loin de nuire à nos isles à sucre, les mettrait à portée d'augmenter leurs cultures ; il est possible qu'il produise un effet différent dans les colonies espagnoles ; mais quoiqu'il en soit, la France ne doit pas perdre de vue que les besoins des Anglo-Américains en marchandises d'Europe, montent plus haut que la valeur locale des objets qu'ils peuvent donner en échange. Ces besoins résultent des dépenses actuelles de la guerre qu'ils soutiennent, de l'augmentation de leur culture, de leur population & de leurs établissemens ; par conséquent il est nécessaire de leur faire un long crédit sur une

Année 1778.

ANNÉE 1778.

partie des marchandises qu'ils consomment; mais l'on doit observer que le bénéfice qui se fait sur le retour des objets qu'ils livrent en payement à un prix très-modéré, compense une partie de ce crédit. Les avances qu'on peut leur faire sont d'ailleurs hypothéquées sur le travail d'un grand nombre d'hommes, & sur des propriétés fertiles, susceptibles d'accroissement dans leurs produits. Ils peuvent donner encore en payement une partie des métaux qui proviennent de leur commerce avec les colonies étrangères. Il faut aussi remarquer que quelques provinces peuvent fournir en exportations au-delà de ce qu'elles tireraient d'Europe, & que cet excédent pourrait se repartir sur les provinces moins abondantes, au moyen de la circulation établie entre tous les Etats, tant pour les dépenses communes du gouvernement & de la guerre, que pour leur commerce intérieur. Les importations de la Virginie & du Maryland doivent balancer les importations dont ces deux provinces ont besoin. Celles des deux Carolines excèdent de plusieurs millions la

ANNÉE 1778.

conſommation qui ſe fait dans ces provinces. Le tabac, les munitions navales, les grains, denrées & autres marchandiſes que l'on peut exporter des treize Etats-Unis, n'excédaient pas en 1776, d'après le mémoire dreſſé par ordre du Congrès, pour ſervir au projet d'alliance avec les puiſſances européennes, la ſomme de quatre-vingt-deux millions tournois; mais ce commerce offre des bénéfices réels, peut employer un grand nombre de vaiſſeaux, & fait eſpérer un accroiſſement conſidérable.

Ce que la France aurait pu faire auſſi-tôt après le traité, & ce que ſon gouvernement doit ſe propoſer pour la ſuite.

IL ſerait par conſéquent bien malheureux qu'au moment même d'un traité d'alliance & de commerce, la France laiſſât les denrées de ſes alliés s'accumuler dans leurs magaſins, & leur donnât des privations à ſupporter. On aurait pu inſtruire & encourager les négocians de nos ports au moment même du traité, mais la crainte & les approches de la guerre augmentaient la difficulté des armemens, & obligeaient le miniſtère à refuſer des matelots dans le temps même où il aurait fallu donner aux

ANNÉE 1778.

armateurs de grands encouragemens ; il ne s'eſt point fait d'expéditions proportionnées aux beſoins preſſans de l'Amérique. Il ſerait à déſirer que cette négligence fût enfin réparée, & que la France montrât à ces peuples ſon pouvoir & ſa proſpérité. Elle doit s'appliquer à augmenter ſa navigation ; car en conſervant ces nouveaux comptoirs, elle trouve l'occaſion d'augmenter par de nouvelles branches de commerce le nombre de ſes matelots, & c'eſt du nombre des navigateurs que dépend abſolument la puiſſance maritime. Si le gouvernement ſait profiter du commerce qui lui eſt ouvert avec l'Amérique ſeptentrionale, ce commerce doit occuper pendant pluſieurs générations un plus grand nombre de navires & de mariniers français qu'il n'en peut être employé par les puiſſances maritimes de l'Europe, dans tout autre commerce, ou dans telle autre liaiſon qu'elles puiſſent former. Ce ſerait ſur-tout pendant la guerre que ce commerce prendrait des racines profondes.

Erreurs & préjugés

CES aſſertions paraîtront ſans doute bien

extraordinaires à ceux que les préjugés & l'habitude entraînent. Comment, diront-ils, fournir des matelots à ce commerce peu lucratif, tandis que nous ne pouvons pas même en accorder aux corsaires qui sont armés dans nos ports, que nous en refusons aux navires en chargement pour les Antilles, lorsqu'ils n'emportent pas dans ces isles des vivres ou des munitions pour le compte du Roi, & qu'enfin le commerce de ces riches colonies, qui intéresse tant de maisons du royaume, est languissant par le défaut de protection & de matelots?

ANNÉE 1778. des Français.

CESSEZ d'enchaîner l'activité des particuliers par la servitude des classes, laissez subsister cet établissement à l'égard des matelots actuellement classés, & jusqu'à la fin de la guerre seulement, mais conservez la liberté aux nouveaux mariniers qui s'embarqueront pour le commerce de l'Amérique septentrionale, & accordez par chaque armement un ancien matelot classé sur dix novices. Donnez à chaque armateur le droit de patronage sur ses matelots,

Idées de l'Auteur.

ANNÉE 1778.

à la charge d'en fournir le dénombrement chaque année ; obligez tout matelot d'avoir un patron, à peine de rester engagé sans terme pour le service du Roi. Demandez ensuite à chaque armateur le cinquième des matelots qui seront sous son patronage. Annoblissez tout négociant qui sera dix ans de suite patron de mille matelots, mais à condition de continuer son commerce. Laissez ensuite faire au peuple : il connaît mieux ses intèrêts que vous. Vous aurez bientôt une marine formidable, & qui vous sera garantie par les plus riches particuliers du royaume ; ils sauront indemniser leurs matelots par un service lucratif de celui qu'ils auront été obligés de faire pour l'Etat ; ils feront servir chaque matelot à son tour. Après une campagne de deux ans, le même sujet ne sera pas forcé de se rembarquer pour une nouvelle campagne. Vous ne remplirez vos vaisseaux que d'hommes robustes & sains. Accordez une protection spéciale à tout fils ou petit-fils de négociant annobli qui entrera dans la marine

royale. Loin que son origine lui cause une mauvaise honte, qu'il en tire un sujet de gloire & d'illustration ; avec quelle ardeur les matelots n'obéiront-ils pas à ceux dont les pères les auront nourris toute leur vie ? Votre marine sera bientôt remplie d'hommes valeureux qui défendront jusqu'à l'extrémité la plus héroïque, les fortunes de leurs parens & de leurs amis. — Eh ! que deviendra l'ancienne noblesse ? & bien elle se mêlera comme elle fait avec la nouvelle, mais d'une manière dont elle n'aura point à rougir, & tous les sujets n'auront qu'un point de ralliement & une seule ambition : l'utilité réciproque, la force de l'Etat. Alors quelques puissent être les évènemens politiques, la France conservera toujours la place qui lui est dûe parmi les puissances de l'univers, en raison de la situation de ses côtes, de la fertilité de son sol, de la variété & de l'excellence de ses productions, de sa grandeur territoriale, de la bravoure & de l'urbanité de ses habitans. Alors ces derniers acquéreraient bientôt les choses qui leur manquent, la connaissance

ANNÉE 1778.

de leurs forces, la confiance dans la patrie, l'énergie, la liberté, les ſentimens d'une véritable grandeur, enfin la proſpérité qui ſerait la récompenſe de leurs vertus. Les vieillards béniraient auprès de leurs foyers l'heureuſe révolution dont ils auraient été témoins, ils apprendraient à leurs enfans à jouir de leur bonheur, on n'entendrait plus les gémiſſemens s'élever de la cabane du pauvre, & accuſer les cieux impuiſ-ſans aux approches du collecteur. On ne verrait plus le courage & le génie réunis à la misère. Déjà les lumières pénètrent de toutes parts: un Roi juſte ſaiſit tous les moyens de réparer les anciennes playes du gouvernement, & une douce expérience nous avertit chaque jour que nous pouvons tout eſpérer de ſes ſoins & de ſes bienfaits.

Ce que la déclaration d'indépendance des colonies de l'Amérique fait perdre à l'Angleterre.

LES Anglais tiraient leurs munitions navales de l'Amérique ſeptentrionale, leur fer, vingt-cinq millions de potain, le riz, une grande partie de leur biſcuit pour les équipages, la moitié de leurs ſalaiſons. L'Angleterre n'a plus d'objets d'exporta-

tion, il ne lui reſte que quelques iſles à ſucre qui ſoutiendront difficilement la concurrence des Colonies françaiſes.

ANNÉE 1778.

Réflexions ſur tout ce qui précède.

TELLES ſont les viciſſitudes de la gloire, de la puiſſance & des richeſſes. Il eſt poſſible que l'Angleterre périſſe & qu'elle perde ſa liberté. Rome, Lacédémone & Carthage ont bien péri; &, s'il en faut croire les prédictions du préſident de Monteſquieu, cet empire eſt près de ſa ruine. « Il périra, dit-il, lorſque la puiſſance lé» giſlative ſera plus corrompue que l'exé» cutrice. * » Mais il reſte à l'Angleterre des hommes éclairés & braves, un gouvernement à la vérité corrompu, mais à qui le malheur eſt utile, & dont l'excellente conſtitution peut régénérer toutes les parties en peu de temps; ils poſſédaient encore dans l'Amérique en 1778, au nord: le Canada, l'Iſle Royale, Terre-Neuve & la Nouvelle-Ecoſſe; au ſud: les deux Florides; un établiſſement, qui pouvait devenir conſidérables près de l'embouchure du Miſſiſſipi;

* Eſp. des L. liv. II. chap. 6.

ANNÉE 1778.

plusieurs isles à sucre dans les Petites-Antilles; celles de la Grenade & de Tabago, qui leur ouvraient un commerce d'une grande ressource sur la côte espagnole, dans le golfe de Paria, & à l'embouchure de l'Orénoque; la riche colonie de la Jamaïque; une vaste étendue de pays à la côte des Mosquites, sur laquelle ils prétendent faire de grands établissemens. Ils avaient un commerce florissant dans l'Inde; le Bengale était pour eux une source intarissable de richesses; les directeurs de leur compagnie orientale donnaient des ordres à treize gouvernemens, & ils possédaient Gibraltar & Minorque, Jersey & Guernesey; ils avaient une navigation soutenue au Levant, dans la Baltique & dans tous les ports de l'Europe; enfin des flottes puissantes qui ont balancé jusqu'au moment où j'écris, les forces réunies, les armemens combinés de la France & de l'Espagne, & contenu les vaisseaux neutres de toutes les nations dans le respect & l'asservissement.

Les

Les récits & les faits que j'ai recueillis dans cette histoire prouvent eux-mêmes combien il reste de grandeur & d'activité dans cette nation : la vigueur & la force des Colonies qu'elle-même a formées ajoutent à sa gloire, en même temps qu'elles font haïr les conseillers de George III, mépriser de mauvais ministres, & de jeunes lords corrompus par seize années de paix avec la France. C'est ainsi que les jeunes patriciens de Rome changèrent leur courage & leur fermeté pour le luxe & la mollesse asiatiques. Nous avons affaibli nos ennemis par la contagion de nos plaisirs & de nos goûts, puissions-nous dans l'avenir les étonner par nos grands travaux & la supériorité de nos mœurs ! ANNÉE 1778.

Nous révoquons en doute la plupart des harangues que les historiens de Rome & de la Grece ont placées dans la bouche de leurs héros ; nous les attribuons à l'éloquence des écrivains & au desir qu'ils avaient de faire briller leurs talens ; il n'en est pas ainsi dans cette histoire. Les mêmes dis-

Etonnante énergie des sujets britanniques ; leur éloquence politique.

ANNÉE 1778.

cours que j'ai tranſcrits * ont été tenus par les Généraux à leurs ſoldats, dans les circonſtances difficiles, faits dans le Congrès, ou prononcés au parlement de Londres : tels étaient les hommes en Angleterre à l'époque que j'ai voulu célébrer. La bravoure, les ſciences & les talens étaient au plus haut degré dans cet empire ; mais la corruption était extrême, & avec elle les peuples perdent bientôt le ſouvenir du mérite & de la vertu. William Pitt paſſera peut-être un jour en Angleterre pour le héros fabuleux des écrivains politiques.

Traits de valeur.

L'ANGLETERRE était remplie d'hommes courageux. J'ai loué l'héroïſme du capitaine Morris à l'attaque de Sullivan ; plus récemment un autre officier de marine a mieux aimé périr que de ſe rendre après un combat de quatre heures, à ce brave du Couedic, qui n'a pas recueilli les fruits de ſa victoire, & qui eſt mort au milieu des éloges & des regrets de la France.

* Tous ces diſcours ne peuvent qu'avoir perdu de leur mérite dans mes traductions.

ANNÉE. 1778.

Patriotiſme américain.

LES Américains, moins puiſſans ſur les mers, donnaient les mêmes exemples de fermeté, & ſans parler de la bonne conduite d'Hopkins, des prodiges de valeur & d'habileté de Paul Jones, de Cunningham & de tant d'autres, ils ont fourni encore des leçons de ce déſeſpoir patriotique plus rare aujourd'hui parmi les hommes que la brávoure. Le capitaine Anderſon voyant qu'il ne pouvait échapper au vaiſſeau le Roëbuck & à deux frégates qui le pourſuivaient dans la rade de Lewiſtown, s'était fait ſauter avec ſon vaiſſeau, après avoir envoyé à terre une malle dont il était chargé pour le Congrès général, & l'avoir confiée au jeune Armand, Marquis de la Rouërie, qui ſe trouvait paſſager ſur ſon bord. Allez, lui dit-il, vous pouvez être utile à mon pays, ne demeurez pas témoin du dernier ſervice que je puiſſe lui rendre.

Grands hommes en Amérique.

DES hommes d'un grand mérite s'étaient élevés parmi eux dans les conſeils : Samuel & John Adams, Peyton Randolph, le Docteur Franklin, Henri Drayton, Henri

ANNÉE 1778.

Laurens, John Ruttlege, président de la Caroline, & un grand nombre d'autres. Dans la chaire, le sage Cooper & l'honnête Duché. * Dans l'armée, Washington, Mongommery, Gates, Putnam, Miflin & le général Sullivan.

Fermeté patrioti-que.

UN des commissaires de la cour de Londres voulait engager un des plus riches habitans de Pensilvanie à se servir de son crédit pour lui procurer des liaisons dans le pays; les promesses & les flatteries ne pouvant rien obtenir, il employa les menaces, & lui dit que le général Clinton enverrait le lendemain un détachement d'Allemands & de Sauvages pour incendier ses habitations, enlever ses troupeaux, & que son fils unique, alors prisonnier des Anglais, serait envoyé en Angleterre pour y être jetté dans un cachot. Le ciel, lui répondit ce ferme républicain, peut permettre qu'une force supérieure détruise

* C'est ce dernier qui a prononcé devant le Congrès, dont il était le Chapelain, l'oraison funebre de Mongommery.

nos villes, dévaste nos compagnes, que des barbares me privent de ma femme & de mon fils; mais ces violences n'efface-ront jamais de mon cœur les sentimens que la nature elle-même y a gravés, l'amour de la liberté & le desir de la vengeance.

ANNÉE 1778.

La population de l'Amérique septentrionale s'est formée aux dépens de toutes les nations.

CES preuves de constance, de vertu, d'unanimité parmi les habitans de l'Amérique septentrionale, sont pour les Philosophes un grand sujet de réflexion, car les Anglo-Américains ne forment point un peuple, ni une nation, c'est un mêlange de tous les peuples, qui ont même conservé jusqu'à leur langage originaire. Les écoles, les églises, les temples, sont les points de réunion où les enfans d'une même nation, les sectaires du même culte se rencontrent & se distinguent de ceux qui different, soit par leur origine, ou par leurs erreurs religieuses.

L'indépendance est assurée. Grande vérité politique.

BEAUCOUP de personnes pensent encore que l'indépendance de ces peuples n'est pas assurée, & que la révolution ne pourra pas être regardée comme finie, tant que l'Angleterre persistera à y envoyer des

ANNÉE 1778.

troupes & à ne point reconnaître ces nouveaux gouvernemens. Pour moi je regarde l'indépendance des Américains comme assurée, & sans vouloir m'arrêter à ce qui peut résulter des secours que la France donne aux Etats-Unis, ni contester les moyens qui restent à une puissance dont je connais les ressources; je me fonde sur la grandeur du pays, sa fertilité, sa population, sa défense naturelle par les montagnes & les rivieres, la situation des villes, l'épaisseur des forêts; sur la forme des gouvernemens, qui n'attribuant à l'état militaire aucun pouvoir dans l'ordre civil, ne donne à l'effort des armes aucun effet dont puisse résulter la soumission du pays, & qui assure l'indépendance des peuples, tant qu'ils pourront conserver leurs loix. Or les loix ne sont point sujettes aux vicissitudes de la force ou de la faiblesse, elles ne dépendent que de l'opinion des hommes, & tant qu'ils les conservent, les guerres ne sont que des maladies politiques, qui ne changent rien à la liberté des peuples, ni à la nature du gouvernement.

Année 1778.

Quel peut être l'état futur de l'Amérique septentrionale.

Les efforts des Anglo-Américains seront lents, il s'écoulera cent ans peut-être avant qu'ils soient comptés parmi les nations puissantes; mais leur gouvernement sera durable, & leur constitution vigoureuse, parce qu'il n'est point d'homme, de quelque nation & de quelque caractère qu'il soit, qui n'adore en secret la liberté, & que les pouvoirs y sont en général trop divisés & les élections trop fréquentes, pour que les entreprises de la corruption ou de l'ambition ayent un grand effet parmi eux. Les passions qui engendrent la corruption dans les Etats, y feront peu de progrès, parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne soient employés. Le plus grand nombre cultive les terres, les autres s'occupent à des métiers, à la navigation & au commerce. Rien n'est plus rare qu'un homme oisif. La nature libérale attend & provoque à tout instant la main de l'ouvrier. Ils n'ont point encore de temps à donner à l'oisiveté, à cette inutilité qui rend attentif à des différences insensibles pour les hommes laborieux, qui introduit & maintient les

ANNÉE 1778.

distinctions frivoles. On n'y voit point comme dans les villes de l'Europe, des hommes curieux, qui vont chercher des nouvelles dans les places publiques, ou s'amusent à contempler les étrangers qui arrivent sur le port. Tandis que les hommes & les jeunes gens se livrent à la culture, ou chargent & conduisent les vaisseaux, les femmes ne cessent point de filer les laines ou le lin, & de se livrer aux soins de leur ménage.

Si l'on doit compter sur la durée de l'alliance des Américains avec la France & l'Espagne.

JE ne pense pas que leurs alliés aient lieu d'attendre dans la suite des services bien actifs, de la part de ces peuples, qui ont trop de besoins pour eux-mêmes. D'ailleurs, on présume qu'il s'élevera entr'eux, dans leurs conseils, beaucoup de discussions sur l'objet de leurs alliances & de leur commerce, lorsqu'ils ne seront plus occupés de la grande affaire de la liberté générale. Quand même les assemblées provinciales & le Congrès général auraient des idées différentes de celles du peuple, il faudrait un grand nombre d'années pour faire passer ces idées parmi le

commun des hommes ; car ils n'ont abhorré le regne de George III qu'à cause des abus qu'ils se croyent en droit de nous reprocher. On dit enfin qu'il serait difficile & sans exemple qu'il subsistât une longue alliance entre des gouvernemens dont les principes différent entiérement. Un des hommes les plus célèbres a, dit-on, laissé pour maxime, que les républiques & les monarchies ne pouvaient former qu'une alliance monstrueuse & destructive de chaque côté. Cependant cette maxime, sans doute trop générale, peut être combattue par l'expérience & par le raisonnement ; & l'alliance ancienne & durable de la France avec les ligues Suisses serait du moins une exception glorieuse.

S'il est à croire que les Anglo-Américains se feront la guerre entr'eux.

ON aurait tort de prédire que les hommes en se multipliant dans ces climats, s'armeront bientôt les uns contre les autres. Tout fait espérer la paix. Quand la nature du gouvernement s'oppose au fanatisme, à l'ambition & à la tyrannie, il n'y a point d'occasions de prendre les armes. La terre ne se lasse jamais de dispenser ses

ANNÉE 1778.

biens à ceux qui la cultivent ; ſon ſein fécond ne peut s'épuiſer ; plus il y a d'hommes dans une contrée, plus elle devient abondante & heureuſe, s'ils ſont laborieux. S'ils ne laiſſent point languir le ſoc dans une oiſiveté qui le rouille, quels ſujets de diſcorde & de jalouſie pourraient s'élever entr'eux ?

Cependant un Français très-renommé vient d'aſſurer à toute l'Europe, dans un livre fameux, que les provinces de l'Amérique ſeptentrionale ne formeront jamais des Etats puiſſans, & que leur population ne s'élevera jamais à plus de ſept ou huit millions d'hommes. « La population, dit-il, eſt proportionnée à la fertilité, & les terres de l'Amérique ſeptentrionale ne tarderont pas à s'épuiſer ; on remarque déjà de la diminution dans les récoltes. — Pluſieurs marchands de Londres m'ont tenu de ſemblables diſcours. Ils trouvaient une eſpece de conſolation à ſe tromper eux-mêmes. En décriant les poſſeſſions que l'Angleterre avait perdue, il leur ſemblait voir diminuer l'importance de cette perte ;

mais M. Raynal devait-il accorder une croyance aveugle à leurs aſſertions ? Il n'ignore pas que la plupart des moyens connus & pratiqués en Europe pour entretenir la fécondité des champs, n'ont pas encore été employés en Amérique ; lui-même nous apprend que les terres de ces nouveaux climats produiſent ſans engrais. Il y a lieu de prévoir que ces terres dépouillées des grands arbres dont les feuillages formaient en ſe pourriſſant leur engrais naturel, & reſtant à découvert, ſe deſſécheront avec le temps, & que les bitumes ſe détruiront à force de fermenter & de produire ; mais lorſque les cultivateurs s'appercevront de cette altération des ſols primitifs, les travaux de l'agriculture ſe perfectionneront, & les récoltes redeviendront abondantes. La charrue ſera plus difficile à conduire, les beſtiaux ſeront renfermés la nuit dans d'étroites clôtures, & les fumiers entaſſés s'éléveront juſqu'au toît des étables ; mais la population n'en ſera que plus nombreuſe & plus active. Telle eſt la deſtinée des

Année 1778.

ANNÉE 1778.

hommes dans presque toutes les contrées de l'univers, que les champs qui les nourrissent ne sont jamais plus féconds que quand ils sont arrosés de sueurs.

Aussi-tôt que la ratification du traité par le Congrès général fut connue en Angleterre, & que le retour des commissaires eut constaté que l'Amérique ne voulait admettre aucun traité dans lequel la France ne serait point comprise, la plus grande unanimité régna dans le Parlement. Les membres de l'opposition devinrent eux-mêmes les partisans de la guerre. Nous avons été, disaient-ils, les amis des Américains, tant qu'ils ont combattu pour la défense de leurs libertés, mais du moment qu'ils agissent offensivement & s'allient avec la France, nous devenons leurs ennemis. S'ils peuvent oublier leur sang, leurs anciennes amitiés, la terre dont ils sont sortis, leur vieille & juste anthipathie contre les Français, s'ils peuvent se réjouir un jour dans le massacre des guerriers, parmi lesquels ils ont combattu, & dont les freres ont plaidé leur cause : alors, disait un orateur

du parlement, alors ſi je me trouvais ſur le champ de bataille, vis-à-vis d'un Américain & d'un Français, c'eſt l'Américain que je frapperais de préférence.

Si le deſtin, diſaient des citoyens de toutes les claſſes, a fixé à cette époque la ruine de l'Angleterre, il vaut encore mieux qu'elle périſſe par l'épée que par la plume. Conſentir en ce moment à aucun traité, ce ſerait rendre la Grande-Bretagne un objet de pitié aux yeux de cette France qu'elle a autrefois conquiſe. Nous ſommes malheureux dans nos négociations, même quand nous avons la victoire pour nous. La paix ne peut que nous abaiſſer, la guerre nous donne de l'eſpérance. Dès que la nation réunie ſortira de ſon aſſoupiſſement, elle ſera victorieuſe, & l'Amérique recevra avec joie l'amitié qu'elle mépriſe aujourd'hui. Si le jour eſt arrivé où le ſoleil de l'Angleterre doit ceſſer d'éclairer l'horiſon, qu'il ſe couche du moins dans toute ſa ſplendeur.

C'eſt par de telles penſées, c'eſt par de tels diſcours, que l'orgueil national exci-

ANNÉE 1778.

tait le peuple aux combats, & ...ait l'ardeur patriotique qui lui devenait plus que jamais nécessaire. Il s'était fait un changement inattendu dans le système politique de l'Europe. La France, en réunissant ses efforts à ceux des Américains, semblait vouloir relever avec splendeur le commerce & l'activité de ses peuples. Un ministre laborieux dans tous les temps, capable dans toutes les affaires, & qui, dans tous les emplois, avait eu le talent si rare de réunir l'estime & l'affection du public aux faveurs de la Cour, donnait aux ports & aux arsenaux de ce royaume une splendeur & une puissance jusqu'alors inconnues; Tous les regards étaient tournés vers la marine, mere du commerce & de l'aisance, amie de la liberté. Cet art tour-à-tour bienfaisant & terrible devenait l'objet principal de toutes les spéculations, mais combien de préjugés, de fausses épargnes, d'abus enracinés ne s'opposaient-ils pas à ses progrès?

Campagne du comte

CEPENDANT le comte d'Estaing commençait cette campagne mémorable, où souvent

malheureux & toujours infatigable, il força la fortune à le couvrir de gloire. La même énergie s'était communiquée d'un bout de l'univers à l'autre. Cinquante flibustiers * soutenus de quelques troupes sous les ordres du gouverneur de la Martinique, s'emparaient par un coup de main aussi hardi que bien concerté des fortifications de la Dominique, entrepôt des Anglais dans les isles du Vent, & dont l'importance avait déterminé la chambre des communes à octroyer, peu d'années auparavant, cent mille livres sterling pour la fortifier & y faire des routes. Le comte d'Estaing rendait au royaume une possession que nous avions trop peu regrettée, & dont la perte portait le coup le plus fatal à la richesse & au commerce des Anglais dans les Antilles. C'était à lui qu'il était réservé comme général de conquérir la Grenade, & comme

ANNÉE 1778.

d'Estaing. Prise de la Dominique & de la Grenade.

* Ils avaient à leur tête ce brave *Vence*, qui s'est distingué depuis à la prise de la Grenade & à Savanah. L'audace de ces aventuriers si précieux dans la guerre, & par terre & par mer, est capable de tout entreprendre, il faut savoir les employer & les récompenser.

ANNÉE 1778

amiral d'empêcher qu'elle ne fût reprise. La Grenade, la plus fertile & l'une des plus petites des Antilles, & qui, depuis le moment de sa découverte, a été sans cesse le théâtre de toutes les injustices & de toutes les révolutions que peut causer la cupidité; l'une des isles les plus riches par ses productions, & la plus importante peut-être, tant par sa communication facile avec la côte Espagnole de l'Amérique méridionale que par le commerce interlope, mais intarissable & sûr qu'elle ouvre avec cette partie.

Je termine ici cette histoire, qui est celle de la révolution de l'Amérique septentrionale, devenue libre & indépendante; j'écrirai dans la suite l'histoire de la guerre des alliés. Mais les entraves qui s'opposent aux travaux de tout historien contemporain m'arrêteront encore long-temps. J'attendrai pour ordonner qu'on la publie, que quelques hommes ne soient plus, & l'instant où je serai près de mourir moi-même.

Faisons en ce moment des vœux ardens pour le retour de la paix. Victime de la guerre, je sais par une malheureuse expérience

rience combien elle cauſe de maux particuliers. Les longues guerres entraînent après elles de terribles déſordres & de grandes détreſſes. De quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſoit victorieux, s'il eſt beaucoup d'infortunés ſous ſon règne? « Lorſque la » guerre met tout en feu, les loix, l'agri- » culture, les arts languiſſent, a dit un » grand homme, * on tolère la licence, » & les méchans ſont employés. On a beſoin » de récompenſer dans le tumulte des ar- » mes l'audace des ſcélérats qu'on punirait » pendant la paix. »

ANNÉE 1778.

* Fénélon.



S

T

Ext

LE
consid
Génér
contin
qui ser
fense

Alo
du Ge
WASH
nimem

En c
Le
Washin
unanim
ral &
américa

TRADUCTION

LITTÉRALE.

Extrait des Actes du Congrès, le 15 Juin 1775.

LE Rapport du Comité ayant été lu & considéré : RÉSOLU qu'il sera nommé un Général pour commander toutes les forces continentales présentement sur pied, ou qui seront levées dans la suite pour la défense de la liberté américaine.

Alors le Congrès a procédé au choix du Général par scrutin, & GEORGES WASHINGTON, Ecuyer, a été élu unanimement.

Le 16 Juin.

En conséquence de l'ajournement ;

Le Président a informé le Colonel Washington que hier le Congrès a fait unanimement choix de lui pour être Général & Commandant en chef des forces américaines, & l'a requis de déclarer s'il

ANNÉE 1775.

voulait accepter cet emploi. A quoi le Colonel Washington ſe tenant debout à ſa place *, a répondu.

« Monſieur le Préſident,

« Je ſuis vraiment ſenſible au grand honneur qui m'eſt fait par cette commiſſion, encore que j'éprouve une grande peine de la perſuaſion intérieure où je ſuis que mon habileté & mon expérience militaire ne répondent pas ſuffiſamment à une confiance auſſi importante & auſſi étendue; mais puiſque le Congrès le deſire, je remplirai le devoir du moment, & j'emploierai tout ce qui eſt en mon pouvoir à ſon ſervice, & pour ſoutenir la cauſe glorieuſe de la liberté : je le ſupplie d'agréer mes ſinceres remercimens du témoignage diſtingué qu'il me donne de ſon approbation. »

« Mais s'il arrive quelqu'évènement malheureux & défavorable à ma réputation, je prie chacun des membres de cette aſſem-

---

* Il était alors membre du Congrès.

blée de se ressouvenir qu'aujourd'hui je déclare avec la plus grande sincérité, que je ne crois point avoir des qualités égales à celles qu'exige le commandement dont je suis honoré. »

Année 1777.

« Quant au payement, Monsieur, permettez moi d'assurer au Congrès qu'aucune considération pécuniaire ne pourrait me déterminer à accepter cet emploi difficile, & que je n'ai pas l'intention d'en appliquer le revenu à mon aisance & à mes jouissances domestiques, je ne veux en retirer aucun profit. Je tiendrai un compte exact de mes dépenses, je ne doute pas qu'elles ne soient remboursées, & c'est tout ce que je désire. »



ANNÉE 1775.

HONNEURS PUBLICS

RENDUS à la mémoire des Généraux qui ſont morts à la tête des armées, en combattant pour l'indépendance de l'Amérique.

EPITAPHE DE WARREN,

GRAVÉE ſur ſon tombeau, dans la ville de Boſton.

IN honour of
JOSEPH WARREN,
major general of Maſſachuſett's-Bay.
He devoted his life to the liberties
of his country,
And, in bravely defending them, fell
an Early victim,
In the battle of Bunkers'hill,
June 17, 1775.
The Congreſs of the United-States,
as an Acknouledgement of his ſervices,
and diſtinguished merit,
Have Erected this monument
to his memory.

ANNÉE 1776.

A l'honneur de
JOSEPH WARREN,
Major général de Maſſachuſett's-Bay.
Il a dévoué ſa vie aux libertés
De ſon pays,
Et en les défendant bravement il eſt tombé
Victime prématurée
Dans la bataille de Bunkershill,
Le 17 Juin 1775.
Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaiſſance de ſes ſervices,
Et de ſon mérite diſtingué,
A érigé ce monument
A ſa mémoire.

RICHARD MONGOMMERY.

Acte du Congrès du 25 Janvier 1776.

« C'EST non-ſeulement un juſte tribut de la » reconnoiſſance publique envers ceux qui ſe ſont » ſignalés dans la défenſe glorieuſe de la liberté, » que de perpétuer leurs noms par des monumens » durables érigés en leur honneur, mais encore il » eſt grandement utile d'inſpirer à la poſtérité le » déſir d'égaler leurs actions. »

Année 1776.

A LA MÉMOIRE

DE RICHARD MONGOMMERY.

« POUR exprimer le ſouvenir que les Etats-Unis » entretiennent des ſervices importans & ſignalés » de ce brave général, qui, après une ſuite de » ſuccès obtenus malgré les obſtacles les plus diffi- » ciles à ſurmonter, a ſuccombé à l'aſſaut de Québec, » capitale du Canada ; & pour tranſmettre aux » âges futurs ſon patriotiſme, ſa conduite, la har- » dieſſe de ſes entrepriſes, ſon incomparable per- » ſévérance & ſon mépris des dangers & de la » mort, comme des exemples vraiment dignes d'être » imités, le Congrès a ordonné que ce monument » ſerait érigé. » *

* Le tombeau de Mongommery a été fait à Paris, & tranſporté en Amérique par les ordres & aux frais des Etats-Unis, & ſous la direction du docteur Benjamin Franklin ; la décoration en eſt ſimple & noble ; il en a été fait une eſtampe, gravée par Saint-Aubin, graveur de la bibliothèque du Roi.



ANNÉE 1777.

EPITAPHE

DU GÉNÉRAL MERCER,

Gravée ſur ſon tombeau, à Fredericksburg en Virginie, en exécution de l'acte du Congrès, du 8 Avril 1777.

SACRED to memory of
HUGH MERCER,
Brigadier général in the army of
The United-States.
He died on the 12 of January 1777, of the
Woundshe received on the 3 d. of the ſame month
Near Princetown in New-Jerſey,
Bravely defending the liberties of
America.
The Congreſſ of the United-States,
In teſtimony of his virtues, and their gratitude,
Have cauſed this monument to be erected.

CONSACRÉ à la mémoire de
HUGUES MERCER,
Brigadier général dans les armées
des Etats-Unis.
Il eſt mort le 12 Janvier 1777 des

ANNÉE 1776.

Blessures qu'il avait reçues le 3 du même mois
Auprès de Princetown, dans le Nouveau Jersey,
Et défendant bravement les libertés
De l'Amérique.
Le Congrès des Etats-Unis,
En témoignage de ses vertus & de leur reconnaissance,
A ordonné que ce monument serait érigé.

EPITAPHE
DU GÉNÉRAL WOOSTER,

Gravée sur son tombeau conformément à l'acte du Congrès du 17 Juin 1777.

IN honour of
DAVID WOOSTER,
Brigadier général in the army of
The United-States.
In defending the liberties of America,
And Bravely repelling an inroad,
Of the british forces to Dambury,
In Connecticut.
He received a mortal wound,
On the 27 th day of April, 1777;
And died
On the 2 d day of May following.
The Congress of the United-States,
As an ack nouledgement of his merit and services,
Have caused this monument to te erected.

Année 1777.

En l'honneur de
DAVID WOOSTER,
Brigadier général dans l'armée
Des Etats-Unis.
En défendant les libertés de l'Amérique,
Et repoussant bravement une invasion
Des forces britanniques à Dambury,
Dans le Connecticut.
Il a reçu une blessure mortelle,
Le 27 d'Avril 1777;
Et est mort
Le 2 de Mai suivant.
Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaissance de son mérite & de ses services,
A ordonné que ce monument serait érigé.

EPITAPHE
DU GÉNÉRAL NASH,

Gravée sur son tombeau dans la Caroline du sud, conformément à l'acte du Congrès du 4 Novembre 1775.

In honour of
The memory of brigadier général
FRANCIS NASH, who fell in the battle

ANNÉE 1777.

Of Germantown
On the 4 th of October 1777,
Bravely contending
For the independance of his country.

EN l'honneur de
La mémoire du brigadier général
FRANÇOIS NASH, qui eſt tombé à la bataille
De Germantown le 4 Octobre 1777,
En combattant bravement
Pour l'indépendance de ſon pays.



LISTE

DES OFFICIERS FRANÇAIS

Qui ont servi dans les armées américaines avec commission du Congrès, avant les traités faits entre la France & les treize Etats-Unis de l'Amérique.

27 Février 1776.

MESSIEURS,

.... DUGAN, reçoit une gratification pour ses services dans la campagne du Canada, & est recommandé aux généraux de l'armée continentale pour être employé selon sa capacité.

19 Mars.

.... ARUNDEL, appointé capitaine d'artillerie sous les ordres du général Lée.

21 Mars.

LE CHEV. DE SAINT-AULAIRE, employé capitaine d'une compagnie indépendante pour servir en Canada.

26 Juin.

ANTOINE-FELIX VIEBERT, recommandé au général Washington, pour éprouver sa capacité comme ingénieur.

26 Juin.

LOUIS DUBOIS, ... nommé colonel d'un bataillon nouvellement levé pour l'armée du Canada.

16 Juillet.

LE CHEVAL. DE KERMORVAN, nommé ingénieur au service du Continent, avec soixante dollats ou piastres fortes d'appointemens par mois, & le rang de lieutenant-colonel, retiré avec rang de colonel le 5 Mars 1778, après avoir servi à l'armée de Gates, dans le corps des Rifflemen, commandé par Morgan.

20 Juillet.

JACQ.-ANT. DE FRANCHESSEN; chevalier de Saint-Louis, volontaire avec rang de lieutenant-colonel.

23 Juillet.

.... SAINT-MARTIN, nommé ingénieur avec rang de lieutenant-colonel.

29 Juillet.

JEAN-ARTHUR DE VERMONET, breveté capitaine, & le 18 Septembre suivant, breveté major en considération de ses services & de sa capacité, & sur la demande du général Washington.

29 Juillet.

FIDELE DORRÉ......., volontaire recommandé par le Congrès au général Washington, pour l'employer selon sa capacité.

Le même jour.

CHRISTOPHE PELLISSIER, nommé ingénieur, avec rang de lieutenant-colonel.

18 Septembre.

JACQUES-PAUL GOVERT, breveté capitaine-lieutenant d'artillerie.

19 Septembre.

MARQUIS DE MALMADY, breveté major.

Même jour.

CHEV. DU PLESSIS MAUDUIT, breveté capitaine d'artillerie, s'est signalé à Germantown & à Redbank, nommé lieutenant-colonel le 20 Novembre 1777, sur la demande de Washington; rentré au service de France en 1779.

JEAN-LOUIS IMBERT, employé ingénieur avec rang de capitaine.

CHRÉTIEN DE COLERUS, employé avec rang de major.

JEAN-LOUIS DE VIRNEJOUX, employé avec rang de capitaine.

7 Octobre.

PIERRE-FRANÇOIS DE BOYS, breveté major à la suite de l'armée.

5 Novembre.

MAT.-AL. DE LA ROCHEFERMOY, appointé brigadier général des armées continentales, a donné sa démission le 31 Janvier. Mort retiré du service.

21 Mars 1777.

LE COMTE DE MONTFORT, envoyé à Washington pour être employé lieutenant.

DE LA NEUVILLE...., breveté colonel, nommé depuis brigadier général en considération de ses services. Retiré le 4 Décembre 1778.

24 Mars.

..........DE FANEUIL, volontaire avec rang de colonel sans appointemens ni rations.

ARM. MARQ. DE LA ROUERIE, breveté colonel d'un corps indépendant.

12 Mai.

LOUIS FLEURY......., nommé ingénieur, avec rang de colonel; le Congrès lui fait présent d'un cheval, pour récompense de sa conduite à Brandiwine, le 11 Septembre 1777, breveté lieutenant-colonel le 26 Novembre même année.

13 Mai.

THOMAS CONWAY..., chevalier de Saint-Louis, appointé brigadier général,

ral, a commandé une division à Brandiwine & à Germantown; retiré major général en 1779.

26 Mai.

MOTTIN DE LA BALME, breveté lieutenant-colonel de cavalerie, avec appointemens, à compter du mois de Janvier précédent; le 18 Juillet suivant, nommé inspecteur de la cavalerie avec rang de colonel, a donné sa démission le 12 Octobre.

Même jour.

COPPIN DE LA GARDE, recommandé pour quelqu'emploi dans la division du général Sullivan.

16 Juillet.

MARQUIS DE LA FAYETTE, nommé major-général, nommé au commandement d'une division de l'armée continentale le 1er Décembre. Le Congrès lui fait faire des remercimens publics le 21 Octobre 1778, & lui fait présenter une épée, au nom des Etats-Unis, à son arrivée en France.

28 Juillet.

.... DE VALLENAYS, breveté capitaine de cavalerie avec appointemens.

Même jour.

LE CHEVALIER DU PORTAIL, nommé ingénieur en chef avec rang de colonel; nommé brigadier général le 17 Novembre, élu depuis major-général & chef du corps des ingénieurs des armées continentales.

...... DE LA RADIERE, nommé ingénieur avec rang de lieut. colonel; nommé colonel le 17 Novembre. Est mort au service.

.... DE GOUVION, ingénieur avec rang de major, breveté lieutenant-colonel le 17 Novembre.

29 Juillet.

BARON DE HOLZENDORF, breveté lieutenant-colonel avec appointemens depuis le 17 Novembre précédent. A donné sa démission le 31 Janvier 1778.

PRUDHOMME DE BORRE, élu brigadier général. A donné sa démission le 14 Septembre 1777.

11 Août.

TRONSON DU COUDRAI, nommé inspecteur général des manufactures militaires, avec rang de major-général; demande à joindre l'armée comme volontaire, avec le simple

brevet de capitaine, le 16 du même mois. Se noye dans le Skigkill, le 17 Septembre. Le Congrès a fait inhumer son corps aux frais publics.

11 Août.

CHEVALIER DU FAILLY, breveté lieutenant-colonel, avec appointemens depuis le 1er Décembre 1776.

Même jour.

.... DES EPINIERES, neveu de M. Caron de Beaumarchais, breveté capitaine, nommé depuis major, parti pour revenir en France le 4 Décembre 1778, mort à Paris en 1782.

15 Septembre.

LE COMTE DE PULASKI, Polonais ayant servi en France, & depuis un an dans l'armée continentale, appointé commandant en chef de la cavalerie, avec rang de brigadier général. Tué à Savanah.

Même jour.

NICOLAS ROGER....., aide-de-camp du général du Coudray, breveté ma-

jor, fait lieutenant-colonel le 10 Décembre 1778.

Même jour.

..........DE BEDAUX, breveté capitaine avec appointemens, depuis le 10 Mai précédent. Nommé lieutenant-colonel de la légion de Paulaski le 10 Décembre 1778. Mort.

Même jour.

......BARON DE KALB, élu major général des armées continentales.

...........DE VRIGNY, capitaine, a donné sa démission le 21 Octobre 1778.

4 Octobre.

CHEVALIER DU BUISSON, breveté major, retiré en 1781.

16 Novembre.

CHEVALIER DE LA COLOMBE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté capitaine.

17 Novembre.

CHEVALIER DORSET, lieutenant dans les volontaires passés en Amérique à la suite de Tronson du Coudray. Le Congrès lui accorde une gratification pour s'en retourner.

17 Novembre.

DE LAUMOI, ... breveté colonel en considération de ses services comme ingénieur.

Même jour.

DE GIMAT, ... aide-de-camp de M. de la Fayette, obtient le rang de lieutenant-colonel en considération de ses services; promu l'année suivante au rang de colonel, obtient le commandement d'un régiment de Rifflemen.

1er Janvier 1778.

CHEVAL. DE VILLEFRANCHE, ingénieur avec rang de major sous les ordres du général du Portail.

2 Janvier.

DENIS DU BONCHET, est breveté major en considération de ses services dans l'armée du nord, & le Congrès lui accorde une gratification pour retourner en France à cause de sa santé.

11 Janvier.

FERDINAND DE BRAHM, ayant servi comme ingénieur dans la Caroline du

ſud, eſt breveté ingénieur avec rang de major au ſervice des Etats-Unis.

18 *Février.*

........DE PONTHIERE, breveté capitaine de cavalerie.

Même jour.

........DE PONCEAUX, breveté capitaine.

16 *Avril.*

Capitaine breveté ingénieur à compter du 1[er] Décembre 1776, breveté major le 5 Novembre.

13 *Juin.*

.........DU CAMBRAY, attaché au corps des ingénieurs commandés par le général du Portail avec le rang de lieutenant-colonel.

15 *Juin.*

MARQUIS DE VIENNE, major dans les troupes de France, breveté colonel après avoir ſervi comme volontaire pendant une campagne, prend congé le 27 Octobre pour revenir en France.

18 Septembre.

BECHET DE ROCHEFONTAINE, breveté ingénieur avec rang de capitaine.

23 Octobre.

.... DE L'ECLISE, employé dans l'armée du nord avec rang de lieutenant-colonel.

27 Octobre.

.... TOUZAR, capitaine d'artillerie au régiment de la Fere, & servant comme volontaire en Amérique, ayant eu le bras emporté en démontant une batterie & en enlevant un canon des ennemis. Le Congrès lui donne le rang de colonel & une pension viagère de 30 dollars par mois.

Le même jour.

.... BRICE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Le même jour.

.... DE NEVILLE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

5 Novembre.

.... DE POUGIBEAN, volontaire, reçoit une gratification pour son retour en France.

7 Novembre.

CHEVALIER DE CREMIS, breveté lieutenant-colonel, retiré en 1779.



AVERTISSEMENT.

Beaucoup d'officiers français ou américains qui ont servi avec M. le marquis de la Fayette, m'ont envoyé des mémoires qui prouvent la reconnaissance des uns & l'estime des autres pour ce jeune général. Parmi ceux qui sont relatifs à son premier voyage en Amérique, j'ai trouvé toujours des preuves de son courage & de son savoir militaire, & sur-tout de cette conduite étonnante & profonde qui le rendra remarquable à la postérité. Mais presque tous ces mémoires manquent de précision, & contiennent des détails partiels, qui font bien voir que les officiers particuliers ne sont pas toujours à portée de saisir l'ensemble des évènemens auxquels ils assistent. Je n'ai trouvé que celui-ci qui fût digne du public par la clarté, la briéveté & la facilité du style.

M. de la Fayette ayant accordé sa bienveillance à mon ouvrage, j'ai eu quelquefois l'occasion de lui parler des combats ou des affaires politiques, où il s'était distingué, mais l'excès de sa modestie m'a privé de tout éclaircissement de sa part sur les actions qui lui étaient personnelles ; il m'a toujours parlé avec plaisir du mérite des autres, en gardant un silence obstiné sur le sien. Il ne faudrait donc

pas être ſurpris, ſi la partie de l'hiſtoire qui concerne ce jeune ſeigneur était la moins bien traitée dans mon ouvrage, c'eſt pour y ſuppléer que j'ai fait imprimer ce qu'on va lire.

HILLIARD D'AUBERTEUIL.



PRÉCIS HISTORIQUE

Du premier voyage de M. le Marquis DE LA FAYETTE, *à l'Amérique ſeptentrionale.*

Les efforts des Américains pour leur liberté étaient à peine connus en Europe, lorſque M. de la Fayette * éprouva le

---

* M. de la Fayette, né le 6 Septembre 1757, eſt aujourd'hui le dernier d'un nom depuis long-temps redoutable aux Anglais.

En 1421, Gilbert de la Fayette ayant joint le corps qu'il commandait à un corps d'Ecoſſais, à la tête duquel était le comte de Bukan, réſolut de lever le ſiége d'Angers que faiſait le duc de Clarence, frere de Henri IV, roi d'Angleterre.

Il s'avança juſqu'à Beaugé, entre la Loire & le Loir, où ſe donna une bataille, dans laquelle les Français comme les Anglais firent des prodiges de valeur.

2500 hommes des ennemis reſtèrent ſur le champ de bataille. Le duc de Clarence fut tué de la main même du comte de Bukan. Le ſiège d'Angers fut levé. La Fayette

desir de partager leur fortune ; il communiqua ses dispositions aux agens que cette nouvelle république venait d'envoyer en France, & tout se prépara dans le silence pour le voyage qu'il projettait.

Dans cet intervalle on apprit les désastres de la campagne de 1776. Le général Howe se trouvait à la tête de 27000 hommes. Washington fuyait avec 2000, & comme un autre Atlas, semblait soutenir seul le nouveau monde ; les Américains ne trouvaient plus en Europe ni crédit, ni protection : il devint impossible d'avoir

---

& Bukan entrèrent en Normandie, investirent Alençon, & furent au-devant de Salisbury, qui accourait au secours de la place, & le forcèrent de se retirer.

Le succès de la bataille de Beaugé prépara l'expulsion des Anglais du royaume de France : cette expulsion fut définitive en 1450 & 1458.

Le comte de Bukan reçut en 1421 l'épée de connétable, & la Fayette fut élevé à la dignité de maréchal de France. C'étoit alors le quarante-huitième.

Le maréchal de la Fayette avait épousé Jeanne de Joyeuse. Il continua de servir le roi dans ses armées & dans ses conseils. Il fut appellé à la fameuse conférence tenue à Arras en 1435. Il est mort en 1463.

un bâtiment pour tranſporter les officiers qu'envoyaient les agens du Congrès.

Une cauſe plus floriſſante eût moins excité l'enthouſiaſme de M. de la Fayette; il acheta un vaiſſeau à ſes dépens, & relevant par-là le crédit des Américains, il ſe chargea ſeul des frais de l'entrepriſe.

Il eſt inutile de répéter & les obſtacles ſans nombre qu'il eut à combattre, & les hazards heureux qui ſoutinrent ſon ſecret.

Les efforts du gouvernement français n'empêcherent pas qu'il ne partît, & le grand nombre des vaiſſaux anglais qui croiſaient devant tous les ports américains, n'empêcherent pas que par le plus grand bonheur, il n'arrivât au mois d'Avril 1777 dans le port de Charles-Town, d'où il partit ſur le champ pour Philadelphie.

Arrivé au Congrès, il ne demanda que deux graces, l'une de commencer à ſervir en la ſimple qualité de volontaire, l'autre de ne recevoir aucuns appointemens; il reçut le brevet de major-général, & joignit la grande armée quelques ſemaines avant l'affaire de Brandiwine.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que dès le premier jour M. de la Fayette fut accueilli par le général Washington avec cette politeſſe franche & affectueuſe qui caractériſe ce grand homme ; il y répondit avec la même candeur, & depuis cet inſtant il regarda le quartier général comme ſa propre maiſon. C'eſt là que ſe formèrent cette union tendre, cette confiance ſans bornes, qui pendant cette révolution ont attaché ces deux amis, qui les ont ſi étroitement unis pendant toutes les viciſſitudes particulières & publiques.

A la bataille de Brandiwine, M. de la Fayette fut bleſſé en ralliant une partie des troupes & les ramenant à la charge; il arrêta les fuyards au pont de *Cheſter*, & à l'arrivée du général Washington, il ſe laiſſa transſporter à Philadelphie, d'où il fut bientôt forcé de partir pour un lieu plus sûr, dans les montagnes.

Après ſix ſemaines de repos forcé par la bleſſure qu'il avait reçue, M. de la Fayette s'empreſſa de retourner au quartier général : la playe était encore ouverte;

mais ayant deſiré de ſuivre le général Green dans un commandement qu'il eut dans le Jerſey, il trouva l'occaſion favorable pour attaquer un poſte du lord Cornwallis, à nombre inégal; il eut le bonheur de le battre, & le ſuccès de cette heureuſe témérité ſut d'autant mieux reçu, que pendant cette campagne l'armée du général Washington n'était pas accoutumée aux triomphes.

En rendant compte au Congrès de cette affaire, le général Washington lui mande qu'il va donner au Marquis le commandement d'une diviſion. C'eſt à la tête de cette diviſion qu'il attendit les ennemis à Wite-Marsh, & qu'il ſuivit l'armée dans ſon camp de Valley-Forge.

Cet hiver eſt peut-être l'époque la plus dangereuſe où ſe ſoient trouvés les Américains; elle l'était d'autant plus qu'eux-mêmes ignoraient leur mal, & qu'il eût été ruineux de les en avertir. Dans ce moment auſſi le Congrès a été diviſé par des cabales; il s'était formé un parti contre le général Washington, c'eſt alors que ce général, aidé de quelques amis, ſoit

dans l'armée, ſoit dans le Congrès, dût réunir aux talens de la guerre, ceux des négociations.

Les généraux Green & Knox, M. de la Fayette, le colonel Hamilton, ſon aide-de-camp, & dans le Congrès le préſident Laurens & quelques autres, avaient ſa plus intime confiance. L'inſtant d'une criſe approchait, lorſque M. de la Fayette ſe rendit à York-Town, pour recevoir des inſtructions relatives à l'expédition du Canada.

Il faut avoir été dans les ſecrets du Congrès & des principaux de l'armée, pour rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé à cette époque : il ſuffira de dire que le peuple en général n'a pas un inſtant ceſſé d'être attaché à Washington, & que s'il l'eût perdu, la déſolation, quoique trop tardive, aurait été générale ; mais peu de perſonnes avaient aſſez de force pour s'oppoſer à l'intrigue, & aſſez d'adreſſe pour frapper dans le vif ſans ébranler les fondemens de la révolution.

L'expédition de M. de la Fayette en Canada

Canada, ayant été peu connue, nous en donnerons ici les détails. Elle consistait à passer sur les glaces du lac Champlain, à s'emparer de Saint-Jean, de l'isle aux Noix & de Montréal; mais comme il n'arrive que trop souvent, on s'était occupé du plan sans trop songer aux moyens. A son arrivée à Albany, M. de la Fayette ne trouva ni le nombre d'hommes, ni la quantité de vaisseaux & de munitions qu'on lui avait annoncé. Le temps pressait, & le dégel alloit arriver dans quelques semaines: il prit le parti d'abandonner le projet, & le Congrès reconnut depuis que ce parti pouvait seul lui éviter le funeste sort du général Burgoyne.

Il est impossible de ne pas arrêter un instant son idée sur la position présente où les Américains se trouvaient alors; les frontieres du Canada & l'immense département du nord, défendu par huit ou neuf mille hommes, obligés de se multiplier pour en imposer aux troupes réglées & aux milices des ennemis, ainsi qu'aux incursions toujours renaissantes des sauvages, & d'un au-

tre côté le général Washington à la tête de quatre mille hommes, dont la moitié avait la petite vérole, faisant face à dix-huit mille hommes de troupes réglées qu'il confine dans Philadelphie, & auxquelles il ôte jusqu'à l'idée de marcher à Valley-Forge.

Vers la fin de l'hiver les recrues arriverent à l'armée, & vers le mois de Mai elle fut en état de se présenter à l'ennemi. M. de la Fayette étant revenu de la grande armée fut chargé d'un corps séparé, sur la rive gauche du Schuylkill. L'inexactitude des milices placées sur la gauche, le fit entourer par toute l'armée anglaise commandée par les généraux Howe, Clinton & Grant; il avait avec lui la fleur de l'armée américaine, dont la perte eût entraîné une ruine générale : il se retira du milieu des ennemis sans avoir perdu un seul homme.

Quelques temps après les ennemis évacuerent Philadelphie, & se retirerent à New-York à travers les Jerseys.

Tout le monde connaît les détails de la

bataille de Montmouth, gagnée par les Américains. M. de la Fayette y commanda ſucceſſivement l'avant-garde en ſecond, ſous le général Lée, enſuite les troupes ralliées par le général Washington, & placées pour arrêter l'effort de l'armée angloiſe, enfin lorſque celle des Américains fut en bataille, le général Washington en donna la ſeconde ligne à M. de la Fayette.

L'armée victorieuſe s'étant portée à Whiteplains, devant New-York, on en détacha deux mille hommes pour coopérer avec M. d'Eſtaing dans l'expédition de Rhod-Iſland; M. de la Fayette en eut le commandement, & vint ſe mettre ſous les ordres du général Sullivan, qui commandait dans cette partie. Il revint en France après cette expédition. Le Congrès conſigna dans ſes actes le témoignage des ſervices qu'il avait reçus de ce jeune Seigneur, & lui fit préſenter, en reconnaiſſance, par le docteur Franklin, ſon ambaſſadeur à Paris, une épée magnifiquement travaillée.

Son ſecond voyage en Amérique n'eſt

qu'une ſuite de travaux & de ſuccès encore plus importans que les premiers ; & il va ſe dérober une troiſieme fois à l'empreſſement de ſes amis, & aux louanges de ſes compatriotes, pour braver de nouveaux dangers.

6

e.

s encore
& il va
mpresse-
s de ses
ouveaux

12